

ZELMIRE.

Lui ! devant qu'il expire....
Ciel, choiſis le forfait que tu veux me preſcrire.

POLIDORE.

Du fil de ſes beaux jours, à peine encor naiſſans,
Payer le reſte uſé de mes jours languiſſans !
Pour reculer d'un pas cette tombe où j'aſpire,
Etouffer au berceau tout l'eſpoir d'un Empire !
Toi, qui de la nature entends ſi bien la voix,
Songe que, pour ton fils, elle unit tous ſes droits;
Elle ouvre ſa carrière aux bornes de mon être;
Eſt-ce à moi de ſurvivre à ceux que j'ai fait naître?

ZELMIRE.

Mon père, la douleur nous aveugle tous deux:
Eh ! pouvons-nous ſauver cet enfant malheureux?
Si la ſombre fureur du Tyran qui m'opprime,
Cherche, en le couronnant, à parer ſa victime,
Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il moins? —
Je démêle Anténor dans ſes perfides ſoins.
Il tremble que le tems ne dévoile ſa rage;
De mon fils, contre Ilus, il ſe fait un ôtage. —
O mon fils, tu vivras, même par ſon ſecours;
Son intérêt cruel veillera ſur tes jours.
Et lorſqu'avec Ilus ramenant la vengeance,
Nous verrons déteſté ce monſtre qu'on encenſe;
Seigneur, nous ſaurons bien dérober à ſes traits
Cet objet innocent de ſes derniers forfaits.

ZELMIRE.

Ah! Seigneur, qu'avec joie une si foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le sein! —
Mais c'est moi qui gémis, & lui seul est tranquille.

## SCÈNE VIII.

Les Acteurs précédens, RHAMNÈS, *nombreuse Suite de Soldats Thraces & Lesbiens.*

RHAMNÈS, *arrivant entre le Temple & le tombeau.*

Six vaisseaux Phrygiens font voile vers cette Isle,
Seigneur; & d'un esquif plus prompt & plus léger,
Ilus vient de descendre au pied de ce rocher.

ANTÉNOR.

Ilus!

ZELMIRE.

Ah! je renais!

ANTÉNOR.

En quel tems il arrive!

RHAMNÈS.

A peine il fut deux mois absent de cette rive:
Mais il ne peut savoir quels troubles odieux
Changent, depuis sept jours, la face de ces lieux;
Il demande Zelmire, & voici lui-même.

## SCÈNE. IX.

Les Acteurs précédens, ILUS, EURIALE.

ZELMIRE, *courant vers Ilus.*

CHER Prince, cher époux....

ILUS, *arrivant entre le Temple & le tombeau.*

Aux pieds de ce que j'aime ;
Je puis donc apporter mon cœur & mes lauriers.
Mes avides desirs devancent mes guerriers....

ZELMIRE, *épouvantée, regardant autour d'Ilus, & ne voyant qu'Euriale.*

Quoi !... presque seul ?

ILUS.

Bientôt ma Suite descendue,
Peu nombreuse en effet, mais encor superflue,
Doit vous offrir un Roi dans mes fers arrêté,
Qui, de votre clémence, attend sa liberté (1):

---

(1) Que j'aime à voir de vous tenir sa liberté,
Mes dons me sont plus chers par les mains que j'adore.

*Edition de* 1762.

Ce Roi prisonnier, qui recevra sa liberté de la clémence de Zelmire, dont apparemment il n'est pas connu, puisqu'on ne le lui nomme pas, forme ici une petite beauté assez inutile. *Note de l'Editeur.*

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

# CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

---

## Le Vaisseau Fantôme.



PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
rue Jacob, 30.

LE

# VAISSEAU
# FANTOME

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

---

NOUVELLE ÉDITION.

II



p. 23.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

---

M DCCC XXXIX.

# LE

# VAISSEAU FANTOME.

## CHAPITRE PREMIER.

La flotte que commandait l'amiral Rymelandt avait ordre de se rendre dans les Indes-Orientales par la route occidentale, en traversant le détroit de Magellan, pour entrer dans l'océan Pacifique; car, malgré plusieurs tentatives qui n'avaient pas réussi, on persistait à croire que cette route offrait des facilités pour arriver plus vite aux îles des Epices.

Les vaisseaux qui composaient cette flotte étaient : le *Lion*, de 44 canons, portant le pavillon d'amiral; le *Dort*, de 36 canons, portant le guidon de commodore, et dont Philippe était premier capitaine; le *Zuyderzée*,





de 20 canons, le *Yung Frau*, de 12, et un quaiche, de 4 canons, nommé le *Scheveling*.

L'équipage de la *Vrow Katerina* fut partagé entre les deux plus grands navires; les autres, étant plus petits, pouvaient plus aisément se manœuvrer avec moins de monde. Tous les arrangements étant terminés, les embarcations furent hissées à bord, et la flotte mit à la voile. Pendant dix jours, ils furent contrariés par des vents légers. Le nombre des victimes du scorbut augmenta sur le vaisseau de Philippe; plusieurs moururent, et furent jetés à la mer; d'autres furent obligés de rester dans leurs hamacs.

Le nouveau commodore, qui se nommait Avenhorn, se rendit sur le bord de l'amiral pour lui faire un rapport sur la situation de son bâtiment, et il lui proposa, d'après l'avis de Philippe, de toucher à la côte de l'Amérique méridionale, et de tâcher d'y obtenir des provisions fraîches, de gré ou de force, des Espagnols ou des naturels du pays. L'amiral ne voulut pas y consentir. C'était un homme impérieux, obstiné, peu sensible aux souffrances des autres, ne cédant pas à

la conviction, et n'aimant pas à recevoir des avis. Il rejeta positivement une proposition dont il aurait probablement reconnu la prudence, si l'idée s'en fût présentée à son esprit. Le commodore retourna à son bord, non seulement désappointé, mais courroucé des termes durs et grossiers qui avaient accompagné ce refus.

— Qu'allons-nous faire, capitaine Vanderdecken? Vous ne connaissez que trop bien notre situation. Il est impossible que nous tenions la mer encore long-temps, et si nous persistons, nous verrons notre bâtiment être le jouet des vents et des vagues, et tous nos hommes mourir successivement dans leurs hamacs. Nous avons encore quarante hommes en état de travailler à la manœuvre; mais dans dix jours il ne nous en restera probablement que vingt; car plus ils ont de travail à faire, plus ils succombent promptement. — Ne vaut-il pas mieux risquer notre vie en combattant les Espagnols, que de mourir ici comme des moutons galeux?

—Je suis parfaitement d'accord avec vous,

commodore; mais il faut obéir aux ordres de l'amiral. C'est un homme inflexible.

— Dites cruel. — J'ai grande envie de me séparer de la flotte pendant la nuit, et s'il le trouve mauvais, je me justifierai devant les directeurs à mon retour.

— Soyez prudent, commodore ; quand il verra son équipage encore plus affaibli, il reconnaîtra peut-être la nécessité de suivre votre avis.

Une semaine après cette conversation, la flotte n'avait fait que peu de progrès dans son voyage. Les ravages du scorbut avaient augmenté à bord de chaque bâtiment, et, comme le commodore l'avait prédit, il ne lui restait que vingt hommes réellement en état de faire leur service. Le vaisseau amiral et les autres n'avaient pas moins souffert. Le commodore retourna près de l'amiral pour lui réitérer sa proposition.

L'amiral Rymelandt était non seulement opiniâtre, mais vindicatif. Il sentait que la demande du commodore était raisonnable; mais l'ayant une fois refusée, il ne voulait point revenir sur ses pas. Il fut animé d'un

esprit de vengeance contre lui, parce qu'il fallait ou qu'il consentît à sa proposition, ou qu'en la rejetant, il négligeât une mesure nécessaire à la santé de ses équipages et au succès de son expédition. Trop orgueilleux pour avouer son erreur, il refusa une seconde fois de suivre l'avis du commodore, et celui-ci retourna sur son bord. Ils étaient alors à trois jours de la côte, et se dirigeaient vers le détroit de Magellan. Cette nuit même, quand Philippe se fut couché, le commodore monta sur le pont, et fit changer la route du bâtiment pour s'approcher de la côte. La nuit était fort obscure; le *Lion* était le seul bâtiment qui eût une lanterne de poupe, et ni l'amiral ni les autres navires ne s'aperçurent que le *Dort* leur avait faussé compagnie. Le lendemain matin, Philippe fut surpris de n'apercevoir aucun des autres bâtiments; il consulta la boussole, et remarquant qu'on faisait route à l'ouest quand on aurait dû se diriger vers le sud, il demanda quand et par quel ordre ce changement avait eu lieu. Ayant appris que son officier supérieur l'avait ordonné la nuit précédente, il

ne fit aucune autre observation. Le commodore ne tarda pas à monter sur le pont, et il dit à Philippe qu'il s'était cru autorisé à contrevenir aux ordres de l'amiral, parce qu'en les suivant, c'eût été sacrifier tout son équipage; ce qui n'était que trop vrai.

Deux jours après, ils virent la terre, et en s'approchant de la côte, ils aperçurent une grande ville, et des Espagnols sur le rivage. Ils jetèrent l'ancre à l'embouchure d'une rivière, et arborèrent le pavillon anglais. Une barque s'approcha, et on leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils désiraient. Le commodore répondit qu'ils étaient Anglais, car il savait que les Espagnols avaient une telle haine contre les Hollandais, que s'ils apprenaient qu'ils appartenaient à cette nation, ils n'obtiendraient rien d'eux que par la force. Il ajouta qu'ils avaient rencontré un bâtiment espagnol échoué, accident qui était arrivé parce que tout l'équipage, étant attaqué du scorbut, était incapable de travailler à la manœuvre, — que, ne voulant pas laisser périr ces malheureux, il les avait pris sur son bord, les avait mis dans des hamacs, et

qu'il s'était détourné de sa route pour les mettre à terre dans un port espagnol. Enfin, il demanda qu'on lui envoyât des provisions fraîches pour les malades, qu'on ne pourrait transporter à terre sans danger que dans quelques jours, quand ils commenceraient à se trouver mieux. Il espérait qu'en retour de ce qu'il avait fait, le gouverneur voudrait bien aussi lui envoyer quelques provisions pour son équipage.

Le gouverneur envoya un officier à bord. On l'invita à descendre sous le pont; et la vue de tant de malheureux attaqués du scorbut dans leurs hamacs, les uns ayant perdu leurs dents, les autres ayant des ulcères aux gencives, ou le corps couvert de pustules, ne lui laissa aucun doute sur la vérité de l'histoire que le commodore avait si ingénieusement imaginée, et remontant sur le pont avec la même vitesse qu'il aurait mise à quitter un hôpital de pestiférés, il alla faire au gouverneur un rapport qui la confirma pleinement.

Deux heures après, une grande barque apporta du bœuf et des légumes en assez

grande quantité pour nourrir tout l'équipage pendant trois jours, et l'on en fit une distribution sur-le-champ. Le commodore écrivit une lettre de remerciements au gouverneur, en regrettant que sa mauvaise santé ne lui permît pas de se rendre à terre pour les lui offrir lui-même. Il y joignit une prétendue liste des Espagnols qui se trouvaient à bord, et il eut soin d'y faire figurer comme appartenant à des officiers les noms de quelques familles distinguées que le gouverneur devait connaître, et avec lesquelles il pouvait avoir quelques relations de parenté; car les Hollandais connaissaient parfaitement les meilleures familles d'Espagne, et ils contractaient même souvent des alliances avec elles, avant qu'ils eussent secoué le joug de ce pays. Le commodore finissait par lui dire qu'il espérait se trouver en état, sous une couple de jours, d'aller lui rendre visite, et de prendre avec lui des arrangements pour faire transporter à terre les malades dans le courant de la semaine, attendu qu'il était pressé de continuer son voyage de découvertes.

Le troisième jour, de nouvelles provisions furent envoyées à bord, et dès qu'elles y furent arrivées, le commodore, en uniforme anglais, se fit conduire à terre, et se rendit chez le gouverneur. Il lui fit un long détail des souffrances des malheureux Espagnols qu'il avait pris à bord, et il fut convenu qu'ils seraient envoyés à terre dans deux jours, attendu qu'ils seraient alors en état d'être transportés. Le gouverneur lui promit de lui rendre sa visite le lendemain si le temps n'était pas trop mauvais, et le commodore retourna sur son bord. Heureusement, le temps fut très mauvais les deux jours suivants, et ce ne fut que le troisième que le gouverneur arriva. C'était précisément ce que le commodore désirait.

Il n'y a peut-être aucune maladie qui soit plus terrible et qui fasse des progrès plus rapides que le scorbut, mais il n'y en a point qui se guérisse plus promptement, si l'on peut y opposer les remèdes convenables. Quelques jours suffirent pour rendre leur première vigueur à des hommes qui n'étaient pas en état de se retourner dans leurs ha-

macs Au bout de six, presque tous les hommes de l'équipage du *Dort* étaient convalescents, et en état de prendre l'air sur le pont, quoiqu'ils ne fussent pas encore complétement guéris. Le commodore rendit au gouverneur tous les honneurs d'usage à son arrivée, mais dès qu'il fut dans sa chambre, il lui déclara, le plus poliment possible, qu'il était son prisonnier, ainsi que les officiers qui l'avaient accompagné; que le navire qu'il commandait était un bâtiment de guerre hollandais, et que c'était son équipage, et non celui d'un bâtiment espagnol, qui souffrait du scorbut. Il ajouta qu'il avait cru préférable de se procurer des provisions fraîches par cette ruse, plutôt que de les devoir au prix du sang qui aurait été versé de part et d'autre; que la captivité du gouverneur ne durerait que jusqu'à ce qu'il eût fait venir à bord un certain nombre de bœufs vivants, et une quantité raisonnable de légumes pour achever la guérison de son équipage; et qu'en attendant, personne ne manquerait au respect qui était dû à son excellence. En entendant ce discours, le gouverneur. fixa les yeux,

d'abord sur le commodore, et ensuite sur la garde d'hommes armés qui étaient à la porte de la chambre; et songeant à la distance où il était de la ville et à la possibilité qu'il fût emmené prisonnier en Hollande ; pesant ces inconvénients contre la modique rançon qu'on lui demandait, — car un bœuf ne valait pas alors plus d'un dollar dans ce pays, — il résolut, puisqu'il ne pouvait mieux faire, d'accepter les conditions du commodore. Il demanda une plume, de l'encre et du papier, et il écrivit un ordre pour qu'on envoyât à bord sur-le-champ tout ce qui lui avait été demandé. Avant le coucher du soleil, les bœufs et les légumes arrivèrent, et dès qu'on en eut pris possession, le commodore, après beaucoup de remerciements, reconduisit le gouverneur avec cérémonie jusqu'au passe-avant, et fit tirer un salut en son honneur, comme il l'avait fait à son arrivée. Les habitants de la ville trouvèrent que le gouverneur avait fait une longue visite ; mais comme il ne se souciait pas d'avouer qu'il avait été trompé, personne n'en parla, — du moins en sa présence; car la

vérité fut bientôt connue. Dès que sa barque fut partie, le commodore fit lever l'ancre et mit à la voile, très satisfait d'avoir rétabli la santé de son équipage. Comme on avait pris pour rendez-vous les îles Malouines, en cas de séparation, il gouverna de ce côté; il y arriva au bout de quinze jours, mais l'amiral n'y était pas encore. Il n'avait pas un seul malade, et il restait encore des provisions fraîches, quand les quatre vaisseaux hollandais parurent au large.

On apprit qu'aussitôt après la disparition du *Dort*, l'amiral avait suivi le conseil que lui avait donné le commodore, et qu'il s'était approché de la côte. N'étant pas aussi fécond en ruses que son commandant en second, il fit débarquer une force armée tirée de ses quatre navires, et réussit à se procurer quelques bestiaux, au prix d'un nombre presque égal d'hommes tués ou blessés. Il avait obtenu en même temps une grande quantité de légumes; il en avait fait la répartition entre ses bâtiments, et la santé des malades commençait à se rétablir.

Dès que l'amiral eut jeté l'ancre, il fit au

commodore le signal de se rendre sur son bord, et il l'accusa d'avoir désobéi à ses ordres en quittant la flotte. Le commodore ne pouvait nier le fait, mais il s'excusa sur la nécessité, et dit qu'il mettrait sa conduite sous les yeux de la Cour des directeurs, aussitôt qu'il serait de retour en Hollande. Mais l'amiral avait les pouvoirs les plus étendus pour juger, condamner et punir quiconque serait coupable de mutinerie ou d'insubordination sur sa flotte. Il se borna à lui répondre qu'il était prisonnier, et, pour le lui prouver, il le fit mettre aux fers. Il fit un signal pour appeler tous les capitaines à bord du vaisseau amiral. Ils arrivèrent sur-le-camp, et Philippe fut nécessairement du nombre. Dès qu'ils furent réunis, l'amiral tint une cour martiale sommaire, leur ayant prouvé par ses instructions qu'il y était autorisé. Le résultat ne pouvait être douteux; ce fut une sentence de condamnation, et Philippe, fort à contre-cœur, fut obligé de la signer. L'amiral nomma alors Philippe commodore, au grand déplaisir des autres capitaines; mais il donnait en cela une preuve

de son jugement, car aucun d'eux n'était aussi en état que Philippe de remplir cette place. Après avoir fait cette nomination, il les congédia. Philippe aurait voulu parler au ci-devant commodore; mais la sentinelle qui veillait sur le prisonnier s'y opposa, en lui disant que la consigne ne le permettait pas, et Philippe ne put lui faire qu'un signe de tête amical en le quittant.

La flotte passa trois semaines aux îles Malouines pour rétablir la santé des équipages. Ils n'avaient plus de viande fraîche; mais ils y trouvèrent en abondance du cochléaria et des pingoins. Il y avait des myriades de ces oiseaux dans certaines parties de ces îles, et leurs nids, creusés dans la terre, étaient si près les uns des autres, que les marins nommaient ces endroits des villes. C'était là, sur un terrain nu, sans herbe et sans arbrisseaux, qu'ils couvaient leurs œufs et élevaient leurs petits. On n'avait que la peine de choisir les œufs et les oiseaux qu'on voulait, et l'on avait beau en tuer, le nombre n'en semblait jamais diminuer. Cette nourriture, quoiqu'elle ne plût pas long-temps aux

marins, produisit un effet favorable sur leur santé, et avant que la flotte remît à la voile, il n'y avait plus un seul homme qui fût attaqué du scorbut. Pendant tout ce temps, Avenhorn, l'ancien commodore, était aux fers, et l'on faisait bien des conjectures sur son destin futur. On savait que l'amiral avait le droit de vie et de mort, mais personne ne supposait qu'il voulût en user à l'égard d'un coupable ayant un pareil grade. Les autres capitaines se tenaient à l'écart de Philippe, qui ne savait pas quelle idée ils se faisaient de cette affaire. Il se hasarda une fois ou deux à mettre cette question sur le tapis, à bord du vaisseau amiral, mais on lui imposa silence sur-le-champ, et craignant de nuire à Avenhorn pour qui il avait de l'amitié, il ne voulut pas lui faire courir de risques par suite de ses importunités. La flotte mit donc à la voile pour le détroit de Magellan, sans que personne sût quel serait le résultat du jugement de la cour martiale.

Ils entrèrent dans ce détroit environ quinze jours après leur départ des îles Falkland. D'abord ils eurent un vent favo-

rable qui leur en fit parcourir rapidement la moitié ; mais il finit par changer, et ils eurent à combattre non seulement le vent, mais le courant, et au lieu d'avancer ils reculaient tous les jours. Le froid et la fatigue commencèrent aussi à ramener les maladies parmi les équipages. Il est impossible de dire si l'amiral avait pris son parti auparavant, ou si la contrariété que lui faisait éprouver l'inutilité de ses efforts pour continuer son voyage, lui avait aigri l'esprit ; mais après avoir passé trois semaines à lutter contre le vent et le courant, il mit en panne, fit venir sur son bord tous les capitaines, et leur annonça que le prisonnier allait subir son châtiment, et ce châtiment était d'être *abandonné*, — c'est-à-dire d'être mis à terre avec de la nourriture pour un jour, sans aucun moyen de s'en procurer, et d'y rester pour périr misérablement de faim. C'était un châtiment auquel les Hollandais condamnaient souvent à cette époque, comme on peut le voir en lisant leurs voyages ; mais rarement, peut-être jamais, lorsqu'il s'agissait d'un officier d'un grade élevé.

Philippe protesta contre cette résolution, et Krantz en fit autant, quoiqu'ils sussent fort bien qu'en agissant ainsi ils attireraient sur eux l'inimitié de l'amiral. Mais les autres capitaines, qui avaient conçu de la jalousie contre eux, et qui les regardaient comme des intrus qui nuisaient à leur avancement, appuyèrent la résolution de l'amiral. Malgré cette majorité, Philippe crut devoir lui faire quelques représentations.

— Vous savez fort bien, amiral, que j'ai concouru à la condamnation de mynheer Avenhorn, parce qu'il avait manqué à la subordination et à la discipline ; mais il y a bien des choses à dire en atténuation de cette faute. S'il a commis une désobéissance, c'était pour sauver la vie des hommes de son équipage ; et vous ne pouvez lui reprocher d'avoir commis une erreur de jugement, puisque vous avez vous-même imité ensuite son exemple. Ne punissez donc pas si cruellement une faute d'une nature si douteuse. Laissez à la Compagnie le soin de décider de son sort quand il sera en Hollande, et vous pouvez l'y renvoyer aussitôt que vous serez

arrivé dans les Indes. Il est assez puni par la perte de son commandement. Le châtiment que vous lui réservez sera attribué à un esprit de vengeance plutôt qu'à un zèle pour la justice. Quel succès pouvons-nous attendre, si nous commettons un pareil acte de cruauté? Comment pouvons-nous espérer qu'une providence miséricordieuse nous protège contre les vents et les flots, si nous sommes si barbares les uns envers les autres?

Les arguments de Philippe furent inutiles. L'amiral n'y répondit qu'en lui ordonnant de retourner sur son bord. S'il avait pu en trouver un prétexte, il l'aurait privé de son commandement. Il n'en avait aucun, mais Philippe savait fort bien que l'amiral était alors son ennemi invétéré. On ôta les fers à l'ancien commodore; on l'amena dans la chambre du conseil, et on lui annonça sa sentence.

— Soit, amiral, dit Avenhorn; je ne dirai rien pour vous faire changer de résolution, je sais que ce serait une peine inutile. — Je suis puni, non pour avoir désobéi à vos ordres, mais pour vous avoir montré par ma désobéissance quel était votre devoir; devoir

que la nécessité vous a forcé d'accomplir presque au même instant. — Eh bien, laissez-moi périr sur ces rochers arides, comme j'y périrai nécessairement, et que mes ossements soient blanchis par les vents glacés qui règnent sur ces lieux désolés. Mais faites-y bien attention, homme cruel et vindicatif, je ne serai pas le seul qui périrai ici. D'autres partageront mon destin ; et vous, amiral, vous-même, vous pourrez être de ce nombre. — Oui, je vous le prédis, nous y serons placés l'un à côté de l'autre.

L'amiral ne répondit rien, et fit un signe pour qu'on emmenât le prisonnier. Il eut alors une conférence avec les capitaines des trois plus petits bâtiments, et comme ils avaient été retardés par la marche plus lente de son vaisseau et du *Dort*, il leur ordonna d'aller en avant, et de se rendre aux Indes le plus promptement qu'ils le pourraient, après avoir envoyé à bord du *Lion* et du *Dort* toutes les provisions qui ne leur étaient pas indispensables, car on commençait déjà à en manquer.

Philippe s'était retiré avec Krantz, quand

le prisonnier eut été emmené. Il écrivit à la hâte sur un morceau de papier ce peu de mots : « Ne vous éloignez pas de la côte, » quand vous aurez été mis à terre, jusqu'à » ce que les navires soient hors de vue. » Priant alors Krantz de chercher l'occasion de remettre ce billet à Avenhorn, il retourna sur son bord.

Quand les hommes de l'équipage du *Dort* apprirent la peine qui allait être infligée à leur ancien commandant, une forte agitation se manifesta parmi eux. Ils sentirent qu'il s'était sacrifié pour leur sauver la vie, et ils murmurèrent hautement contre la cruauté de l'amiral.

Environ une heure après le retour de Philippe sur son bord, le prisonnier fut conduit à terre, et laissé sur cette côte déserte et rocailleuse avec des vivres pour deux jours. On ne lui accorda ni couverture ni manteau, ni même un briquet pour faire du feu. Quand la quille de l'embarcation qui l'emmenait toucha terre, on lui ordonna d'en sortir, et il ne fut pas même permis aux matelots de lui faire leurs adieux.

Comme Philippe l'avait supposé, la flotte resta en panne pour faire la répartition des provisions, et la nuit était tombée avant que tous les arrangements fussent terminés, Philippe profita de cette occasion. Il savait que ce qu'il allait faire serait considéré comme une contravention à la discipline, mais il s'en inquiétait peu : d'ailleurs il n'était pas probable que l'amiral en fût jamais instruit, car l'équipage du *Dort* lui était aussi attaché qu'à l'ancien commodore. Il avait chargé un marin, à qui il pouvait se fier, de mettre sur une embarcation deux mousquets, de la poudre et du plomb, assez de vivres pour un homme pendant trois mois, des couvertures, et plusieurs autres objets nécessaires dans la malheureuse situation où se trouvait Avenhorn. Quand la nuit fut tombée, l'embarcation se rendit à la côte ; on trouva l'ancien commodore sur le rivage, et on lui remit tout ce qui lui était destiné. L'embarcation rejoignit alors le *Dort*, et l'amiral n'eut pas le moindre soupçon de ce qui venait de se passer. Bientôt après, la flotte mit à la voile pour gagner le milieu du détroit.

Le lendemain matin, les trois petits bâtiments s'en séparèrent; au coucher du soleil, ils étaient déjà à plusieurs milles en avant, et on ne les revit plus le jour suivant.

L'amiral avait fait venir Philippe pour lui donner ses instructions. Elles étaient sévères, et évidemment faites dans le dessein de trouver un prétexte pour lui ôter le commandement du *Dort*. Entre autres choses, il lui était enjoint, attendu que le *Dort* tirait moins d'eau que le *Lion*, de marcher toujours en tête pendant la nuit; et quand ils seraient près d'une des côtes du détroit, et que le brasseyage diminuerait, d'en donner avis à temps à l'amiral. C'était charger Philippe d'une grande responsabilité; aussi avait-il pris la résolution d'être toujours sur le pont quand on serait dans le voisinage de la côte. La seconde nuit après la séparation de la flotte, Philippe fut averti que le *Dort* était à peu de distance de la côte de la Terre de Feu. Il monta sur le pont, et il surveillait l'homme qui tenait la sonde quand l'officier de quart vint lui faire le rapport que le vaisseau-amiral était en avant au lieu d'être en

arrière. Philippe demanda quand il était passé, mais personne ne l'avait vu. Il s'avança sur la proue, et vit à quelque distance en avant le vaisseau-amiral, ayant sa lanterne de poupe allumée, et l'on ne pouvait la voir quand il était en arrière. — Quel motif peut avoir l'amiral pour agir ainsi? pensa Philippe. — A-t-il pris le devant pour avoir un prétexte de m'accuser d'avoir négligé mon devoir? Il faut que ce soit cela. Eh bien! qu'il fasse ce qu'il voudra; il faudra qu'il attende que nous soyons arrivés aux Indes, car je ne lui permettrai pas de m'*abandonner*. Quant à la Compagnie, je crois avoir près d'elle, comme propriétaire d'un grand nombre d'actions, autant et plus de crédit que lui. Eh bien! puisqu'il a jugé à propos de se mettre en avant, il ne me reste qu'à le suivre. — Cessez de sonder; cela n'est plus nécessaire.

Philippe passa sur l'avant. Il lui semblait qu'ils devaient être très près de la terre; mais la nuit était fort obscure, et il ne put l'apercevoir. Il continua pendant une demiheure à suivre le vaisseau amiral, à sa grande

surprise, car, malgré l'obscurité, il croyait distinguer le mirage de la terre. Ses yeux étaient toujours fixés sur le vaisseau qui le précédait, et il s'attendait à chaque instant à le voir échouer; mais non, il continuait sa course, et Philippe le suivit.

— Nous sommes très près de la terre, mynheer, lui dit Vanderhagen, lieutenant qui était de quart.

— C'est ce qu'il me semble, répondit Philippe; mais l'amiral en est encore plus près, et il tire plus d'eau que nous.

— Je crois voir des rochers par le travers sous le vent.

— Je pense que vous avez raison. Je ne comprends rien à cela. — Il faut que l'amiral nous suppose en avant; soyez-en sûr. — Faites charger un canon, et disposons-nous à virer de bord.

A peine avait-il donné cet ordre, que le *Dort* toucha lourdement sur les rochers, et resta immobile. Il courut à l'arrière, et vit que le gouvernail avait été brisé. Il pensa sur-le-champ à l'amiral: était-il échoué? Il regarda à l'avant, et vit que le vaisseau vo-

guait encore, sa lanterne de poupe toujours allumée, à environ deux encâblures.

— Tirez un coup de canon! s'écria Philippe ne sachant plus que penser.

Le coup de canon fut tiré, et l'on y répondit par un autre, tiré en arrière. Philippe regarda avec surprise par-dessus la hanche, et vit en arrière, à très peu de distance, le vaisseau-amiral, évidemment échoué comme le sien.

— Ciel miséricordieux! s'écria Philippe en courant sur la proue, que signifie tout cela? Il revit l'autre vaisseau toujours à la voile, et s'éloignant. Le jour commençait alors à paraître, et il faisait assez de clarté pour qu'on pût distinguer la terre; le *Dort* était échoué à environ trente brasses du rivage, entouré de grands rochers, et pourtant le vaisseau qu'on voyait en avant, paraissait voguer sans crainte ni obstacle. Les matelots étaient accourus en foule sur le gaillard d'avant pour voir cet étrange phénomène, mais le vaisseau disparut bientôt.

— Par tout ce qu'il y a de plus sacré, s'écria l'un d'eux, c'est le Voltigeur hollandais.

Philippe en était convaincu, et il retourna sur l'arrière, l'esprit confus et troublé. C'était donc le fatal vaisseau de son père qui les avait entraînés à leur perte! il savait à peine que faire. Il appela l'officier de quart, et lui dit de former un équipage d'embarcation parmi les matelots qui avaient passé tout ce temps sur le pont, et qui pouvaient attester la vérité de son rapport, et d'aller rendre compte à l'amiral de tout ce qui venait de se passer.

Dès que l'officier fut parti, il donna toute son attention à la situation de son bâtiment. Il faisait alors presque grand jour, et Philippe vit que le *Dort* était entouré de rochers, et était arrivé à la côte entre deux récifs qui s'avançaient jusqu'à un demi-mille de la terre. Il sonda autour de son navire, et reconnut qu'il était fixé sur les rochers de l'avant à l'arrière, et qu'à moins de l'alléger il était impossible de le tirer de cette position. Il examina ensuite l'endroit où le *Lion* était échoué, et il vit que ce bâtiment paraissait être dans une situation encore plus dangereuse; car les rochers qui en étaient

sous le vent s'élevaient hors de l'eau, et il était beaucoup plus exposé s'il survenait un mauvais temps. Jamais on n'aurait pu voir une scène plus sombre et plus lugubre. — Une mer noire d'hiver, — un ciel chargé d'épais nuages, — le vent froid et perçant, — une longue ligne de côtes n'offrant que des rochers stériles sans le moindre signe de végétation, l'intérieur du pays présentant le même aspect, et les points les plus élevés couverts de neige, quoiqu'on ne fût pas encore en hiver. Suivant la côte des yeux, Philippe reconnut, à moins de quatre milles de distance, l'endroit où l'ancien commodore avait été *abandonné*, tant ils avaient fait peu de chemin depuis cette époque.

— Sûrement c'est un jugement du ciel pour le punir de sa cruauté, pensa Philippe, et la prophétie du pauvre Avenhorn s'accomplira. D'autres ossements que les siens blanchiront sur cette côte. En ce moment, Philippe se retourna de nouveau pour jeter encore un coup d'œil sur la position du vaisseau-amiral, et il tressaillit en voyant un spectacle encore plus épouvantable que tout

ce qu'il avait vu jusqu'alors. — Le corps de Vanderhagen, l'officier qu'il avait envoyé à bord du *Lion*, était pendu à la grande vergue. — Juste ciel! Est-il possible! s'écria-t-il en frappant du pied d'indignation et de désespoir.

Il vit en mer son embarcation, qui revenait à bord, et il en attendit le retour avec impatience. Les matelots se hâtèrent de monter sur le pont, et lui dirent, respirant à peine, que l'amiral, après avoir entendu le rapport du lieutenant, et avoir appris qu'il était l'officier de quart, l'avait fait pendre à l'instant même à la grande vergue; et qu'il leur avait fait dire de retourner sur leur bord, et d'ordonner de sa part à leur commandant de se rendre sur-le-champ à bord du *Lion*. Ils ajoutèrent qu'en partant ils avaient vu attacher une autre corde à la vergue de misaine.

— Mais ce ne sera pas pour vous, mynheer, s'écrièrent-ils; non, jamais! Vous ne quitterez pas ce bord, et nous vous défendrons tous au risque de notre vie.

Tout l'équipage exprima la même déter-

mination, et se déclara prêt à résister à l'amiral. Philippe les remercia, leur dit qu'il n'avait pas dessein de se rendre à bord du *Lion*, et les engagea à rester en paix jusqu'à ce qu'on sût quelles mesures l'amiral voudrait prendre. Il descendit ensuite dans sa chambre pour réfléchir au plan de conduite qu'il devait adopter. En regardant par la fenêtre de poupe, il vit encore le corps du malheureux jeune homme, agité par le vent; et il aurait presque voulu être à sa place, pour terminer son étrange destin : mais il songea à Amine, et il sentit que, pour l'amour d'elle, il désirait encore vivre. Que le *Vaisseau Fantôme* l'eût attiré à sa perte, c'était aussi pour lui une source de réflexions pénibles, et Philippe continua à méditer, la tête appuyée sur ses mains. — C'est ma destinée, pensa-t-il, et il faut que la volonté du ciel se fasse. Nous n'aurions pas été trompés ainsi si le ciel ne l'eût permis. Et ses idées se reportèrent sur sa situation présente.

On ne pouvait nier que l'amiral n'eût excédé ses pouvoirs en ôtant la vie à ce jeune

officier. Quoique ses instructions lui donnassent le droit de vie et de mort, il ne devait l'exercer que d'après une sentence rendue par une cour martiale, composée des capitaines commandant les bâtiments de sa flotte. Philippe se trouvait donc autorisé à lui résister. Mais il était tourmenté par l'idée que cette résistance pouvait faire couler beaucoup de sang; et il n'avait pas encore pris son parti quand on vint l'avertir qu'une embarcation arrivait du vaisseau-amiral. Philippe monta sur le pont pour recevoir l'officier qu'elle portait, et qui lui dit que l'ordre de l'amiral était qu'il se rendît à bord du *Lion* sur-le-champ; qu'il se considérât comme aux arrêts, et qu'il remît son épée.

— Non! non! cria tout d'une voix l'équipage du *Dort;* il n'ira pas! il n'ira pas! Nous défendrons notre capitaine jusqu'à la mort.

— Silence, mes amis, silence! dit Philippe. Vous devez sentir, mynheer, dit-il à l'officier, que l'amiral a excédé ses pouvoirs en ordonnant, de sa propre volonté, la mort d'un officier innocent. Je regrette de voir des symptômes de mutinerie et d'in-

subordination; mais on doit songer que si ceux qui ont le commandement désobéissent à leurs ordres en les excédant, non seulement ils donnent l'exemple à ceux qui, sans cela, seraient tenus de leur obéir, mais ils leur fournissent même une excuse. Dites à l'amiral que le meurtre de cet homme innocent m'a déterminé à ne plus me considérer comme étant sous ses ordres, et que je le regarde ainsi que moi comme responsable envers la Compagnie de notre conduite. Je ne me rendrai pas sur son bord, pour me livrer en son pouvoir, et le mettre en état de satisfaire son ressentiment en me faisant subir une mort ignominieuse. Je dois aux hommes qui sont sous mes ordres de conserver ma vie, afin de tâcher de conserver la leur, s'il est possible, dans la situation dangereuse où nous sommes. Vous pouvez lui dire aussi qu'un peu de réflexion doit lui faire sentir que ce n'est pas le moment de nous faire la guerre, mais que nous devons plutôt nous entr'aider mutuellement. Nous sommes échoués sur une côte stérile, avec des provisions qui ne peuvent

durer long-temps, sans aucun espoir de secours, n'en ayant que très peu de nous sauver ; et, comme le malheureux Avenhorn l'a prédit, plusieurs de nous peuvent y périr comme lui, et l'amiral lui-même peut être de ce nombre. J'attendrai sa réponse. S'il veut déposer toute animosité, et laisser à un tribunal plus élevé le soin de juger notre conduite, je suis disposé à me joindre à lui pour nous rendre mutuellement tous les services que notre situation pourra exiger; sinon, vous devez voir, et vous ne manquerez sûrement pas de lui dire, que je suis entouré d'hommes qui me défendront contre tout acte de violence. — Vous avez ma réponse, mynheer, et vous pouvez retourner sur votre bord.

L'officier s'avança vers le passe-avant, mais il vit qu'aucun des hommes de son équipage, excepté le brigadier, n'était dans l'embarcation. Ils étaient montés sur le pont pour apprendre des matelots du *Dort* la véritable histoire de tout ce qui s'était passé, ce qu'ils ne savaient encore que très imparfaitement. Avant qu'on les eût appelés, ils

avaient tout appris, et ils pensaient, comme tout l'équipage du *Dort*, que l'apparition du *Vaisseau Fantôme*, et les désastres qui l'avaient suivie, étaient un jugement du ciel pour punir la conduite barbare de l'amiral à l'égard du malheureux Avenhorn.

Quand l'amiral eut appris par son officier la réponse de Philippe, sa rage ne connut plus aucunes bornes, et il ordonna qu'on chargeât à boulets ramés tous les canons qui pouvaient porter sur le *Dort*, et qu'on fît feu sur ce bâtiment. Krantz lui fit observer que dans la situation où ils se trouvaient, ils ne pouvaient faire porter sur le *Dort* plus de canons que celui-ci n'en pouvait faire porter sur le *Lion;* que par conséquent leur force supérieure était neutralisée, et qu'aucun avantage réel ne pouvait résulter de cette mesure. L'amiral fit mettre Krantz aux arrêts, et chargea son premier lieutenant de faire exécuter ses ordres. Mais les hommes de son équipage y opposèrent un obstacle : ils ne se souciaient ni de tirer sur leurs compatriotes ni de recevoir leur feu. Ils avaient appris de leurs camarades qui avaient été à bord du

*Dort* tout ce qui s'y était passé; ils étaient indignés contre l'amiral, et ils sentaient trop bien le péril de leur situation pour vouloir encore l'aggraver. Ils n'en vinrent pas à une mutinerie ouverte, mais ils descendirent dans la cale, et quand leurs officiers leur ordonnèrent de monter sur les ponts, pas un seul n'obéit. Les officiers, qui n'étaient pas moins mécontents de la conduite de l'amiral, se bornèrent à lui rendre compte de la conduite de tout l'équipage, sans lui désigner particulièrement aucun individu, afin de n'exciter sa fureur contre personne.

Telle était la situation des affaires quand le soleil se coucha. On n'avait rien fait à bord du *Lion*, car Krantz était aux arrêts, et l'amiral s'était retiré furieux dans sa chambre. A bord du *Dort*, Philippe et son équipage n'étaient pas restés dans l'inaction. Ils avaient jeté une ancre à l'arrière, et roidi le câble; et ils travaillaient à vider l'eau à l'aide des pompes, quand une embarcation arriva bord à bord, et Krantz monta sur le pont.

— Capitaine Vanderdecken, dit-il, je

viens me mettre sous vos ordres, si vous voulez me recevoir, ou sinon, vous demander votre protection; car, si j'étais resté sur le *Lion*, j'étais sûr d'être pendu demain matin. Les matelots qui m'ont amené sont dans les mêmes intentions, et ils désirent rester avec vous, si vous le permettez.

Philippe aurait désiré qu'une telle demande ne lui eût pas été faite; mais, dans les circonstances où Krantz se trouvait, il ne pouvait guère refuser de le recevoir. Il avait une forte affection pour lui; il sentait que sa vie était en danger, et il aurait fait encore plus pour le sauver. Il insista pourtant pour que l'équipage de l'embarcation retournât à bord du *Lion*; mais quand Krantz lui eut raconté ce qui s'était passé sur ce navire, et que les matelots l'eurent conjuré de ne pas les envoyer à une mort certaine, étant sûrs que l'amiral ne leur pardonnerait jamais d'avoir soustrait Krantz à sa vengeance, Philippe leur permit de rester sur son bord.

La nuit fut orageuse, mais, le vent venant alors de terre, les vagues n'étaient pas fortes, et l'équipage du *Dort*, travaillant suivant

les ordres de Philippe et de Krantz, allégea tellement le navire pendant la nuit, que, le lendemain matin, on réussit à le mettre à flot, et l'on s'assura que la quille n'avait éprouvé aucune avarie sérieuse. Il fut heureux qu'ils eussent continué leurs efforts toute la nuit, car le vent changea quelques heures après le lever du soleil; et à peine avait-on replacé le gouvernail, qu'il souffla dans la direction du détroit, ce qui causa une forte houle.

Le vaisseau-amiral était toujours échoué, et l'on ne paraissait faire aucun effort pour le sauver. Philippe ne savait quel parti prendre. Il ne pouvait laisser périr l'équipage du *Lion;* il ne pouvait ni ne voulait même refuser l'amiral, s'il demandait à venir à bord du *Dort*, mais il résolut en ce cas de ne l'y recevoir que comme passager, et de conserver le commandement du bâtiment. Pour le moment, il se borna à jeter l'ancre au-delà du récif, et à se mettre à l'abri près d'un promontoire avancé, sous lequel la mer était tranquille, à environ un mille de l'endroit où le *Lion* était échoué, et il employa

son équipage à renouveler sa provision d'eau à un ruisseau voisin. Il voulait voir si le vaisseau-amiral se dégagerait des rochers, convaincu que, dans le cas contraire, il y aurait bientôt quelque communication entre les deux navires. Quand il eut fini sa provision d'eau, il envoya une embarcation à l'endroit où Avenhorn avait été *abandonné*, ayant dessein de le prendre sur son bord si on pouvait le trouver. Mais les matelots revinrent sans l'avoir aperçu, quoiqu'ils eussent monté sur des rochers qui dominaient sur tous les environs, et d'où l'on voyait jusqu'à une distance considérable.

Le surlendemain, Philippe remarqua que les embarcations du *Lion* faisaient de fréquents voyages du vaisseau à la terre et de la terre au vaisseau; qu'on débarquait les provisions et les approvisionnements, et qu'on dressait des tentes dans la soirée. Il était évident que le navire était abandonné, et qu'on en tirait tout ce qui pouvait être utile. Pendant la nuit, le vent fut très vif, et la mer très houleuse. Le lendemain matin, le *Lion* avait perdu ses mâts, il avait sa batterie à

l'eau, et il était évidemment naufragé. Philippe tint conseil avec Krantz sur ce qu'ils devaient faire; ils ne pouvaient laisser à terre les hommes qui montaient ce navire, car ils périraient tous dans cette contrée désolée dès que l'hiver se ferait sentir. Au total ils pensèrent qu'ils devaient attendre qu'il leur fût fait quelque ouverture, et ils restèrent tranquillement à l'ancre où ils étaient.

Il était clair qu'il n'y avait plus aucune subordination dans l'équipage du *Lion*. On voyait les matelots pendant la journée s'amuser à grimper sur les rochers, et le soir, ils allumaient de grands feux, autour desquels ils passaient une partie de la nuit à boire, à manger et à se divertir. Cette dévastation des provisions inquiéta Philippe; il n'en avait que ce qui était nécessaire à son équipage; et il prévoyait que lorsque celui du *Lion* en manquerait, il demanderait à être reçu sur son bord.

Les choses continuèrent ainsi pendant plus de huit jours. Enfin, on vit un matin une embarcation du *Lion* s'avancer vers le *Dort*, et Philippe reconnut, dans la chambre du ca-

not, l'officier qui était venu pour le mettre aux arrêts. Quand il fut monté sur le pont, il salua Philippe et ôta son chapeau.

— Vous me reconnaissez donc pour commandant de ce navire? lui dit Philippe.

— Très certainement, mynheer. Vous étiez notre commandant en second, maintenant vous êtes commandant en chef. — L'amiral est mort.

— Mort! — et comment?

— On l'a trouvé mort sur le rivage, aux pieds d'un des rochers les plus élevés, avec Avenhorn; leurs bras étaient même encore serrés autour de leurs corps. L'amiral avait coutume de monter tous les jours sur ce rocher pour voir s'il n'y aurait pas quelque bâtiment dans le détroit. On suppose qu'il y aura rencontré l'ancien commodore, qu'ils se seront querellés, et qu'ils seront tombés ensemble du haut du rocher. Personne n'a vu cet événement, mais il n'a pu arriver autrement, car ils n'ont pas dans tout leur corps un seul os qui ne soit brisé.

Philippe lui fit quelques questions, et apprit que, dès la seconde nuit, il ne restait

aucune chance de sauver le *Lion*, qui était crevé dans les fonds, et avait six pieds d'eau dans sa cale, — que l'équipage s'était révolté et avait bu presque toutes les liqueurs spiritueuses, — que tous les malades étaient morts, et qu'un grand nombre d'autres avaient péri, soit en tombant du haut des rochers quand ils étaient ivres, soit pour être restés exposés au froid pendant la nuit.

— La prophétie du pauvre Avenhorn est donc accomplie! dit Philippe; et d'autres que lui, et l'amiral lui-même, resteront avec lui dans ce lieu de désolation. — La paix soit avec eux! Et maintenant, quittons ces horribles parages le plus tôt possible.

Philippe ordonna à l'officier de réunir ses hommes, et de rassembler toutes les provisions qui restaient, pour les embarquer sans délai. Krantz le suivit avec toutes les embarcations du *Dort*, et avant la nuit tout était à bord. Les corps de l'amiral et de l'ancien commodore furent enterrés où on les avait trouvés, et le lendemain matin le *Dort* mit à la voile, et avec un vent qui venait par le travers, continua sa route dans le détroit.

## CHAPITRE II.

On aurait dit que leurs infortunes devaient cesser après la mort tragique des deux commandants. Au bout de quelques jours, le *Dort* avait traversé le détroit de Magellan, et, porté par une mer calme, il voguait sous un ciel d'azur dans l'Océan Pacifique. L'équipage du bâtiment recouvra sa santé et son ardeur, et les bras ne manquant pas, le service se fit avec régularité.

Une quinzaine de jours se passèrent; ils remontaient le long de la côte de l'Amérique espagnole; mais quoiqu'ils eussent vu beaucoup d'habitants sur le rivage, ils n'avaient rencontré aucun bâtiment appartenant aux Espagnols. Sachant que s'il en rencontrait un de force supérieure, il devait s'attendre à être attaqué, Philippe avait fait tous ses pré-

paratifs, et avait habitué ses hommes au service du canon. Il avait alors un équipage nombreux, et l'espoir de gagner des parts de prise faisait que tous ses marins désiraient vivement de rencontrer quelque bâtiment espagnol, sachant que Philippe s'en rendrait maître s'il le pouvait. Le vent faiblit, et des calmes les retinrent pendant un mois dans ces parages. Philippe résolut alors de se diriger vers l'île de Sainte-Marie ; il savait que les Espagnols étaient en possession de cette île, mais il se flattait de pouvoir y obtenir des vivres, soit à l'amiable soit de vive force. Le *Dort*, suivant leur estime, en était alors à environ trente milles, et, s'en étant approchés pendant la nuit, ils mirent en panne jusqu'au lendemain matin. Krantz était sur le pont, et, comme les voiles fouettaient les mâts, il chercha à distinguer l'horizon. Il faisait très obscur, mais il continua à regarder, et il crut apercevoir un instant une lumière, qui disparut aussitôt. Ses yeux restant fixés sur cet endroit, il distingua bientôt un bâtiment en panne, qui n'était pas à deux encâblures de distance. Il

descendit sur-le-champ pour en informer Philippe, et se procurer une lunette. Avant que Philippe fût sur le pont, on avait reconnu distinctement que ce bâtiment était un chebec à trois mâts, très calé. Après une courte consultation, il fut décidé qu'on mettrait les embarcations à la mer, qu'on les armerait en guerre dans le plus grand silence, et qu'elles aborderaient le chebec pour s'en emparer par surprise. Les hommes furent appelés; le silence leur fut enjoint, et en quelques minutes ils se rendirent maîtres du bâtiment, et fermèrent les écoutilles avant que le peu d'Espagnols qui étaient sur le pont eussent eu le temps de donner l'alarme. Krantz fit alors monter plus de monde à bord, et, comme cela avait été convenu, il resta jusqu'au jour sous le vent du chebec. Quand le soleil parut, on ouvrit les écoutilles, et les prisonniers furent envoyés sur le *Dort*. Il y avait soixante hommes à bord du chebec, nombre considérable pour un bâtiment de cette espèce.

Lorsqu'ils furent interrogés, deux des prisonniers, vêtus en personnages de distinc-

tion, s'avancèrent, et dirent que ce bâtiment venait de Sainte-Marie, qu'il était frété pour Lima, et qu'il avait une cargaison de farine et des passagers; que l'équipage consistait en vingt-cinq hommes, y compris le capitaine, et que les autres personnes qui étaient à bord avaient profité de cette occasion pour se rendre à Lima. Ils ajoutèrent qu'ils étaient eux-mêmes du nombre des passagers, et qu'ils espéraient que le bâtiment avec sa cargaison serait relâché sur-le-champ, puisque les deux nations n'étaient pas en guerre.

— En Europe, j'en conviens, répondit Philippe; mais, sur ces mers, les agressions constantes de vos vaisseaux me forcent à user de représailles, et c'est pourquoi je capture votre bâtiment et sa cargaison. Cependant, comme je n'ai pas intention de molester les particuliers, je mettrai à terre tous les passagers et tout l'équipage à Sainte-Marie, où je vais toucher pour obtenir des provisions, et j'espère en obtenir à l'amiable, pour votre rançon, ce qui me dispensera de recourir à la force. Les prisonniers firent force protestations, mais elles furent inutiles.

Ils demandèrent ensuite à racheter le bâtiment et la cargaison, et ils offrirent même une somme qui paraissait en excéder la valeur. Mais Philippe, qui était sur le point de manquer de vivres, refusa de rendre la cargaison pour quelque prix que ce fût, et les Espagnols parurent très contrariés de ce refus. Voyant que rien ne pouvait le déterminer à changer de résolution à cet égard, ils se bornèrent à demander à racheter le bâtiment, et Philippe, après une courte consultation avec Krantz, y consentit. Les deux bâtiments mirent alors à la voile et gouvernèrent vers Sainte-Marie, dont ils étaient à environ quatre lieues. Quoique Philippe ne désirât pas de conserver le chebec, cependant, ayant découvert sa supériorité de marche, il se repentit presque d'avoir consenti à le rendre.

A midi, le *Dort* était à l'ancre dans la rade de Sainte-Marie, hors de portée du canon, et il permit à quelques passagers de se rendre à terre pour traiter de la rançon des autres. La prise fut placée bord à bord du *Dort*, et l'on y fit passer toute sa cargaison. Vers le soir,

on vit arriver trois grandes barques chargées de bestiaux et de légumes, et apportant en outre la somme convenue pour le chebec. Dès qu'une des barques fut vide, Philippe renvoya à terre tous les prisonniers, à l'exception du pilote espagnol, qu'il garda, d'après l'avis de Krantz, en lui promettant de lui rendre la liberté dès qu'ils seraient hors des mers espagnoles. Il permit aussi à un esclave nègre, qui le demanda avec instances, de rester à bord, ce qui parut contrarier beaucoup les deux passagers dont il a déjà été parlé. Ils s'écrièrent que c'était enfreindre le traité qui avait été conclu, puisque cet esclave était leur propriété.

— Vous prouvez vous-même que j'ai droit de le garder, répondit Philippe. Je suis convenu de rendre la liberté aux passagers et à l'équipage ; mais je n'ai rien promis quant aux propriétés. Ce nègre restera sur mon bord.

Voyant que leurs remontrances étaient inutiles, les Espagnols prirent congé de Philippe avec un air de hauteur. Le *Dort* resta toute la nuit à l'ancre pour examiner son

gréement, et, le lendemain matin, on s'aperçut que le chebec avait disparu, ayant mis à la voile pendant la nuit sans être aperçu.

Dès qu'on eut levé l'ancre et que les voiles furent déployées, Philippe descendit dans sa chambre avec Krantz pour se concerter sur la route qu'ils prendraient. Ils furent suivis par l'esclave nègre, qui, fermant la porte, et ayant regardé autour de lui, leur dit qu'il avait quelque chose à leur dire. Les informations qu'il avait à donner étaient importantes, mais elles arrivaient un peu tard. Le chebec était un aviso du gouvernement, le meilleur voilier qui fût dans ces parages. Il avait été chargé de recueillir l'or et l'argent le long de la côte et de le porter à Lima, et en même temps de surveiller l'arrivée de la flotte hollandaise, dont on avait appris le départ d'Europe peu de temps auparavant. Enfin, les deux passagers prétendus étaient des officiers de la marine espagnole, et tous les autres faisaient partie de l'équipage.

Quand le chebec aperçut le *Dort*, les officiers conçurent le dessein de se rendre à Lima, pour y porter cette nouvelle, et l'on

aurait mis une force supérieure en chasse des Hollandais. Quelques uns des prétendus tonneaux de farine contenaient chacun deux mille doublons en or, et il se trouvait dans d'autres des lingots d'argent; précaution qui avait été prise en cas de capture. Que ce bâtiment eût mis à la voile pour Lima, c'était ce dont on ne pouvait douter. La raison qui avait fait désirer aux officiers espagnols de ne pas laisser l'esclave nègre à bord du *Dort*, c'était le soupçon qu'ils avaient qu'il les trahirait, comme il venait de le faire. Quant au pilote, ils savaient que c'était un homme à qui ils pouvaient se fier, et ils étaient charmés de le voir rester avec les Hollandais, dans l'espoir qu'il les mettrait dans quelque embarras.

Philippe se repentit alors d'avoir rendu le chebec; car, suivant toutes les probabilités, il aurait à combattre une force supérieure, avant qu'il eût eu le temps de quitter ces mers ; mais le mal était sans remède. Il eut une consultation avec Krantz, et il fut convenu qu'ils feraient assembler tout l'équipage, et qu'ils l'informeraient de tout ce

qu'ils venaient d'apprendre, bien certains que la connaissance de la bonne prise qu'ils venaient de faire, porterait leurs hommes à combattre avec courage, et leur inspirerait l'espoir d'obtenir de nouveaux succès. Tous les marins apprirent cette nouvelle avec des transports de joie, et déclarèrent qu'ils étaient prêts à combattre une force double de la leur. Alors Philippe fit monter les tonneaux de farine les uns après les autres sur le gaillard d'arrière. On en retira tout l'or et l'argent qui s'y trouvait, et dont la valeur, autant qu'ils purent l'estimer, fut évaluée à environ un demi-million de dollars. On fit le lendemain la distribution des espèces monnayées sur le cabestan, et l'on réserva les lingots pour les vendre quand on en trouverait l'occasion.

Pendant six semaines, Philippe continua à remonter le long de la côte, sans rencontrer aucun bâtiment. L'*Aviso*, à ce qu'il paraissait, avait donné avis de la présence des Hollandais dans ces parages, et tous les bâtiments, grands ou petits, étaient à l'ancre sous la protection des batteries. Il allait

gouverner vers Batavia, quand on aperçut, à peu de distance de la côte, un bâtiment voguant à toutes voiles vers Lima. On lui donna la chasse à l'instant; mais l'eau diminuait de profondeur, et l'on demanda au pilote si l'on pouvait avancer sans danger. L'Espagnol répondit affirmativement, et ajouta qu'on était en ce moment sur l'eau la plus basse, et qu'un peu plus loin elle aurait plus de profondeur. On envoya un sondeur dans les porte-haubans, mais, au premier coup de sonde, la ligne se rompit. On en envoya chercher une autre, et pendant ce temps le *Dort* continuait à voguer à toutes voiles. En ce moment le nègre s'approcha de Philippe, lui dit qu'il avait vu le pilote dans les porte-haubans, tenant en main son couteau; qu'il fallait qu'il eût coupé la ligne de sonde, et qu'il ferait bien de se méfier de lui. A l'instant même, la barre fut mise dessous, et comme le bâtiment tournait, il toucha le banc, dragua, et fut ensuite hors de danger. — Drôle! s'écria Philippe, vous avez donc coupé la ligne de sonde? mais le nègre vous avait vu, et il nous a sauvés.

L'Espagnol sauta à bas du canon, et avant qu'on pût l'en empècher, il enfonça son couteau dans le cœur du nègre. — *Maledetto!* prends cela pour tes peines, s'écria-t-il avec fureur en grinçant des dents et en brandissant son couteau ensanglanté.

Le nègre tomba mort. Le pilote fut saisi et désarmé par l'équipage, qui avait pris le nègre en amitié, attendu que c'était aux informations qu'il avait données qu'on devait la découverte de l'or et de l'argent.

— Qu'ils en fassent ce qu'ils voudront, dit Krantz à Philippe.

— Oui, répondit Philippe, justice sommaire.

L'équipage délibéra quelques minutes, et ayant ensuite attaché le pilote au corps du nègre, on les jeta tous les deux dans la mer. On entendit le bruit de leur chute, et ils disparurent dans un tourbillon à l'arrière du bâtiment.

Philippe résolut alors de gouverner vers Batavia. Il n'était qu'à quelques jours de voiles de Lima, et il avait tout lieu de croire qu'on en avait fait partir des bâtiments pour l'in-

tercepter. Ayant le vent favorable, il s'éloigna de la côte, et pendant trois jours il fit un trajet rapide. Le quatrième au point du jour, deux grands bâtiments se montrèrent au vent, arrivant sur eux; il était évident que c'étaient des bâtiments de guerre, et la vue des banderoles et des pavillons espagnols, quand ils furent à environ un mille, prouva qu'ils étaient ennemis. C'était une frégate plus grande que le *Dort*, et une corvette de 22 canons.

On ne montra nulle alarme à bord du *Dort*, en voyant cette disproportion de forces. Les hommes de l'équipage faisaient sonner leurs doublons dans leurs poches, juraient de ne jamais les rendre à leurs propriétaires légitimes, s'ils pouvaient s'en dispenser, et ils se placèrent à leurs canons avec ardeur. Le pavillon hollandais fut arboré, comme pour défier les Espagnols, dont les deux bâtiments, continuant à avancer pour diminuer la distance, reçurent quelques boulets qui parurent les déconcerter un peu. Cependant, ils virèrent à la distance d'une encablure, et commencèrent

l'action avec beaucoup de courage, — la frégate étant par le travers, et la corvette par l'avant du bâtiment de Philippe. Après avoir échangé pendant une demi-heure des bordées furieuses, le mât de misaine de la frégate tomba, et entraîna dans sa chute le grand mât de hune; accident qui l'empêcha de continuer son feu. Le *Dort* avança sur-le-champ vers la corvette, et la désempara après trois ou quatre bordées; virant ensuite de bord, il se mit bord à bord avec la frégate, dont les canons sous le vent ne pouvaient encore faire feu, attendu la chute des deux mâts. Les deux bâtiments étaient alors à dix pieds l'un de l'autre à contre-bord, et l'action recommença, au grand désavantage des Espagnols. Au bout d'un quart d'heure, les coups de canon que tirait la frégate mirent le feu aux voiles qui pendaient par-dessus le bord, et il se communiqua bientôt au bâtiment, tandis que le *Dort* continuait à lâcher des bordées meurtrières que l'Espagnol ne pouvait lui rendre. Après avoir fait de vains efforts pour éteindre les flammes, le capitaine de la frégate résolut de faire par-

tager son sort à son ennemi. Mettant sa barre au vent, il avança sur le *Dort*, et chercha à y jeter le grappin pour attacher les deux bâtiments ensemble. Ce fut alors que le combat devint furieux; les Espagnols cherchant à amarrer les bâtiments pour empêcher le *Dort* de s'échapper, et les Hollandais travaillant à les repousser. Les porte-haubans et les côtés des deux bâtiments étaient couverts d'hommes qui combattaient avec le courage du désespoir; et ceux qui étaient blessés tombaient entre les deux navires que la chute du mât de misaine empêchait encore de se toucher. Pendant ce temps, Philippe et Krantz n'étaient pas à rien faire. En brassant carré les vergues de l'arrière, et en déployant toutes les voiles de l'avant, ils réussirent à faire marcher le *Dort* vent arrière avec son antagoniste et à le prendre sur l'autre bord; manœuvre qui les débarrassa de la fumée qui les incommodait beaucoup, en plaçant l'Espagnol sous le vent, et par suite donna au *Dort* un avantage considérable qui termina bientôt le combat. La fumée et les flammes furent repoussées sur

la frégate — le feu qui s'était communiqué au *Dort* fut éteint, les Espagnols ne furent plus en état de continuer leurs efforts pour attacher ensemble les deux bâtiments, et ils rentrèrent à leur bord se mettant à l'abri derrière les murailles du bâtiment. Après de grands efforts, le *Dort* se trouva donc dégagé, et il passa en avant de son ennemi, qui fut bientôt enveloppé d'une nappe de flammes. La corvette restait à quelques encablures de distance du vent, et tirait de temps en temps un coup de canon. Philippe lui lâcha une bordée, et elle baissa son pavillon. L'action pouvait alors être regardée comme terminée, et il ne restait plus qu'à sauver l'équipage de la frégate enflammée. Les embarcations du *Dort* furent mises en mer, mais il ne s'en trouva que deux qui pussent flotter. L'une d'elles porta sur-le-champ à la corvette l'ordre d'envoyer toutes les siennes à l'aide de la frégate, et la plupart des hommes de son équipage furent sauvés. Pendant deux heures, les canons de la frégate tirèrent d'eux-mêmes l'un après l'autre, à mesure qu'ils sentaient les effets

de la chaleur ; et enfin, le feu ayant gagné la soute aux poudres, elle sauta en l'air, et la carcasse coula à fond. Parmi les prisonniers, Philippe reconnut les deux soi-disant passagers, qui portaient alors l'uniforme de la marine espagnole, ce qui prouvait la vérité de ce que le nègre lui avait dit. Ces deux bâtiments avaient été envoyés de Lima pour lui donner la chasse, et, avec des forces si supérieures, ils avaient compté sur une victoire facile. Après quelques instants de consultation avec Krantz, Philippe pensa que, comme la corvette était complétement désemparée, et que les deux nations n'étaient pas en guerre, le mieux était de la renvoyer avec tous les prisonniers. Cela fut exécuté, et le *Dort* se dirigea vers Batavia, où il jeta l'ancre trois semaines après ce combat. Il y trouva les bâtiments qui y avaient été envoyés avant eux. Ils étaient arrivés depuis quelques semaines, avaient pris leur cargaison, et étaient prêts à mettre à la voile pour la Hollande. Philippe leur remit ses dépêches, dans lesquelles il apprenait aux directeurs de la Compagnie tous les événements de son

voyage. Il se rendit alors à terre, prit sa demeure dans la maison du marchand qui l'avait autrefois reçu, et attendit que le *Dort* eût reçu sa cargaison pour retourner en Europe.

---



## CHAPITRE III.

Il faut que nous retournions maintenant près d'Amine. Nous la trouvons en ce moment assise sur le banc de gazon sur lequel elle était à s'entretenir avec Philippe quand Schriften, le pilote, les avait interrompus. Elle était plongée dans de profondes réflexions, et ses yeux étaient baissés, comme si elle eût cherché à se rappeler le passé. — Hélas! s'écriait-elle, que n'ai-je le même pouvoir que ma mère! Mais ce pouvoir est perdu, — perdu pour toujours! — Je ne puis supporter ce tourment, cette incertitude. — Et ces idiots de prêtres! Et Amine se levant, reprit le chemin de sa maison.

Le père Mathias n'était pas retourné à Lisbonne. D'abord, il n'en avait pas trouvé l'occasion; et ensuite, la reconnaissance qu'il devait à Philippe, l'avait porté à rester près

d'Amine, qui montrait chaque jour plus de répugnance pour les dogmes de la foi chrétienne. Il avait eu à ce sujet bien des consultations avec le père Seysen, et ces deux bons vieillards avaient fait force exhortations à Amine, qui, tantôt les écoutait sans y répondre, et tantôt entrait hardiment en discussion avec eux. Il leur paraissait qu'elle repoussait leur religion avec une obstination aussi impardonnable qu'incompréhensible. Quant à elle, le cas lui paraissait plus simple; elle refusait de croire, disait-elle, ce qu'elle ne pouvait comprendre. Elle voulait bien reconnaître la beauté des principes de la religion chrétienne, et la pureté de sa doctrine; mais quand les bons prêtres voulaient en venir aux articles de foi, elle secouait la tête, òu cherchait à détourner la conversation. Cela ne faisait qu'augmenter le zèle du père Mathias pour la convertir, et sauver l'âme d'une femme si belle et si jeune. Il ne pensait donc plus alors à retourner à Lisbonne, et il employait tout son temps à instruire Amine, qui, fatiguée de ses importunités, redoutait presque sa présence.

En y réfléchissant bien, on ne trouvera pas surprenant qu'Amine rejetât une croyance qui était si incompatible avec ses désirs et ses intentions. L'esprit humain a tant de fierté, qu'il a besoin du secours de l'humilité pour pouvoir soumettre sa raison, même à la divinité.

Amine savait que sa mère avait possédé des connaissances supérieures, et qu'elle était entrée en commerce avec des intelligences qui n'avaient rien de terrestre. Elle l'avait vue pratiquer son art avec succès, mais elle était si jeune alors qu'elle ne pouvait se rappeler les préparations mystiques à l'aide desquelles elle réussissait dans ses opérations magiques. Et quand toutes ses pensées n'étaient occupées qu'à chercher les souvenirs qu'elle avait oubliés, c'était alors que le père Mathias l'exhortait à embrasser une croyance qui lui défendait positivement cette tentative. La mission particulière et terrible de son mari la confirmait dans l'opinion qu'on pouvait sans crime recourir à des agents surnaturels; et les arguments employés par ces dignes professeurs du

christianisme, qui avaient plus de zèle que de talent, faisaient bien peu d'impression sur un esprit aussi fort et aussi déterminé que celui d'Amine. N'ayant qu'un seul objet en vue, elle rejetait donc avec mépris des dogmes dont on ne lui offrait aucune preuve qui fût une manifestation visible, et qui l'obligeaient à croire aveuglément ce qui lui paraissait contraire au bon sens. Elle avait déjà prouvé que l'art pratiqué par sa mère n'était pas imaginaire en procurant un songe à son mari. — Mais ces prêtres, que pouvaient-ils lui donner en preuve? des écrits qu'ils ne voulaient pas lui permettre de lire.

— Ah! si j'avais le pouvoir de ma mère! répéta encore Amine en rentrant dans sa maison; je pourrais savoir où est mon Philippe en ce moment. Où est ce miroir noir que je regardais quand elle me l'ordonnait, pour lui dire ce que j'y voyais? Comme je me rappelle ce jour où, pendant l'absence de mon père, elle m'ordonna de regarder dans l'encre dont elle avait versé quelques gouttes dans le creux de ma main, et je lui dis que j'y voyais le camp des Bédouins, —

l'escarmouche, — le cheval sans cavalier, — et le turban sur le sable. — Oui, s'écria-t-elle après quelques instants passés à réfléchir; oui, ma mère, tu peux m'aider. Fais-moi part de tes connaissances dans un songe. Ta fille te le demande en grâce. Que j'y pense encore. Le mot, — quel était le mot? — Quel était le nom de l'esprit? — Turshoon? — Oui; il me semble que c'était Turshoon. — Ma mère, ô ma mère, venez au secours de votre fille!

— Est-ce la Sainte-Vierge que vous invoquez, mon enfant? lui demanda le père Mathias, qui entra dans l'appartement à l'instant où elle prononçait ces derniers mots. Si cela est, vous avez raison; car elle peut vous apparaître en songe, et vous fortifier dans la vraie foi.

— C'est ma mère que j'implore, bon père; — ma mère qui est dans le pays des esprits.

— Oui; mais elle était infidèle, et je crains bien qu'elle ne soit pas dans le pays des esprits bienheureux, mon enfant.

— Et pourquoi en serait-elle bannie pour avoir cru ce que croyaient ses pères, vivant

dans une contrée où nulle autre croyance n'est connue? s'écria Amine avec indignation. Si ceux qui font le bien sur la terre, sont heureux dans un autre monde; si elle avait, comme vous le dites, une âme à sauver, — un esprit immortel, le Dieu qui fit cet esprit ne la condamnera pas pour l'avoir adoré comme le faisaient ses pères. Sa vie a été vertueuse; pourquoi la punirait-il de n'avoir pas embrassé une croyance dont elle n'a jamais entendu parler?

— Il ne faut pas scruter la volonté du ciel, ma fille. Remerciez-le d'avoir permis que vous soyez instruite, et reçue dans le giron de la sainte église.

— Je le remercie de bien des choses, mon père; mais je suis fatiguée, et il faut que je vous souhaite une bonne nuit.

Amine se retira dans sa chambre, mais ce n'était pas pour dormir. Elle essaya encore une fois les rites que pratiquait sa mère, y changeant chaque fois quelque chose, comme si elle eût douté du succès. Elle mit de nouveau des charbons rouges dans un brasier, et la chambre se remplit de fumée, lors-

qu'elle y eut jeté différentes herbes qu'elle connaissait, pour essayer ses charmes; car elle avait recueilli avec soin tous les papiers qu'elle avait trouvés après la mort de son père, et quelques uns contenaient des instructions sur les rites de la magie. — Le mot! le mot! s'écria-t-elle; tandis que la chambre se remplissait tellement de fumée, qu'elle ne pouvait plus y rien distinguer; j'ai le premier, mais quel est le second? Viens à mon aide, ma mère! — Tout est inutile, ajouta-t-elle enfin, ses bras tombant sur ses côtés; j'ai oublié cet art. O ma mère, ma mère! instruis-moi cette nuit par un songe!

La fumée se dissipa peu à peu, et quand Amine leva les yeux, elle vit devant elle une sorte de fantôme. Elle crut d'abord que ses charmes avaient réussi, mais quand elle put en distinguer les traits, elle reconnut le père Mathias, qui la regardait, le front plissé, les sourcils froncés, et les bras croisés sur sa poitrine.

— Femme impie, que fais-tu en ce moment?

Amine avait excité les soupçons des deux prêtres, non seulement par ses discours, mais par diverses tentatives qu'elle avait déjà faites pour recouvrer l'art qu'elle avait perdu, et un jour qu'elle en avait pris la défense, le père Mathias et le père Seysen avaient prononcé un anathème contre quiconque se livrait à de telles pratiques. L'odeur des herbes aromatiques jetées dans le brasier, et la fumée qui s'était ensuite répandue dans toute la maison, avaient éveillé de nouveau les soupçons du père Mathias; il était monté sans bruit, et il était entré dans la chambre d'Amine sans être aperçu. Elle vit sur-le-champ le danger qu'elle courait. S'il n'eût été question que d'elle, elle aurait bravé le prêtre, mais pour l'amour de Philippe, elle résolut de le tromper.

— Je ne fais aucun mal, mon père, répondit-elle d'un ton calme; mais il me paraît peu convenable que vous entriez à une pareille heure dans la chambre à coucher d'une jeune femme. Je pouvais être au lit. C'est une conduite fort étrange.

— Vous ne songez pas à ce que vous

dites, femme. — Mon âge — mon habit — sont des garanties suffisantes, dit le père, un peu étourdi de cette attaque inattendue.

— Pas toujours, mon père, si ce que j'ai entendu dire de moines et de prêtres est vrai. Je vous demande encore pourquoi vous venez dans la chambre d'une femme qui s'y trouve seule?

— Parce que j'étais convaincu qu'elle y pratiquait des rites impies.

— Des rites impies! — Que voulez-vous dire? — La science du médecin est-elle impie? — Est-ce une impiété de soulager ceux qui souffrent, — de charmer la fièvre qui fait trembler tous les membres de ceux qui en sont attaqués dans ce pays malsain?

— Toute espèce de charme est une impiété.

— Quand j'ai dit charmer, je n'entendais pas ce que vous pensez. Je voulais parler d'un remède. Si la connaissance de certaines herbes dont la vertu combinée est un spécifique pour guérir les malheureux qui souffrent, — connaissance que ma mère possédait, et que je voudrais retrouver; — si cette

connaissance, ou le désir de la recouvrer est une impiété, en ce cas vous avez raison

— Je vous ai entendue invoquer l'aide de votre mère.

— Sans doute, parce qu'elle connaissait parfaitement les simples, tandis que moi, je crains de ne pas les connaître suffisamment. Est-ce là une impiété, bon père?

— C'était donc un remède que vous cherchiez? Je vous croyais occupée de quelque pratique illicite.

— Peut-il être illicite de brûler quelques herbes desséchées? — Regardez ces cendres. En les délayant avec de l'huile et en frottant la peau, elles pénètrent dans les pores et procurent du soulagement. — Que peuvent-elles faire de plus? — que pouvez-vous en attendre? — un revenant — un esprit — comme celui que le prophète évoqua pour le roi d'Israël? Et Amine se mit à rire.

— Je suis embarrassé, mais je ne suis pas convaincu.

— Et moi aussi, je suis embarrassée sans être convaincue. Je ne puis me persuader qu'un homme sage et sensé comme vous

trouve qu'il y a du mal à brûler quelques herbes, et je ne suis pas très certaine que telle a été la cause de votre visite, à cette heure de la nuit, dans la chambre d'une femme. Il peut y avoir des charmes naturels plus puissants que ceux que vous appelez surnaturels. — Sortez de cette chambre, je vous prie, mon père ; il ne convient pas que vous y soyez. Si jamais vous vous permettez d'y rentrer, vous quitterez cette maison. — J'avais une meilleure opinion de vous. A l'avenir, je ne serai jamais seule ici.

Cette attaque d'Amine contre les intentions du vieux prêtre était trop forte. Le père Mathias s'apprêta sur-le-champ à quitter la chambre, et lui répondit : — Que Dieu vous pardonne vos soupçons mal fondés et votre injustice ! je ne suis venu ici que pour la raison que je vous en ai donnée.

— Oui, se dit Amine à elle-même, dès que sa porte fut fermée ; je le sais fort bien, mais il fallait me débarrasser de votre présence importune. Je ne veux point avoir d'espion de mes actions. Je ne veux point que qui que ce soit se mêle de me contrarier

dans mes volontés. Dans votre zèle, vous vous êtes compromis, et je profiterai de l'avantage que vous m'avez donné sur vous. Vous autres saints hommes, ne devez-vous pas regarder comme sacrée la chambre d'une femme? En retour des secours que vous avez reçus dans votre détresse, — de la nourriture et de l'asile que vous trouvez dans cette maison, vous voudriez devenir un espion! Quelle reconnaissance! Comme cela est digne de la croyance que vous professez!
Amine ouvrit sa porte dès qu'elle eut fait disparaître le brasier, et appelant une des femmes qui étaient à son service, elle lui dit qu'elle commencerait cette nuit même à coucher dans sa chambre, ajoutant que le père Mathias venait de se permettre d'y entrer, ce qui lui déplaisait.

— Sainte Vierge! est-il possible? s'écria la femme. Amine ne lui répondit rien et se coucha.

Le lendemain, le père Mathias alla trouver le père Seysen, et lui raconta tout ce qui s'était passé la veille entre lui et Amine.

— Vous avez agi sans réflexion, lui dit le

père Seysen, en entrant dans la chambre d'une femme pendant la nuit.

— J'avais mes soupçons, père Seysen.

— Et elle aura les siens. — Elle est jeune et belle.

— J'atteste la bienheureuse Vierge....

— Je vous absous de toute mauvaise intention; mais si cette histoire vient à s'ébruiter, elle causera du scandale dans notre Église.

Et l'histoire ne tarda pas à s'ébruiter, car la femme qu'Amine avait appelée ne manqua pas d'en parler; et le père Mathias se trouva si froidement reçu et si mal à l'aise, qu'il quitta bientôt le pays et retourna à Lisbonne, mécontent de lui-même à cause de son imprudence, et plus encore d'Amine à cause de ses soupçons mal fondés.

---

## CHAPITRE IV.

La cargaison du *Dort* fut bientôt prête ; Philippe mit à la voile, et il arriva à Amsterdam sans autre aventure. A peine est-il besoin de dire qu'il se rendit chez lui dès qu'il lui fut possible de le faire, et qu'Amine le reçut avec des transports de joie. Elle l'attendait à chaque instant, car les deux bâtiments qui étaient partis auparavant de Batavia, lui avaient apporté des lettres de lui. C'était la première fois qu'elle eût reçue de ses nouvelles pendant ses voyages. Six semaines après Philippe arriva lui-même, et Amine se trouva heureuse. Les directeurs de la Compagnie furent très satisfaits de la conduite de Philippe, et ils lui donnèrent le commandement d'un grand bâtiment qui devait partir pour les Indes, le printemps

suivant, et dont Philippe, comme il en était convenu, acheta en partie la propriété sur les fonds qu'il avait placés dans la Compagnie. Il avait alors cinq mois pour se reposer tranquillement avant de placer de nouveau sa vie à la merci des éléments. Et pour cette fois, il avait des arrangements à faire pour recevoir Amine sur son bord, comme il le lui avait promis.

Amine lui raconta ce qui s'était passé entre elle et le père Mathias, et de quelle manière elle s'était délivrée de sa surveillance importune.

— Et pratiquiez-vous réellement l'art de votre mère, Amine?

— Je ne le pratiquais pas, puisque je l'ai oublié; mais je cherchais à me le rappeler.

— Et pourquoi agir ainsi, Amine? Il ne faut plus y songer. C'est un art impie, comme le disait le bon père. Promettez-moi d'y renoncer, dès à présent et pour toujours.

— Si cet art est impie, Philippe, votre mission l'est aussi. Vous voulez communiquer et coopérer avec des esprits de l'autre

monde. — Je n'en demande pas davantage.
— Renoncez à votre terrible mission ; ne cherchez plus des esprits incorporels ; restez chez vous avec votre Amine, et elle vous fera la promesse que vous lui demandez.

— Ma mission est un ordre imposant du Très-Haut.

— Le Très-Haut permet donc que vous ayez des communications avec des êtres qui ne sont pas de ce monde ?

— Oui. Vous savez que les prêtres eux-mêmes ne disent pas le contraire, quoique l'idée seule les en fasse frémir.

— S'il le permet à l'un, il le permettra à l'autre. Je ne puis même rien faire qu'avec sa permission.

— Sans doute, Amine. Il permet au mal de se montrer sur la terre, mais il ne le protège pas.

— Il protège la recherche que vous faites d'un père qu'il a condamné, et vos efforts pour le trouver ; il vous en donne même l'ordre. Pourquoi ne pourrait-il pas avoir pour moi la même indulgence, — moi qui suis votre femme, — une portion de vous-

même? — Pourquoi, lorsque je reste sous un toit désolé, pendant que vous allez vous exposer à mille dangers, ne pourrais-je m'adresser au monde immatériel pour obtenir des nouvelles qui allégeraient mon fardeau, et qui adouciraient mon affliction sans nuire le moins du monde à qui que ce soit? Si j'avais essayé de pratiquer cet art dans un mauvais dessein, on aurait raison de m'en faire un reproche, et j'aurais tort d'y persister. Mais je ne voulais que suivre les traces de mon mari, et chercher ce qu'il cherche, dans de bonnes intentions.

— Mais cela est contraire à notre foi.

— Les prêtres ont-ils déclaré que votre mission est contraire à leur foi? s'ils l'ont déclaré, n'ont-ils pas été convaincus du contraire, et n'ont-ils pas été réduits au silence? — Mais à quoi bon tous ces raisonnements, mon cher Philippe? Ne serai-je pas avec vous, maintenant? Tant que je serai avec vous, je ne ferai plus de semblables tentatives; je vous le promets. Mais si nous étions séparés, je ne dis pas que je ne demanderais pas aux puissances invisibles ce que fait et

ce que devient mon mari, tandis qu'il sera à la recherche d'un être également invisible.

L'hiver s'écoula rapidement, car Philippe le passa au sein du bonheur et de la tranquillité. Le printemps arriva ; il fallait équiper le bâtiment, et Philippe et Amine partirent pour Amsterdam.

Le bâtiment que Philippe devait commander, se nommait l'*Utrecht*. Il était du port de 400 tonneaux, tout neuf, et percé pour 24 canons. Philippe passa deux mois à surveiller l'équipement et le chargement de ce navire, aidé par son ami Krantz, qu'il avait pris pour premier lieutenant. Philippe n'oublia rien pour que sa chère Amine pût trouver à bord tout ce qui lui serait commode et agréable. Dans le mois de mai, il mit à la voile, ayant ordre de toucher à Gambroon et à Ceylan; de traverser le détroit de Sumatra, et de se frayer un chemin, de force, s'il le fallait, dans les mers de la Chine; car on avait tout lieu de s'attendre à l'opposition la plus déterminée de la part des Portugais. Son équipage était nombreux, et il avait un détachement de soldats pour aider le subré-

cargue, qui emportait plusieurs milliers de dollars pour faire des achats dans les ports de la Chine, où l'on pouvait ne pas se soucier de leurs marchandises. On avait donné tous les soins possibles à l'équipement de ce bâtiment, qui était peut-être le meilleur et le plus beau que la Compagnie des Indes-Orientales eût jamais fait partir, et dont la cargaison était précieuse.

L'*Utrecht* mit à la voile avec un vent largue, et sortit bientôt de la Manche. Le voyage promettait d'être prospère, et des vents favorables les portèrent jusqu'à quelques centaines de milles du cap de Bonne-Espérance, où ils éprouvèrent un calme pour la première fois. Amine était enchantée. Tous les soirs elle se promenait sur le pont avec Philippe, et l'on n'entendait alors aucun autre bruit que celui des vagues qui venaient battre le côté du bâtiment. Tout leur semblait repos et beauté, et ils voyaient briller sur leurs têtes les belles constellations méridionales.

— Combien de destinées n'y a-t-il pas dans ces astres qui ne se montrent jamais aux

yeux de ceux qui habitent les régions du nord ! dit Amine en levant les yeux vers le firmament et en en contemplant l'éclat ; et que nous présage la chute de ce météore qui descend si rapidement du ciel?

— Avez-vous donc foi aux astres, Amine ?

— On y a foi en Arabie ; et pourquoi non ? ils n'ont pas été placés dans le firmament pour nous éclairer ; à quoi servent-ils donc ?

— A embellir le monde. Et ils ont aussi leur usage.

— Vous êtes donc d'accord avec moi ; - ils ont leur usage, et les destinées des hommes y sont cachées. Ma mère était du nombre de ceux qui savent y lire. — Hélas ! c'est un livre scellé pour moi.

— Cela n'est-il pas pour le mieux, Amine?

— Pour le mieux ! Il vaut donc mieux ramper sur cette terre avec notre race égoïste et humiliée, plongés dans le mystère, l'étonnement et le doute, quand nous pouvons avoir des communications avec des intelligences qui sont au-dessus de nous? Un cœur fier ne tressaille-t-il pas, en songeant que l'être auquel il appartient est doué de pou-

voirs qui ne sont pas accordés au commun des hommes? N'est-ce pas une noble ambition?

— C'en est une dangereuse, — très dangereuse.

— Et, par conséquent, très noble. — On dirait que ces astres veulent me parler. — Regardez cette étoile si brillante; elle me fait un signe.

Pendant quelque temps, Amine resta, les yeux levés vers le ciel, sans parler. Philippe était toujours auprès d'elle. Elle s'avança vers le passe-avant, et baissa ses regards sur l'onde tranquille, dans laquelle les rayons de la lune pénétraient bien au-delà de sa surface.

— Et votre imagination vous représente-t-elle, Amine, une race d'êtres doués de la faculté de vivre dans ces eaux, habitant des bosquets de corail, et ornant de perles leur chevelure?

— Je ne sais s'il en existe, mais il me semble qu'il serait doux de vivre ainsi. — Vous souvenez-vous de votre rêve, Philippe? D'après ce que vous m'en avez dit, j'étais alors un de ces êtres.

— Cela est vrai, répondit Philippe d'un air pensif.

— Et pourtant, continua Amine, il me semble que la mer me rejetterait, quand même ce bâtiment coulerait à fond. J'ignore de quelle manière ce corps mortel doit se résoudre dans les éléments qui l'ont formé, mais je ne sais quoi m'assure qu'il ne deviendra jamais le jouet des vagues. — Mais descendons, mon cher Philippe; il est tard, et le pont est mouillé par la rosée.

Quand le jour commença à paraître, l'homme qui était en vigie dit qu'il voyait quelque chose flotter sur la surface de la mer, par le travers du bâtiment. Krantz prit sa lunette, monta sur un mât, et reconnut que c'était un canot, probablement détaché de quelque bâtiment. Comme il n'y avait encore aucune apparence de vent, Philippe fit mettre à la mer une embarcation pour aller l'examiner. Le second lieutenant, qui la commandait, revint quelque temps après, ramenant le canot; et montant sur le pont, il dit à Krantz : — Il y a un homme dans ce canot, monsieur; mais est-il mort

ou vivant, c'est ce que je ne saurais dire.

Krantz alla en faire rapport à Philippe, qui était alors à dejeuner avec Amine dans sa chambre. Remontant ensuite sur le pont, il s'avança vers le passe-avant, où le corps de cet homme avait déjà été déposé. Le chirurgien, qu'on avait appelé, déclara que le principe de la vie n'était pas encore éteint en lui, et il venait de donner ordre qu'on le portât sous le pont pour lui donner des soins, quand, à la surprise générale, cet homme ouvrit les yeux, puis se mit sur son séant, se leva ensuite, alla en chancelant s'appuyer contre un canon, et, au bout de quelques instants, parut avoir complétement recouvré toutes ses facultés. En réponse aux questions qu'on lui fit alors, il dit que le bâtiment à bord duquel il était, avait coulé à fond pendant une tempête, qu'il avait eu le temps de se jeter dans le petit canot de l'arrière et d'en couper l'amarre, et que tout le reste de l'équipage avait péri. A peine avait-il donné ces renseignements que Philippe et Amine arrivèrent sur le pont. Ils avancèrent vers l'endroit où était cet

homme, entouré d'une foule de matelots, qui s'écartèrent pour faire place à leur commandant; et Philippe et sa femme éprouvèrent un étonnement mêlé d'horreur en voyant en lui leur ancienne connaissance : — le pilote borgne, Schriften.

— Hi, hi, hi! Le capitaine Vanderdecken, je crois. — Ravi de vous voir, et vous aussi, belle dame.

Philippe se détourna, le cœur saisi d'un froid gracial. Les yeux d'Amine étincelèrent en voyant le corps maigri et exténué de cet être misérable. Après quelques secondes, elle s'éloigna aussi et alla rejoindre Philippe, qui était descendu dans sa chambre, où elle le trouva assis devant la table, la tête appuyée sur ses mains.

— Courage, Philippe, lui dit-elle; c'est un coup imprévu, et je crains que ce ne soit un présage de malheur. — Mais qu'y faire? C'est notre destinée.

— Peut-être ce devrait être la mienne, dit Philippe en soulevant la tête; mais vous, Amine, pourquoi partageriez-vous.....

— Je dois tout partager avec vous, Phi-

lippe, — la vie et la mort. Je ne voudrais pas mourir avant vous, parce que je sais combien ma mort vous affligerait : mais votre mort sera le signal de la mienne, et je vous rejoindrai bientôt.

— Que voulez-vous dire, Amine? J'espère que vous ne voudriez pas accélérer le terme de vos jours?

— Pourquoi non? il ne faut à cette petite lame d'acier qu'un instant pour faire son devoir.

— Cela n'est pas permis, Amine. — Notre religion le défend.

— Cela peut être, mais je ne comprends pas pourquoi. Je suis venue au monde sans mon consentement, je puis sûrement le quitter sans en demander la permission aux prêtres. — Mais laissons cela pour le moment. Qu'allez-vous faire de ce Schriften?

— Je le mettrai à terre au Cap. Je ne puis supporter l'odieuse présence de ce misérable.

— N'avez-vous pas éprouvé, comme par le passé, une sensation de froid en vous approchant de lui?

— Oui, et je savais que c'était lui avant

de l'avoir vu. Et pourtant, je ne sais pourquoi, je ne voudrais pas le renvoyer de ce bâtiment.

— Pourquoi l'y garder?

— Je crois que c'est parce que je me sens portée à braver ma destinée plutôt qu'à la craindre. — Ce misérable ne peut faire ici aucun mal.

— Il peut en faire beaucoup. Il peut semer un esprit de mécontentement et de mutinerie dans l'équipage. — D'ailleurs, il a essayé de me priver de ma relique.

— Je voudrais presque qu'il y eût réussi. Vous auriez renoncé à cette recherche insensée.

— Ne parlez pas ainsi, Amine. C'est mon devoir, et j'ai fait le vœu solennel de l'accomplir.

— Mais vous ne pouvez guère mettre ce Schriften à terre au Cap, puisqu'il est officier au service de la Compagnie. Vous pourriez le renvoyer en Hollande, si vous y trouviez un bâtiment prêt à mettre à la voile pour ce pays : mais, à votre place, je laisserais agir la destinée. Cet homme se rattache à la nôtre,

c'est un fait certain. — Courage, Philippe; gardez-le sur votre bord.

— Vous pouvez avoir raison, Amine. Quel que doive être mon destin, je puis le retarder, mais non l'éviter!

— Qu'il reste donc, et qu'il fasse tout ce qu'il voudra. Traitez-le avec bonté. — Qui sait ce que nous pouvons y gagner.

— Cela est vrai, Amine; il a été mon ennemi sans en avoir aucun motif; qui peut dire s'il ne deviendra pas mon ami?

— Et dans le cas contraire, vous aurez fait votre devoir. — Envoyez-le chercher.

— Non, pas à présent; — demain. En attendant, je donnerai ordre qu'on prenne de lui tout le soin possible.

— Nous parlons comme s'il était un être comme nous, ce que je ne crois pourtant pas. Mais, qu'il appartienne ou non à ce monde, nous ne pouvons lui offrir que ce qui se trouve en ce monde, ou plutôt sur ce bâtiment. Je meurs d'envie de lui parler, pour voir si je puis produire quelque effet sur ce corps glacé. Qu'en dites-vous, Phi-

lippe, ferai-je la cour à cet Afrite? — Et Amine sourit avec amertume.

La conversation se termina, mais elle ne fut pas oubliée. Le lendemain, le chirurgien ayant déclaré que Schriften paraissait en bonne santé, Philippe le fit venir dans sa chambre. Son corps n'était qu'un squelette; mais tous ses mouvements, tous ses discours étaient aussi libres et aussi vifs que par le passé.

— Je vous ai envoyé chercher, Schriften, pour savoir ce que je puis faire pour vous. Vous manque-t-il quelque chose?

— S'il me manque quelque chose? répondit Schriften, regardant d'abord Philippe et ensuite Amine. Hi, hi, hi! je crois qu'il me manque de me remplir un peu la peau.

— Cela viendra avec le temps. J'ai donné des ordres à mon maître-d'hôtel.

— Le pauvre homme! dit Amine avec un air de compassion, comme il doit avoir souffert! N'est-ce pas lui qui vous a apporté la lettre de la Compagnie, Philippe?

— Hi, hi, hi! et vous n'avez pas trouvé ce message agréable, n'est-ce pas?

— Une femme ne peut jamais trouver agréable un message qui envoie son mari loin d'elle. Mais ce n'était pas votre faute.

— Si un mari veut aller sur mer, et laisser à terre une jolie femme, quand il a, — comme on le dit, — plus d'argent qu'il ne lui en faut pour vivre près d'elle... hi, hi, hi!

— Oui, vous pouvez bien le dire, dit Amine en soupirant.

— Il vaudrait mieux y renoncer. — C'est une folie, une démence. — Eh, capitaine!

— Quoi qu'il en soit, et quoi que je puisse faire ensuite, il faut que je finisse ce voyage. — Vous et moi, nous avons beaucoup souffert, Schriften Vous avez fait naufrage deux fois; maintenant dites-moi ce que vous désirez faire. Voulez-vous que je vous renvoie en Hollande par le premier bâtiment qui partira, ou que je vous laisse à terre au Cap, ou...?

— Ou aller où bon me semblera, pourvu que je quitte ce bâtiment, hi, hi, hi!

— Point du tout. Si vous préférez faire voile avec moi; comme je sais que vous êtes bon marin, vous aurez votre rang et votre

paie comme pilote; — c'est-à-dire, si vous désirez me suivre.

— Vous suivre! — Il faut que je vous suive. — Oui, mynheer Vanderdecken, je ferai voile avec vous. — Je désire être toujours près de vous. — Hi, hi, hi!

— Soit! Aussitôt que vous aurez repris des forces, vous remplirez vos fonctions. En attendant, j'aurai soin qu'il ne vous manque rien.

— Et s'il vous manque quelque chose, mon brave homme, dit Amine, venez me trouver, et je serai votre appui. Vous avez beaucoup souffert, mais nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous le faire oublier.

— C'est beaucoup de bonté; rien n'est plus obligeant, répondit Schriften, les yeux fixés sur les traits aimables d'Amine. Faisant ensuite un mouvement d'épaules, il ajouta: — C'est bien dommage! — Oui, c'est grand dommage! — Il faut que cela soit pourtant.

— Adieu! dit Amine en lui tendant la main.

Schriften la prit dans la sienne, et un froid subit glaça le cœur d'Amine; mais elle s'y attendait, et elle n'en laissa rien paraître. Schriften tint sa main une seconde ou deux, les yeux fixés d'abord sur cette main, ensuite sur le visage d'Amine. — Si belle! si bonne! dit-il. — Mynheer Vanderdecken, je vous remercie, et que le ciel protège votre épouse! A ces mots, il serra la main d'Amine qu'il tenait encore, et se retira.

Le frisson glacial qui agita alors tous les membres d'Amine, fut si violent, qu'elle put à peine gagner un sofa, sur lequel elle se laissa tomber. Après y être restée quelques minutes, la main pressée sur son cœur, pendant que Philippe était penché sur elle, elle dit en respirant à peine : — Il faut que ce soit un être surnaturel! — j'en suis convaincue, — j'en suis sûre à présent! — Eh bien, continua-t-elle après un court intervalle, cela n'en vaudra que mieux pour nous, si nous pouvons nous en faire un ami, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour y réussir.

— Mais croyez-vous, Amine, que des

êtres qui ne sont pas de ce monde soient susceptibles de bonté, de reconnaissance? Peut-on se les rendre favorables?

— Très certainement. S'ils ont de la malveillance, comme nous savons qu'ils en ont, ils doivent être également capables de meilleurs sentiments. Pourquoi y a-t-il de bons et de mauvais esprits? Ils peuvent être dégagés de leur enveloppe mortelle, mais l'âme reste toujours la même. Elle est active dans l'autre monde, comme dans celui-ci. Si les anges peuvent éprouver de la pitié, ils doivent sentir comme nous; et si les démons aiment à nous tourmenter, il faut aussi qu'ils sentent comme nous. Nos sentiments changent; pourquoi les leurs ne changeraient-ils pas? Il n'y aurait ni ciel, ni enfer, si les êtres qui s'y trouvent étaient dénués de sentiments. Ici-bas, nos âmes sont emprisonnées et comprimées; elles sont accablées et écrasées par la chair qui les souille momentanément; mais quand elles se sont dégagées de l'argile et qu'elles ont pris leur vol, je ne crois pas qu'elles deviennent plus brillantes, plus pures, plus par-

faites que lorsqu'elles animaient un corps. Peut-on se rendre les esprits favorables, demandez-vous? Oui, on le peut. On peut les forcer à l'être, quand on en a les moyens et le pouvoir. L'esprit malfaisant peut être contraint à faire le bien aussi aisément que le mal. Ce ne sont pas les esprits bienveillants et parfaits que nous nous assujettissons par notre art, ce sont ceux qui sont portés à faire le mal. C'est là ce qui permet aux hommes de prendre de l'empire sur eux. Notre art n'a aucun pouvoir sur les bons esprits; nous n'en avons que sur ceux qui font toujours le mal, mais qui sont obligés d'obéir et de faire le bien, quand ceux qui sont leurs maîtres le leur ordonnent.

— Vous recourez encore aux arts illicites, Amine. — Cela est-il bien?

— Bien! Si un pouvoir nous est accordé, fait-on mal de s'en servir?

— Non, certainement, quand on l'emploie pour le bien, et non pour le mal.

— Les hommes qui ont le pouvoir, et qui n'en ont d'autre que celui qui vient de ce monde, sont responsables de l'usage qu'ils

font de ce pouvoir ; de même ceux qui reçoivent le leur par des moyens supérieurs, sont responsables de la manière dont ils l'emploient. Dieu fait-il croître une fleur dans le dessein qu'elle ne soit pas cueillie ? Non, sans doute. De même il ne permettrait pas que nous pussions obtenir une assistance surnaturelle, s'il n'avait pas dessein de nous laisser le droit d'en profiter.

Les yeux d'Amine, fixés sur Philippe, étincelaient en ce moment, et il ne put repousser l'idée qu'elle ne ressemblait pas aux autres mortels. — Amine, lui dit-il, est-il bien sûr que je sois marié à une femme, mortelle comme moi ?

— Oui, Philippe, oui, tranquillisez-vous; je ne suis qu'une mortelle. Plût au ciel que je fusse autre chose, plût au ciel que je fusse une de ces intelligences supérieures, qui pourrait veiller sans cesse sur vous, vous protéger dans tous vos périls, vous sauver dans la carrière insensée où vous êtes entré ! Mais je ne suis qu'une pauvre femme, faible, dont le cœur ne bat que pour vous ; qui ferait tout pour vous ; qui, pour vous, a

changé de nature et est devenue hardie et audacieuse par amour; et qui rejette toute croyance qui lui défendrait d'appeler la terre, le ciel et l'enfer à son aide, pour conserver celui qui est l'existence de son âme.

— Amine, ne dites pas que vous rejetez ma croyance! Ceci, dit Philippe en tirant de son sein la sainte relique, ceci et le message qui s'y rattache ne prouvent-ils pas la vérité de cette croyance?

— J'y ai beaucoup réfléchi, Philippe. D'abord, la surprise m'y a presque fait croire; mais vos prêtres eux-mêmes ont contribué à me détromper. Ils n'ont pas voulu vous répondre; ils vous ont laissé le soin de vous guider vous-même; le message et la sainte parole, les signes merveilleux qui avaient eu lieu et leur croyance, n'étaient pas d'accord entre eux, et ils n'ont osé prononcer. Ne puis-je également hésiter, puisqu'ils l'ont fait? Cette relique peut être aussi mystique et aussi puissante que vous le prétendez, mais les agents qui s'en sont servis peuvent être méchants et trompeurs; le pouvoir qui lui a été donné peut avoir passé

par de mauvaises mains ; — ce pouvoir est toujours le même, mais il a été employé à un usage auquel il n'était pas destiné.

— Ce pouvoir, Amine ne peut être exercé que par ceux qui adorent celui qui est mort sur cette croix.

— En ce cas, ce n'est point un pouvoir, ou si c'en est un, il n'est pas à moitié aussi grand que celui du démon. — Mais, mon cher Philippe, nous ne pouvons ni être d'accord sur ce point, ni nous convaincre l'un l'autre. On vous a enseigné une chose, et j'en ai appris une autre. Les idées qui ont été gravées sur notre esprit dans notre enfance, ont crû avec nous, se sont fortifiées avec le temps, et il est impossible qu'elles s'effacent. J'ai vu ma mère travailler à des charmes puissants et y réussir. Vous, vous vous êtes agenouillé devant vos prêtres, je ne vous blâme pas ; ne blâmez pas votre Amine. Nos intentions, et, j'espère, nos actions sont également bonnes.

— Si une vie pure et innocente était tout ce qui est exigé de nous, mon Amine serait sûre du bonheur éternel.

— Je crois que c'est tout ce qu'il faut, et penser ainsi c'est ma croyance. Il y a bien des croyances, Philippe. Qui dira quelle est la vraie? Mais qu'importe? Elles ont toutes un même but en vue, — un ciel futur.

— Cela est vrai, Amine, cela est vrai, dit Philippe en se promenant d'un air pensif, mais nos prêtres parlent différemment.

— Quelle est la base de leur croyance, Philippe?

— La charité et la bienveillance.

— La charité condamne-t-elle à un malheur éternel ceux qui n'ont jamais entendu parler de votre croyance, qui ont vécu et qui sont morts en adorant le grand Être de toutes leurs facultés, suivant leur peu de connaissance?

— Non, certainement.

Amine ne fit aucune autre observation, et Philippe, après s'être encore promené quelques minutes, plongé dans de profondes réflexions, sortit de la chambre.

L'*Utrecht* arriva au Cap, y prit de l'eau, continua son voyage, et après deux mois de navigation difficile, mouilla à Gambroon.

Pendant tout ce temps, Amine avait été infatigable dans ses efforts pour inspirer un esprit de bienveillance à Schriften. Elle avait souvent conversé avec lui sur le pont; avait surmonté cette sorte de crainte qu'elle éprouvait d'abord quand elle se trouvait près de lui; et lui avait témoigné de la bonté en toute occasion. Peu à peu, Schriften s'y montra sensible, et enfin il parut se plaire dans la compagnie d'Amine. Il était quelquefois civil et poli à l'égard de Philippe, mais pas toujours; quant à Amine, il avait pour elle une déférence constante. Ses discours étaient toujours mystiques, et elle ne pouvait même empêcher son sourire ironique, et son exclamation hi, hi, hi. Mais à l'époque où ils jetèrent l'ancre à Gambroon, il s'était familiarisé au point de descendre quelquefois dans la chambre du capitaine, et, quoiqu'il ne voulût jamais s'asseoir, de causer quelques instants avec Amine, après quoi il se retirait. Un soir, pendant qu'ils étaient encore à Gambroon, Schriften s'approcha d'Amine, qui était assise sur l'arriere :

— Savez-vous, lui dit-il en lui montrant

un bâtiment, que ce navire part pour votre pays dans quelques jours?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Voulez-vous suivre l'avis d'un homme qui vous veut du bien? Partez sur ce bâtiment; retournez dans votre maison, et attendez-y que votre mari aille vous rejoindre encore une fois.

— Pourquoi me donner cet avis?

— Parce que je prévois du danger, — peut-être la mort, — une mort cruelle, — pour une personne à qui je voudrais qu'il n'arrivât aucun mal.

— Pour moi? demanda Amine, levant les yeux sur Schriften, et rencontrant son regard perçant.

— Oui, pour vous. — Certaines gens peuvent percer dans l'avenir plus avant que les autres.

— Non pas, si ce sont de simples mortels.

— Quand même ce seraient de simples mortels. Mais, mortel ou non, je prévois ce que je voudrais détourner. — Ne tentez pas davantage votre destin.

—Qui peut s'y soustraire? Si je suis votre

conseil, c'est que mon destin est de le suivre; si je ne le suis pas, c'est encore mon destin.

— Eh bien, évitez celui qui vous menace.

— Je ne le crains pas, et pourtant je vous remercie. — Mais dites-moi, Schriften, votre destin ne se rattache-t-il pas de quelque manière à celui de mon mari? je sens que cela doit être.

— Pourquoi pensez-vous ainsi?

— Pour bien des raisons. — Deux fois vous êtes venu l'avertir qu'il devait partir, — deux fois vous avez fait naufrage, et vous y avez échappé miraculeusement. — Enfin il est évident que vous connaissez sa mission.

— Cela ne prouve rien.

— Cela prouve beaucoup, car cela prouve que vous saviez ce que nous supposions n'être connu que de lui.

— Vous le saviez aussi, de même que les prêtres qui ont discuté cette affaire.

— Comment savez-vous cela?

— Hi, hi, hi! — Pardon! je n'ai pas dessein de vous insulter.

— Vous ne pouvez nier qu'il existe un

lien mystérieux et incompréhensible entre vous et cette mission de mon mari. — Dites-moi si elle est véritable et sainte, comme il le croit ?

— S'il la croit véritable et sainte, elle le devient.

— Pourquoi donc semblez-vous être son ennemi ?

— Je ne suis pas *son* ennemi.

— Vous n'êtes pas son ennemi! Pourquoi donc avez-vous essayé une fois de le priver de la relique mystique à l'aide de laquelle il doit accomplir sa mission ?

— Je voulais empêcher sa recherche pour des raisons que je ne dois pas dire. Cela prouve-t-il que je sois son ennemi ? Ne ferait-il pas mieux de rester à terre, avec vous et dans l'aisance, au lieu de courir sans cesse les mers pour accomplir son projet insensé? Sans cette relique, il ne peut y réussir. Ce serait donc lui rendre un service que de la lui retirer.

Amine ne répondit rien. Elle était absorbée dans ses réflexions.

— Écoutez-moi, reprit Schriften après

quelques instants de silence; je vous veux du bien. Quant à votre mari, je m'en soucie peu, quoique je ne lui veuille pas de mal. Si vous voulez que toute votre vie se passe dans l'aisance et la paix; — si vous désirez rester long-temps dans ce monde avec l'époux de votre choix, votre premier et unique amour; — si vous voulez qu'il meure dans son lit à un âge avancé, entouré d'enfants en pleurs, dont les sourires consoleront ensuite leur mère; — je vois tout cela dans l'avenir, et je puis vous le promettre, si vous voulez prendre la relique qu'il porte dans son sein et me la remettre. Mais si vous voulez qu'il souffre plus qu'aucun homme n'a jamais souffert; — si vous voulez qu'il passe toute sa vie dans les doutes, les inquiétudes et les fatigues, jusqu'à ce que la mer lui serve de tombeau; si vous voulez enfin que vos jours soient abrégés, et que cependant ceux qui vous restent vous paraissent longs à force de souffrances; que vous soyez séparée de lui et que vous périssiez d'une mort cruelle; laissez-lui cette relique. Je puis lire dans l'avenir, et tel doit être votre destin à tous deux.

Réfléchissez-y bien, demain vous me ferez votre réponse.

Schriften se retira et abandonna Amine à ses réflexions. Elle songea long-temps à la conversation qu'elle venait d'avoir avec lui, et aux prédictions menaçantes qu'il lui avait faites, et il ne lui resta aucun doute que cet homme n'appartînt pas à ce monde, et que, de manière ou d'autre, il ne fût mystérieusement lié au destin de son mari. — Il me veut du bien, pensa-t-elle; il ne veut pas de mal à mon mari; il ne veut que l'empêcher de chercher son père comme il le fait. — Mais pourquoi le veut-il? il ne veut pas le dire. — Il m'a tentée, — étrangement tentée! — Combien il me serait facile de lui prendre sa relique pendant qu'il dort la tête appuyée sur mon sein! Mais quelle trahison! — Et pourtant, quel riant tableau il a offert aux yeux d'une femme qui aime si passionnément son mari! Une longue vie passée près de lui, au sein de l'aisance et au milieu d'une famille heureuse! Et, d'un autre côté, pour lui, des fatigues, des souffrances, la mer pour tombeau; et pour moi, — bon!

pour moi ce n'est rien. — Quoi! n'est-ce rien que de mourir séparée de Philippe? Cette pensée est affreuse. Oui, Schriften m'a prédit l'avenir; il l'a prédit avec vérité; je le crois. — Si je pouvais persuader à Philippe de..... Non; il a fait un vœu et il le tiendra; je le connais. — Si pourtant cette relique lui était prise à son insu, il n'aurait rien à se reprocher, et il ne pourrait blâmer personne. — Mais pourrais-je le tromper? Moi, la femme de son choix, lui faire un mensonge! Non, non, impossible. Quoi qu'il puisse nous arriver, c'est notre destinée, et j'y suis résignée. Je voudrais qu'il ne m'eût rien dit. Hélas! nous cherchons à percer dans l'avenir, et nous voudrions ensuite revenir sur nos pas et être restés dans l'ignorance.

— Pourquoi êtes-vous si pensive, Amine? lui demanda Philippe, qui alla la rejoindre peu de temps après.

Amine ne lui répondit pas sur-le-champ. — Lui dirai-je tout? pensa-t-elle. Oui, c'est ma seule chance; je ne veux rien lui cacher. Elle lui fit part de son entretien avec Schriften. Philippe ne répondit rien. Il s'assit près

d'elle, et lui prit la main, et Amine appuya sa tête sur l'épaule de son mari. Enfin, Philippe lui dit :

— Qu'en pensez-vous, Amine?

— Je ne puis vous prendre votre relique, Philippe; mais peut-être me la donnerez-vous.

— Et mon père, Amine, mon pauvre père! — son sort terrible serait éternel, quand il est permis à son fils d'y mettre fin! — La conversation de cet homme ne vous prouve t-elle pas que ma mission est véritable? La connaissance qu'il en a n'en est-elle pas une confirmation? — Mais pourquoi veut-il m'empêcher de l'exécuter?

— Je l'ignore, Philippe; mais je voudrais aussi vous en empêcher. Je sens qu'il a le pouvoir de lire dans l'avenir, et qu'il y a bien lu.

— Soit! il a parlé, mais non avec clarté. Ce qu'il a prédit, j'y suis préparé depuis long-temps. J'ai fait vœu de souffrir; j'ai déjà beaucoup souffert, et je suis prêt à souffrir encore. Je regarde ma vie comme un pèlerinage, et, choisi par le ciel pour

cette mission, j'attends ma récompense dans un autre monde. — Mais vous, Amine, vous n'avez fait ni vœu ni promesse. Schriften vous a conseillé de retourner en Europe; il vous a prédit une mort cruelle; évitez-la en suivant son avis.

— Je n'ai fait aucun vœu, Philippe, mais écoutez-moi. — Par toutes mes espérances d'un bonheur futur, je jure.....

— N'achevez pas, Amine!

— Vous ne pouvez m'en empêcher, Philippe, car si je ne fais pas ce serment devant vous, je le ferai en votre absence. Une mort cruelle serait un bienfait pour moi, car elle m'éviterait de vous voir souffrir. — Puissé-je perdre toutes mes espérances de bonheur, puisse un malheur éternel être mon partage, si je vous quitte tant que le destin nous permettra d'être ensemble! Je vous appartiens; je suis votre femme; mon présent, mon avenir, tout est enchaîné à vous, et quelque sort que le destin me réserve, je ne tremblerai pas. Mon cœur ne craint ni dangers ni souffrances. A cet égard du moins, Philippe, vous avez bien choisi votre épouse.

Philippe lui baisa la main en silence, et leur conversation se termina.

Le lendemain, Schriften s'approcha d'elle.

— Eh bien, lui demanda-t-il, qu'avez-vous décidé?

— Je ne puis faire ce que vous me demandez, Schriften; mais je vous remercie.

— Mais s'il veut remplir sa mission, pourquoi le suivriez-vous?

— Schriften, je suis sa femme, — sa femme pour toujours, — dans ce monde et dans l'autre. — Vous ne pouvez me blâmer.

— Non, je ne vous blâme pas, je vous admire. — J'en suis fâché pourtant. — Mais après tout, qu'est-ce que la mort? Rien. Hi, hi, hi! Et Schriften s'éloignant, laissa Amine seule.

---

# CHAPITRE V.

L'*Utrecht* fit voile de Gambroon, toucha à Ceylan, et continua son voyage sur les mers orientales. Schriften était resté à bord ; mais depuis sa dernière conversation avec Amine, il s'était tenu à l'écart, et avait paru l'éviter ainsi que Philippe. Cependant, il ne faisait aucune tentative pour chercher, comme autrefois, à répandre le mécontentement dans l'équipage, et il ne se permettait ni sarcasmes ni ricanements. Du reste, ce qu'il avait dit à Amine avait fait impression sur Philippe comme sur elle; ils étaient plus sérieux et plus pensifs, chacun cherchait à cacher ses inquiétudes à l'autre, et quand ils s'embrassaient, c'était avec le sentiment douloureux que c'était un plaisir dont ils seraient peut-être bientôt privés. Cependant

chacun d'eux s'armait de courage et de fermeté pour supporter tout ce qui pourrait arriver. Krantz était surpris de ce changement, mais il ne pouvait en expliquer la cause. L'*Utrecht* n'était pas loin des îles d'Andaman, quand, un matin de bonne heure, Krantz, après avoir examiné le baromètre, appela Philippe.

— Nous avons tout l'air d'avoir bientôt un typhon, capitaine, lui dit-il; le vent et le baromètre nous en menacent également.

— En ce cas, il faut nous y préparer. — Envoyez en bas sur-le-champ les vergues de perroquet et les petites voiles, et nous calerons les mâts de perroquet. — Je serai sur le pont dans une minute.

Philippe ne tarda pas à y arriver. La mer était calme, mais les hurlements du vent avertissaient déjà de l'approche de la tempête. Le vide qui se trouvait dans l'air était sur le point d'être rempli, et le choc serait terrible. Des vapeurs blanches se rassemblaient, et devenaient à chaque instant plus épaisses. — Tout l'équipage fut appelé sur le pont; on fit descendre tout ce qui s'y trou-

vait de pesant, et l'on amarra les canons. Une forte risée fit coucher le bâtiment; en une minute il se releva; mais une seconde et une troisième risée, chacune plus forte que celle qui l'avait précédée, le firent coucher de nouveau. La mer continuait à être calme, mais enfin elle se couvrit d'écume, tandis que le typhon poursuivit sa carrière impétueuse; — il éclata sur le bâtiment, qui s'inclina jusqu'au plat-bord, et qui resta ainsi. Au bout d'un quart d'heure, le typhon avait passé, et le navire s'était relevé; mais la mer était houleuse et le vent furieux. Pendant le cours de l'heure suivante, l'ouragan redoubla de force; l'eau jaillissait du haut des vagues, et chassait au visage des matelots; la pluie tombait par torrents; le bâtiment fut jeté à la bande, et y resta jusqu'à ce que l'ouragan eût passé pour aller porter plus loin ses ravages, laissant derrière lui une mer courroucée.

— Je crois que nous en voilà quittes, dit Krantz; le ciel s'éclaircit un peu au vent.

— Je pense que nous avons vu le pire, ajouta Philippe.

— Le pire est encore à venir, dit une voix basse près de lui :— c'était celle de Schriften.

— Un bâtiment au vent, courant vent arrière! s'écria Krantz.

Philippe regarda au vent, et à l'endroit où le ciel était le plus clair, il vit un bâtiment sous les huniers et la misaine, avançant droit sur l'*Utrecht.* — C'est un grand navire! s'écria-t-il; apportez-moi ma longue-vue. — On alla la chercher dans sa chambre, mais avant qu'il eût eu le temps de s'en servir, le vent avait accumulé une nouvelle masse de vapeurs, et l'on ne voyait plus ce bâtiment.

— Le brouillard s'épaissit encore, dit Philippe en fermant sa longue-vue. Il faut surveiller ce bâtiment, de peur qu'il ne vienne trop près de nous.

— Il nous a sans doute vus, capitaine, dit Krantz.

Au bout de quelques minutes, le typhon recommença, et tout fut plongé dans de profondes ténèbres. Il semblait que le vent eût poussé devant lui un épais brouillard. On ne pouvait distinguer que l'écume blanche

de la mer, et pas à plus d'une demi-encablure de distance; plus loin la vue se perdait dans de sombres vapeurs. La grande voile d'étai de cap céda à la force du vent, se déchira en bandes, et fouetta le mât avec un bruit même plus fort que celui du vent. Le furieux typhon passa encore, et les vapeurs s'éclaircirent un peu.

— Un bâtiment par le travers du côté du vent, prêt à nous aborder ! s'écria un matelot.

Krantz et Philippe sautèrent sur le platbord, et virent le grand bâtiment avançant sur eux, à moins de trois encablures de distance.

— La barre au vent! s'écria Philippe; ils ne nous voient pas, ils vont nous aborder — La barre au vent ! vous dis-je, — toute au vent! — vite, vite!

La barre fut mise au vent, et les matelots, voyant leur danger imminent, montèrent sur des canons, pour voir si le bâtiment étranger changeait de route. Mais non; il continuait à avancer vers eux; et les voiles d'avant de l'*Utrecht* ayant été emportées, ils

s'aperçurent avec effroi qu'il n'obéissait pas au gouvernail, et qu'il n'arrivait pas comme ils le désiraient.

— Ho! du bâtiment! s'écria Philippe, se servant de son porte-voix; mais la force du vent repoussa vers lui le son de sa voix.

— Ho! du bâtiment! cria Krantz de toutes ses forces, placé sur le plat-bord, et agitant son chapeau en l'air. Mais tout fut inutile, le grand navire continuait à avancer sur eux en droite ligne, la mer écumant sous ses bossoirs, et il n'était plus alors qu'à une portée de pistolet de l'*Utrecht*.

— Ho! du bâtiment! crièrent tous les marins avec un bruit qui devait se faire entendre, mais il ne parut pas avoir été entendu; le bâtiment avançait toujours, et son taille-mer était alors à cinq ou six toises de l'*Utrecht*. Les matelots qui s'attendaient à voir leur bâtiment fendu en deux par le choc, montèrent sur le plat-bord, prêts à s'accrocher aux cordages de l'autre navire et à sauter sur son bord. Amine, qui avait entendu tout ce bruit, était montée sur le pont, et elle prit le bras de Philippe.

— Tenez-vous bien — voici le choc! — dit Philippe. Il n'en put dire davantage. Le taille-mer du bâtiment étranger touchait déjà le flanc de l'*Utrecht*. Un cri général s'éleva parmi les marins de ce dernier bâtiment, ils cherchèrent à saisir les agrès du beaupré, qui s'avançaient entre leurs mâts, mais ils ne saisirent rien, — il n'y eut aucun choc — aucune collision. Le navire étranger sembla fendre l'*Utrecht*, mais il passa en silence; — on n'entendit ni le craquement du bois, ni la chute d'un seul mât; son mât de misaine traversa leur grande voile sans la déchirer; en un mot, le bâtiment étranger semblait se frayer un passage à travers l'*Utrecht*, sans laisser aucune trace, sans causer la moindre avarie, sans précipitation, et aussi lentement que s'il n'eût fait que suivre le mouvement et le roulis des vagues. Ses porte-haubans de misaine avaient déjà traversé le plat-bord de l'*Utrecht*, quand Philippe put recouvrer l'usage de ses sens. — Amine! s'écria-t-il, — le *Vaisseau Fantôme!* — mon père!

Les matelots de l'*Utrecht*, aussi étonnés

de ce résultat inattendu, qu'ils avaient été effrayés du danger qui les menaçait, se jetèrent sur le pont, les uns priant, les autres muets de surprise et de crainte. Amine paraissait plus calme qu'aucun homme de l'équipage, sans en excepter Philippe; elle regarda le *Vaisseau Fantôme* qui passait lentement, tandis que ses marins, appuyés indolemment sur les lisses du plat-bord, semblaient considérer la confusion que leur passage occasionnait; et sur le gaillard d'arrière, elle vit, avec son porte-voix sous le bras, un homme qui était l'image vivante de son mari; il avait les mêmes traits, les mêmes membres nerveux et robustes, et paraissait à peu près du même âge. Elle ne put douter un instant que ce ne fût le père de Philippe.

— Voyez, Philippe, lui dit-elle, voyez votre père!

— Ciel miséricordieux! s'écria Philippe; c'est lui! c'est lui! Et ne pouvant résister à son émotion, il tomba sur le pont privé de connaissance.

Le *Vaisseau Fantôme* avait passé, — Amine vit celui qu'elle regardait comme le

père de Vanderdecken se promener sur son gaillard d'arrière, jeter un coup d'œil par-dessus le couronnement, tressaillir et se détourner tout-à-coup. Elle vit ensuite Schriften montrer le poing d'un air de défi à cet être surnaturel. Mais le *Vaisseau Fantôme* courait rapidement vent arrière, et il disparut bientôt dans le brouillard. Cependant Amine s'était aperçue de la situation de Philippe; il n'y avait qu'elle et Schriften qui parussent en état de penser et d'agir; elle lui fit un signe, et ils transportèrent ensemble Philippe dans sa chambre.

---

## CHAPITRE VI.

— Je l'ai donc vu ! dit Philippe, revenant à lui après être resté quelques minutes couché sur un sofa, tandis qu'Amine était courbée sur lui; je l'ai vu enfin, Amine! — Eh bien, vous reste-t-il quelque doute à présent?

— Non, Philippe; il ne m'en reste aucun; mais prenez courage.

— Ce n'est pas pour moi que le courage me manque, Amine, c'est pour vous. — Vous savez que cette apparition est le présage d'un malheur qui ne peut manquer d'arriver.

— Qu'il arrive! j'y suis préparée depuis long-temps, et vous l'êtes aussi.

— Pour moi, mais non pour vous.

— Vous avez fait naufrage plus d'une

fois ; vous y avez échappé ; ne puis-je pas en espérer autant ?

— Mais les souffrances !

— Ceux qui souffrent le moins sont ceux qui ont assez de courage pour les supporter. Je ne suis qu'une femme ; j'ai le corps faible et débile, mais je sens en moi une force qui fera que vous n'aurez pas à rougir de votre Amine. Non, Philippe, vous ne verrez aucunes larmes couler de mes yeux, vous n'entendrez pas le cri du désespoir sortir de ma bouche. — Si je puis vous aider, vous consoler, je le ferai. Mais quoi qu'il puisse nous arriver, si je ne puis vous être utile, je ne vous serai point à charge.

— Mais votre présence dans nos malheurs me privera de tout mon courage.

— Non ; elle ajoutera à votre résolution. — Attendons l'arrêt du destin.

— Comptez-y bien, Amine, nous ne l'attendrons pas long-temps.

— Soit ! — Mais, Philippe, vous feriez bien de vous montrer sur le pont. Votre équipage est effrayé, et l'on remarquera votre absence.

— Vous avez raison, Amine, répondit Philippe. Et se levant aussitôt, il l'embrassa et sortit de sa chambre.

—Tout cela n'est donc que trop vrai ! pensa Amine. — Eh bien, préparons-nous aux désastres, à la mort ; nous venons d'en recevoir l'avertissement. — Je voudrais pourtant pouvoir en savoir davantage. O ma mère, ma mère ! laisse tomber un regard sur ta fille, et apprends-lui dans un songe les arts mystiques qu'elle a oubliés. Alors, je pourrais en savoir davantage. Mais j'ai promis à Philippe qu'à moins que nous ne soyons séparés... Séparés ! cette idée est pire que la mort, et j'ai de tristes pressentiments. Cette pensée seule me fait manquer de courage.

En arrivant sur le pont, Philippe trouva tout son équipage plongé dans la consternation; Krantz lui-même paraissait confondu. Il n'avait pas oublié l'apparition du *Vaisseau Fantôme* dans le havre de la Désolation, ni la manière dont il avait entraîné deux vaisseaux à leur destruction. Cette seconde apparition, plus effrayante que la première,

lui avait ôté tout courage, et Philippe, en montant sur le pont, le trouva dans un sombre silence, appuyé sur la lisse ou bien le plat-bord du côté du vent.

— Nous n'entrerons jamais dans un port, capitaine, dit-il à Philippe, quand celui-ci arriva près de lui.

— Silence! nos hommes peuvent vous entendre.

— Qu'importe? ils pensent tous de même.

— Mais ils ont tort, répondit Philippe. Mes amis, ajouta-t-il en se tournant vers l'équipage, d'après l'apparition de ce vaisseau, il est très possible qu'il nous arrive quelque désastre. Je l'ai déjà vu plus d'une fois, et toujours il en est résulté quelque malheur. Cependant vous me voyez au milieu de vous, vivant et bien portant; il n'est donc pas prouvé que nous ne puissions y échapper, comme je l'ai fait moi-même. Faisons tous nos efforts, et mettons notre confiance dans le ciel. L'ouragan a déjà perdu de sa force, et dans quelques heures nous aurons du beau temps. Comme je viens de vous le dire, j'ai déjà rencontré plus

d'une fois le *Vaisseau Fantôme*, et peu m'importe combien de fois je le rencontrerai encore. — M. Krantz, nos hommes ont eu un travail pénible; faites-leur distribuer une double ration d'eau-de-vie.

Cet ordre fut exécuté, et la distribution qui fut faite suffit pour rendre du courage à ceux qui étaient le plus effrayés, et pour porter les autres à défier le capitaine du *Vaisseau Fantôme* et tout son équipage d'esprits malfaisants. Le lendemain, le temps était beau, la mer calme, et l'*Utrecht* continua heureusement son voyage.

Plusieurs jours, pendant lesquels le vent fut constamment favorable, dissipèrent peu à peu la terreur causée par l'apparition surnaturelle; et si l'on s'en souvenait encore, ce n'était que pour en parler avec indifférence, et même pour en plaisanter. Ils avaient alors passé le détroit de Malacca, et ils étaient entrés dans l'archipel polynésien. Les instructions de Philippe étaient de prendre des rafraîchissements à la petite île de Boton, dont les Hollandais étaient alors en possession. Ils y arrivèrent sans accident, et après

y être restés deux jours, ils remirent à la voile dans l'intention de passer entre les Célèbes et l'île de Gallago. Le temps était encore beau et le vent propice; cependant ils avançaient avec précaution à cause des récifs et des courants, et surtout de crainte des bâtiments pirates qui ont infesté ces mers pendant plusieurs siècles. Mais ils n'en virent aucun, et ils étaient au milieu des îles au nord de Gallago, quand il survint un calme, et le bâtiment fut emporté à l'est par le courant. Ce calme dura plusieurs jours, et ils ne purent trouver un ancrage. Enfin, ils arrivèrent au milieu du groupe d'îles qui sont près de la côte de la Nouvelle-Guinée.

On jeta l'ancre, et l'on cargua les voiles pour la nuit. Il tombait une pluie fine, le temps était couvert, et l'on plaça des hommes en vigie sur chaque partie du bâtiment, de crainte d'être surpris par les pirates, car le courant ayant une vitesse de huit à neuf milles par heure, les pirates, s'ils étaient cachés parmi ces îles, pouvaient arriver sur eux sans avoir été aperçus.

Il était minuit, quand Philippe, qui était

couché, fut éveillé par un choc violent; il crut que ce pouvait être un bâtiment qui abordait l'*Utrecht*, et se levant à la hâte, il monta sur le pont. Il y trouva Krantz, qui avait aussi été éveillé en sursaut, et qui y était monté sans prendre le temps de s'habiller. Un nouveau choc succéda au premier, et le bâtiment donna à la bande à bâbord. Philippe reconnut alors qu'ils étaient échoués.

L'obscurité de la nuit ne leur permit pas de voir où ils étaient; mais ayant sondé, ils trouvèrent qu'ils étaient échoués sur un banc de sable, et qu'ils n'avaient pas plus de quatorze pieds d'eau du côté où elle avait le plus de profondeur, avec un courant qui les poussait encore davantage sur le banc, et qui avait tant de force, qu'à chaque minute il les entraînait plus avant.

Un examen soigneux leur fit reconnaître que le bâtiment avait chassé sur son ancre, dont le câble, qui paraissait par le bossoir de tribord, était toujours roide. Mais cela ne semblait pas empêcher le bâtiment d'être porté plus avant sur le banc.

On supposa que la verge de l'ancre était cassée, et on en mouilla une seconde, pour empêcher que le bâtiment ne fût porté plus avant sur le banc.

On ne pouvait rien faire de plus avant le jour, et l'on attendit l'aurore avec beaucoup d'impatience. Quand le soleil se leva, le brouillard se dissipa, et Philippe vit qu'ils étaient échoués sur un banc de sable dont une petite portion s'élevait au-dessus de l'eau, et autour duquel le courant roulait avec une grande impétuosité. A environ trois milles d'eux était un groupe de petites îles sur lesquelles croissaient des cocotiers, mais on n'y voyait aucune apparence d'habitants.

— Je crains que nous n'ayons que bien peu de chances en notre faveur, dit Krantz à Philippe, quand même nous allégerions le bâtiment; il est possible que l'ancre ne morde pas, nous serons emportés plus avant sur le banc; et d'ailleurs une ancre ne pourrait résister à ce courant.

— Dans tous les cas, il faut tout essayer; mais je conviens que notre situation n'est

pas très satisfaisante. — Faites venir tout le monde sur l'arrière.

Tous les matelots y arrivèrent, ayant l'air sombre et consterné.

— Eh bien ! mes amis, dit Philippe, pourquoi vous laissez-vous décourager ?

— Nous sommes condamnés à périr, capitaine ; nous le savions d'avance.

— Il est possible que le bâtiment périsse, je vous l'ai dit, mais cela n'est pas encore certain, quoiqu'il soit en danger dans ce moment ; d'ailleurs, la perte du bâtiment n'entraîne pas celle de l'équipage. Qu'avons-nous à craindre ? Nous avons le temps de faire un radeau et de mettre nos embarcations en mer. Il n'y a jamais d'ouragan parmi ces îles, et nous voyons la terre à peu de distance sous le vent. Voyons d'abord si nous pouvons sauver le bâtiment ; si nous n'y réussissons pas, nous songerons à nous.

Tout l'équipage saisit cette idée, et l'on se mit à l'ouvrage avec ardeur. Les barriques d'eau furent défoncées ; on se mit aux pompes ; on allégea le bâtiment en jetant par

dessus le bord tout ce qui n'était pas indispensable ; mais la force du courant faisait que le navire chassait encore sur son ancre, et le fond était de mauvaise tenue. Philippe et Krantz s'aperçurent bientôt qu'ils continuaient à être poussés plus avant sur le banc.

La nuit arriva avant qu'ils eussent fini leur travail. Alors le vent fraîchit, ce qui rendit la mer houleuse et fit battre le bâtiment contre le sable. Cet état de choses dura jusqu'au matin. Au point du jour on se remit à l'ouvrage, et l'on mit du monde aux pompes pour débarrasser le navire de l'eau qu'y avaient répandue les barriques défoncées; mais, au bout de quelque temps, les pompes rapportèrent du sable. Cette circonstance prouvait qu'un bordage avait été arraché de la carène, et qu'on se donnait une peine inutile. Les hommes cessèrent de travailler; mais Philippe leur rendit le courage encore une fois, en leur représentant qu'ils pouvaient se sauver, et que tout ce qu'ils avaient à faire était de construire un radeau sur lequel on placerait de l'eau et des provisions

en quantité suffisante pour nourrir quelque temps tout l'équipage.

Après avoir pris quelque repos, ils se remirent à l'ouvrage. On amena les huniers et les vergues, et l'on se mit à construire le radeau sous le vent du bâtiment, qui rompait la force du courant. Philippe, se rappelant son ancien désastre, mit le plus grand soin à cette construction, et sachant qu'aussitôt que l'eau et les provisions seraient épuisées, il deviendrait inutile de remorquer une masse si pesante, il fit construire le radeau en deux parties distinctes, qu'il serait facile de séparer, et de cette manière on pourrait en abandonner une, pour donner moins de fatigue aux embarcations, dès que les circonstances le permettraient.

La nuit interrompit encore leurs travaux, et chacun se retira pour se reposer. Le temps continuait à être beau, et il ne faisait que très peu de vent. Le lendemain à midi, le radeau était terminé. On y plaça l'eau et les provisions; on arrangea au centre d'une des deux parties une place où l'eau ne pouvait atteindre, pour Amine; on n'oublia ni des

mousquets ni des munitions, et l'on y ajouta des cordages, des voiles, et tout ce qui pourrait être utile, si l'on était forcé d'aborder à terre. Tout était prêt, quand les hommes de l'équipage vinrent sur l'arrière, et dirent à Philippe qu'il y avait à bord beaucoup d'argent qu'il était inutile d'y laisser, et qu'ils désiraient en emporter tout ce dont ils pourraient se charger. Comme ils parlaient d'un ton qui annonçait qu'ils prendraient cette permission si elle ne leur était pas accordée, Philippe ne jugea pas à propos de la leur refuser, mais il se promit de réclamer cet argent au nom de la Compagnie à laquelle il appartenait, quand il serait dans un lieu où il pourrait exercer son autorité. Les hommes allèrent donc chercher dans la cale les caisses qui contenaient les dollars, et tandis que Philippe prenait ses derniers arrangements avec Amine, ils les brisèrent, et se disputèrent à qui en prendrait le premier. Quand ils en eurent pris autant qu'ils en pouvaient porter, ils placèrent chacun leur portion, avec leur bagage, les uns sur le radeau, les autres sur l'embarcation dont ils devaient

composer l'équipage. Enfin, tout fut prêt; chacun prit la place qu'il devait occuper; Amine fut conduite à celle qui lui était destinée; les embarcations prirent le radeau à la remorque; on le détacha du bâtiment, et ils suivirent le courant en ramant de toutes leurs forces pour éviter d'être poussés sur la partie du banc qui s'élevait au-dessus de l'eau. C'était le grand danger qu'ils avaient à craindre, et à peine purent-ils y échapper.

Ils étaient en tout quatre-vingt-six, trente-deux sur les embarcations, et le reste sur le radeau, qui, étant bien construit, et ne manquant pas de bois, s'élevait bien au-dessus du niveau de l'eau. Il avait été convenu entre Krantz et Philippe que l'un d'eux monterait sur une des embarcations, et que l'autre resterait sur le radeau; mais à l'instant où il fut détaché du bâtiment, ils étaient encore tous deux sur le radeau; car, ayant reconnu la direction du courant, ils voulaient se consulter sur la route qu'il était le plus à propos de suivre. Il parut que le courant, après avoir passé le banc de sable, se dirigeait davantage vers le sud, du côté

de la Nouvelle-Guinée. Il s'agissait donc de décider si l'on débarquerait sur cette plage, dont ils savaient que les habitants étaient pusillanimes, mais perfides. Une assez longue discussion se termina par la résolution de ne pas encore prendre un parti définitif, mais d'attendre quelque temps pour voir si le courant conservait toujours la même force et la même direction. Pendant ce temps, les embarcations ramaient pour aller à l'ouest, tandis que le courant les entraînait vers le sud.

La nuit survint, et les embarcations mouillèrent les grappins dont elles avaient été pourvues. Philippe vit alors avec plaisir que le courant avait perdu beaucoup de sa force, et que les grappins tenaient bien, et maintenaient les embarcations de ce radeau. Après s'être couverts des voiles qu'ils avaient prises, et avoir établi un quart, les marins s'endormirent bientôt.

— Ne ferais-je pas mieux de passer sur une des embarcations? demanda Krantz. Elles pourraient vouloir nous abandonner pour se sauver plus vite.

— J'y ai pourvu, Krantz. Je n'y ai fait placer ni eau ni provisions; nous n'avons donc pas à craindre qu'ils veuillent nous quitter.

— Cela est vrai; je l'avais oublié.

Krantz resta de quart, et Philippe se retira pour prendre le repos dont il avait grand besoin. Amine le reçut les bras ouverts.

— Je n'ai aucune crainte, Philippe, lui dit-elle; au contraire, cette aventure étrange ne me déplaît pas. Nous aborderons au rivage; nous nous construirons une cabane sous les cocotiers, et j'aurai du regret quand je verrai arriver le jour qui nous amènera du secours et nous tirera de notre île déserte. Que peut-il me manquer quand vous êtes près de moi ?

— Nous sommes entre les mains d'un être tout-puissant, chere Amine, et il fera de nous ce qu'il jugera à propos. Nous devons le remercier de ce qu'il ne nous est rien arrivé de pire. — Mais songeons à nous reposer, car ce sera bientôt mon tour de veiller.

Le jour parut; la mer était calme et le

ciel d'azur. Le radeau avait été porté par le courant sous le vent des îles désertes dont nous avons parlé, et il n'y avait plus aucun espoir d'y aborder; mais on voyait à l'ouest, à l'horizon, la réfraction de troncs et de cimes de cocotiers, et il fut décidé qu'on remorquerait le radeau de ce côté. On venait de déjeuner et l'on reprenait les rames, quand on aperçut un proa (1) rempli d'hommes sortant de derrière une des îles au vent. On ne pouvait douter que ce ne fût un pirate; mais Philippe et Krantz jugèrent que leur force était suffisante pour le repousser, s'il les attaquait. Ils le montrèrent à leurs marins, leur firent prendre les armes; et pour que personne ne fût fatigué, il fut décidé qu'on cesserait de ramer, et qu'on attendrait l'arrivée du proa.

Dès que le pirate fut à portée, et qu'il eut reconnu ses antagonistes, il cessa aussi de ramer, et fit feu d'une petite pièce de canon qui était montée sur son avant. La mitraille dont elle était chargée blessa quelques

(1) Barques des naturels des îles de la Sonde, remarquables par leur vitesse. (*Note du traducteur.*)

hommes, quoique Philippe eût ordonné que chacun se couchât à plat sur le radeau et sur les embarcations. Le pirate avança plus près, et son feu devint plus meurtrier, sans que les marins de l'*Utrecht* eussent le moyen d'y répondre. Plusieurs voix s'élevèrent enfin pour demander qu'on fît attaquer le pirate par les embarcations; Krantz appuya cette proposition, et Philippe y consentit, car c'était le seul moyen de lui échapper. On mit plus de monde sur les embarcations, Krantz en prit le commandement, on les détacha du radeau, et elles partirent. Mais à peine étaient-elles à quelques toises du radeau, qu'elles changèrent de route, comme d'un consentement unanime, et firent force de rames pour s'éloigner du pirate. Philippe entendit la voix de Krantz; il le vit brandir son sabre en l'air; et le moment d'après, ce brave marin se jetant à la mer, regagna le radeau à la nage. Les hommes qui étaient sur les embarcations, pour conserver l'argent qu'ils avaient pris, étaient convenus de s'enfuir et d'abandonner le radeau à son destin, et dès qu'ils en avaient

été à quelque distance, ils avaient exécuté leur projet. C'était dans ce dessein qu'ils avaient proposé d'attaquer le pirate. Ce fut en vain que Krantz leur fit des remontrances et des menaces, et ils l'auraient tué s'il n'eût pris le parti de se jeter à la mer.

— En ce cas, nous sommes perdus, dit Philippe; notre nombre est tellement diminué, que nous ne pouvons espérer de résister long-temps. — Qu'en pensez-vous, Schriften? demanda-t-il au pilote, qui était près de lui.

— Que nous sommes perdus, mais que nous n'avons rien à craindre des pirates. Hi, hi, hi!

La remarque de Schriften se trouva juste. Le pirate s'imaginant que ceux qui étaient sur les embarcations avaient emporté avec eux tout ce qu'ils avaient de plus précieux, cessa de faire feu sur le radeau et leur donna la chasse; il fit force de rames, il volait sur l'eau calme comme un oiseau de mer, passa devant le radeau, et il gagnait évidemment sur les embarcations; cependant la rapidité

de sa course se ralentit bientôt, et quand on cessa de les voir à l'approche de la nuit, ils étaient à peu près à la même distance les uns des autres qu'au commencement de la chasse.

Le radeau étant alors à la merci des vents et des vagues. Philippe et Krantz se rappelèrent qu'ils avaient emporté les outils du charpentier, et détachant du radeau deux espars de taille convenable, ils firent tous les préparatifs pour établir un mât et appareiller une voile le lendemain matin.

L'aurore parut, et les premiers objets qu'ils aperçurent furent les embarcations qui revenaient vers le radeau, suivies de près par le pirate. Les matelots avaient ramé toute la nuit, et ils étaient épuisés de fatigues; s'étant consultés entre eux, ils étaient convenus de tâcher de retourner au radeau; car s'ils pouvaient y arriver, réunis à leurs camarades, ils seraient plus en état de se défendre, et ils trouveraient de l'eau et des provisions dont ils avaient le plus grand besoin. Mais ce nouveau projet ne devait pas réussir. Les rameurs tombèrent d'épuise-

ment les uns après les autres; le pirate s'en aperçut; il les poursuivit avec une nouvelle ardeur, et il s'empara successivement de toutes les embarcations; il y trouva beaucoup plus de butin qu'il ne l'avait espéré, et il est presque inutile d'ajouter qu'il ne fit grâce de la vie à personne. Ce massacre eut lieu à environ trois milles du radeau, et Philippe supposa que le pirate allait alors venir les attaquer à leur tour, mais il se trompait. Satisfait de son butin, et convaincu qu'il ne pouvait rester sur le radeau rien qui valût le risque d'une attaque, le pirate retourna du côté de l'est vers les îles d'où il était venu. Ce fut ainsi que ceux qui avaient espéré s'échapper en abandonnant leurs compagnons furent punis comme ils le méritaient, et que ceux qui avaient cru que cet abandon devait occasionner leur perte, découvrirent qu'il avait été la cause de leur salut.

Ceux qui restaient alors sur le radeau, étaient au nombre de quarante-six : — Philippe, Amine, Krantz, Schriften, seize matelots, et vingt-quatre soldats qui avaient été pris à bord à Amsterdam. Ils avaient des

provisions pour trois semaines ou un mois, mais ils étaient à court d'eau, n'en ayant que ce qu'il fallait pour trois jours de ration ordinaire. Quant aux liqueurs spiritueuses, il n'y en avait que trop. Dès que le mât eut été établi et gréé, et que la voile eut été déployée, quoiqu'il ne fît pas un souffle de vent, Philippe fit sentir à tout l'équipage la nécessité de réduire la ration d'eau, et il fut convenu qu'elle serait restreinte à la quantité nécessaire pour faire durer dix jours ce qui en restait, c'est-à-dire à une demi-pinte par jour.

Comme le radeau avait été construit en deux parties qui pouvaient facilement se séparer, on examina aussi s'il ne serait pas à propos d'en abandonner une, après avoir fait passer tout le monde sur l'autre. Mais ce projet ne fut pas adopté, d'abord parce qu'il y avait encore trop de monde pour une seule partie du radeau, le nombre de ceux qui s'y trouvaient dans l'origine n'étant pas considérablement diminué, et ensuite parce que le radeau marcherait mieux sous voile en lui conservant sa forme longue, qu'en en faisant

une masse carrée de bois flottant sur l'eau.

Pendant trois jours il y eut un calme. Le soleil dardait sur ces malheureux des rayons brûlants ; chacun souffrait cruellement du manque d'eau ; mais ceux qui persistaient à boire de l'eau-de-vie, étaient ceux qui souffraient davantage.

Le quatrième jour, une brise favorable s'éleva, elle remplit la voile, et ce fut un soulagement pour des fronts brûlés par le soleil. Le radeau voguait à raison de quatre milles par heure, et l'espoir et la gaieté rentrèrent dans tous les cœurs. On pouvait apercevoir la terre sur laquelle croissaient des cocotiers, et chacun espérait qu'on pourrait y aborder le lendemain, et s'y procurer l'eau dont le besoin se faisait tellement sentir. Ils continuèrent à porter leur voile toute la nuit; mais ils s'aperçurent le matin qu'ils avaient contre eux un fort courant, et que ce qu'ils avaient gagné à l'aide de la brise, ils le perdaient quand elle tombait. Or, la brise fraîchissait régulièrement tous les matins, et un calme y succédait tous les soirs. La même chose dura pendant quatre jours. A midi ils

n'étaient pas à dix milles de la terre, et au lever du soleil, ils en étaient aussi loin que la matinée précédente. Huit jours se passèrent ainsi, et les hommes, épuisés par le manque d'eau et par la chaleur insupportable du soleil, devinrent mécontents et mutins. Ils demandèrent d'abord qu'on détachât une moitié du radeau, s'imaginant qu'ils gagneraient plus facilement la terre avec l'autre moitié; et ensuite qu'on jetât à la mer toutes les provisions dont ils ne sentaient plus le besoin, afin d'alléger le radeau. La grande difficulté était qu'ils n'avaient pas d'ancres, toutes celles qu'ils avaient emportées de l'*Utrecht* ayant été mises à bord des embarcations. Chacun des hommes de l'équipage s'était approprié une somme considérable en dollars. Philippe proposa que chacun enfermât sa part dans un sac, que le tout fût ensuite réuni dans un plus grand, qu'on attacherait à un câble, et qu'on jetterait dans la mer comme une ancre lorsque la brise cesserait de souffler, ajoutant qu'il espérait que ce poids mettrait le radeau en état de résister au courant pendant la nuit, et que le lende-

main ils pourraient gagner le rivage. Mais aucun d'eux ne voulut y consentir. Non, non; les insensés ne voulaient pas risquer leur argent; ils auraient plutôt souffert la mort la plus misérable. Philippe et Krantz insistèrent sans aucun succès.

Cependant Amine conservait tout son courage, et elle était la plus grande consolation de Philippe dans son infortune. — Ne vous désespérez pas, Philippe, lui disait-elle, nous nous bâtirons une chaumière à l'ombre de ces cocotiers, et nous y passerons en paix une partie de notre vie, sinon tout ce qui nous en reste; car qui penserait à nous trouver dans cette région désolée et déserte?

Schriften était tranquille et se conduisait bien, mais il ne parlait jamais à personne qu'à Amine. Il semblait prendre plus d'intérêt à elle qu'il n'en avait jamais montré. Il veillait sur elle, lui rendait tous les services qui étaient en son pouvoir, et quand Amine jetait les yeux sur lui, elle remarquait sur sa physionomie un air de compassion mélancolique qu'elle n'aurait jamais cru que ses traits pussent exprimer.

Un autre jour se passa ainsi. Ils s'approchèrent encore de la terre; mais quand la brise cessa de souffler, le courant les porta de nouveau en arrière. Les hommes alors s'insurgèrent, et, en dépit de tout ce que Philippe et Krantz purent leur dire, ils jetèrent à la mer toutes les provisions, et tout ce qui se trouvait sur le radeau, afin de l'alléger, ne réservant qu'une barique d'eau-de-vie et le peu d'eau qui restait. Ils se réunirent ensuite sur la partie d'avant du radeau, avec un air sombre et farouche, et semblèrent tenir une consultation à voix basse.

Le soir arriva. Philippe était dévoré d'inquiétude. Il conjura encore les mutins de faire une ancre de leur argent, mais inutilement, et ils lui ordonnèrent de s'éloigner d'eux. Il se retira sur la partie d'arrière du radeau, où était le réduit qu'il avait fait pratiquer pour Amine, et s'y étant assis, il se livra à ses tristes réflexions, car il la crut endormie.

— A quoi pensez-vous, Philippe? lui demanda-t-elle.

— A quoi je pense? à la folie et à l'ava-

rice de ces hommes. Ils ont les moyens de nous sauver tous, et ils ne veulent pas s'en servir. Il y a assez d'argent sur la partie d'avant du radeau pour former un poids capable de retenir contre le courant une douzaine de masses de bois comme celle-ci, et ils refusent de l'employer à cet usage. Maudite soif de l'or! que ne peut-elle pas faire des hommes! Nous n'avons plus d'eau que pour deux jours, avec quelque soin que nous l'ayons ménagée. Ils sont épuisés, mourant de soif, ils ont l'air de squelettes, et pourtant ils tiennent à un argent qui leur sera probablement toujours inutile, quand même nous pourrions gagner la terre. Je suis au désespoir.

— La privation d'eau vous fait souffrir, Philippe ; mais j'ai prévu que cela arriverait, et j'ai pris mes précautions. J'ai caché ici quatre bouteilles d'eau et quelques biscuits. — Buvez, Philippe, cela vous soulagera.

Philippe but un demi-verre d'eau et se trouva soulagé ; car il avait passé toute cette journée dans un redoublement d'inquiétude et d'agitation.

— Je vous remercie, chère Amine; je me sens mieux à présent. — Juste ciel! y a-t-il des hommes assez fous pour faire plus de cas de tout l'argent du monde, que d'une seule goutte d'eau dans un moment de souffrance et de privation comme celui-ci?

La nuit tomba; les étoiles brillaient sur le firmament, mais il n'y avait pas de lune. Philippe se leva à minuit pour relever Krantz qui était de quart. Jusqu'alors, les hommes s'étaient couchés indifféremment sur les deux parties du radeau, mais cette nuit ils étaient tous sur celle d'avant. Tout-à-coup Philippe y entendit un grand tumulte, et reconnut la voix de Krantz qui l'appelait et criait au secours. Il saisit son coutelas, courut sur l'avant, et vit Krantz renversé et tenu par quatre hommes. Il leva son coutelas pour les frapper, mais il fut lui-même saisi et désarmé. — Coupez! coupez! criaient les hommes qui le tenaient; et au bout de quelques minutes, Philippe eut la douleur de voir la partie du radeau sur laquelle Amine était seule en ce moment, séparée de la première et s'en éloigner.

— Par pitié! — ma femme! — mon Amine! — Pour l'amour du ciel, sauvez-la! s'écria Philippe, cherchant à se dégager des mains de ceux qui le tenaient. Amine était accourue sur le bord de la partie du radeau, et lui tendait les bras; mais tout était inutile, ils étaient déjà à une encâblure de distance. Philippe fit de nouveaux efforts pour se remettre en liberté, et enfin il tomba sur le radeau, privé de tout sentiment.

---

## CHAPITRE VII.

Ce ne fut que lorsque le jour parut que Philippe ouvrit les yeux, et il vit Krantz agenouillé près de lui. Ses idées étaient d'abord vagues et confuses ; il sentait qu'il lui était arrivé quelque terrible calamité, mais il ne pouvait se rappeler en quoi elle consistait. Enfin les événements de la nuit précédente se retracèrent à son esprit, et il se couvrit le visage des deux mains.

— Prenez courage, lui dit Krantz, nous gagnerons probablement le rivage aujourd'hui, et nous nous mettrons à sa recherche aussitôt que nous le pourrons.

— Voilà donc, pensa Philippe, la séparation et la mort cruelle que ce misérable Schriften nous prédisait ! Quelle mort plus cruelle que d'être desséchée par un soleil ardent, sans une goutte d'eau pour sera fraî-

chir la langue, — à la merci des vents et des vagues, — seule, — loin du mari dans les bras duquel elle serait morte sans regret, — l'esprit tourmenté d'inquiétudes sur ce que je puis souffrir, et sur le destin que je puis avoir éprouvé! — Vous aviez raison, pilote; il ne peut y avoir une mort plus affreuse pour une femme aimant passionnément son mari. — Ma raison se perd. — Quel motif Philippe Vanderdecken a-t-il pour vivre à présent?

Krantz lui offrit toutes les consolations que l'amitié put lui suggérer, mais ce fut inutilement. Il lui parla de vengeance : Philippe releva la tête, et après quelques instants de réflexion, il s'écria : — Oui, vengeance! — Vengeance de ces lâches et de ces traîtres! — Dites-moi, Krantz, à combien de ces hommes pouvons-nous nous fier?

— A environ moitié, à ce que je pense, répondit Krantz; ce sont les soldats et quelques matelots qui se sont mutinés hier, et qui ont détaché la partie d'arrière du radeau. Mais à présent qu'ils ont adapté un

espar pour servir de gouvernail, que la brise est plus fraîche que de coutume, et qu'ils ont l'espoir d'arriver à terre, vous voyez comme ils ont tous l'air content et joyeux, assis chacun sur leurs sacs de dollars. Ils semblent en bon accord avec leurs compagnons, et je crains qu'ils ne veuillent rester neutres, comme ils l'ont fait hier.

— Cela est probable, dit Philippe, mais je connais le moyen de les porter à se déclarer pour nous. — Envoyez-les-moi.

Philippe leur parla. Il leur dit que les soldats et les matelots qui étaient avec eux étaient des traîtres qui ne méritaient aucune confiance, et qui sacrifieraient tout à l'argent, comme ils l'avaient déjà fait; qu'avec de pareils hommes, ils ne seraient eux-mêmes en sûreté ni sur le radeau ni à terre, car ils ne pourraient dormir sans courir le risque d'être égorgés par des scélérats qui n'hésiteraient pas à assassiner leurs semblables pour s'emparer de leur argent; que le plus sûr était donc de les prévenir et de s'en débarrasser; que par ce moyen ils arriveraient plus facilement à terre, et qu'il consentait

qu'ils partageassent entre eux tout le butin que s'étaient approprié les autres.

Rien ne répugne à la cupidité. Ces hommes, qui ne valaient guère mieux que les autres, accueillirent donc avec transport la proposition que Philippe, dans sa soif de vengeance, venait de leur faire. Il fut convenu que, s'ils n'arrivaient pas à terre dans le cours de la journée, on attaquerait les autres pendant la nuit, et qu'on les jetterait dans la mer.

Mais la consultation que Philippe venait d'avoir avec à peu près la moitié de l'équipage, avait donné l'éveil aux autres. Ils tinrent aussi conseil, et ne quittèrent pas leurs armes. Quand la brise ne se fit plus sentir, ils n'étaient pas à deux milles de la côte; mais le courant les entraîna alors en arrière, comme les jours précédents. L'esprit de Philippe était abattu par le chagrin d'avoir perdu son Amine, mais le désir de se venger lui rendait toutes ses forces; c'était la seule chose qui le soutenait; et il essaya plus d'une fois le fil de son coutelas, impatient de voir arriver l'instant de s'en servir.

C'était une nuit superbe; la mer était comme un miroir, et l'on ne sentait pas un souffle d'air. La voile qui avait été déployée sur le radeau, pendait immobile le long du mât, et était réfléchie sur la surface calme des ondes, qui n'étaient éclairées que par des milliers d'étoiles brillantes. C'était une nuit propre à la contemplation, — à l'examen de soi-même, — à l'adoration de la divinité; et cependant sur un frêle radeau, plus de quarante hommes étaient à l'instant de se livrer un combat à mort, presque tous pour profiter des dépouilles les uns des autres. Les deux partis faisaient semblant de dormir, mais chacun d'eux surveillait avec attention les mouvements de l'autre, et il n'y avait pas un seul homme qui n'eût la main sur son arme. Philippe devait donner le signal en faisant larguer les drisses de la vergue, de manière à ce que la voile, en tombant sur une partie de leurs antagonistes, les empêchât de prendre part au combat. Philippe avait ordonné à Schriften de prendre le gouvernail, pour que Krantz pût être à son côté.

Au signal donné, la vergue et la voile tombèrent avec grand bruit, et l'œuvre de mort commença. Il n'y eut ni pourparler ni un moment d'hésitation; chacun fut sur ses pieds en un instant, et tira son coutelas. On n'entendit que les voix de Philippe et de Krantz, et le coutelas de Philippe ne fut pas une minute oisif. La soif de la vengeance l'armait d'une double force, et il sentait qu'elle ne serait assouvie que lorsqu'il ne resterait aucun de ceux qu'il regardait comme les meurtriers d'Amine. Comme ils s'y étaient attendus, la voile avait couvert un certain nombre de leurs antagonistes, et leur besogne en devenait plus facile.

Les uns tombèrent où ils étaient, d'autres, en voulant reculer, trouvèrent un tombeau dans la mer; ceux qui étaient sous la voile furent percés pendant qu'ils cherchaient à s'en débarrasser. En quelques minutes, le carnage fut complet. Schriften regardait cette scène, et de temps en temps on entendait son exclamation sardonique hi! hi! hi!

Tout était fini, et Philippe s'appuya contre le mât pour reprendre haleine. — Te

voilà vengée, mon Amine, pensa-t-il; mais, hélas! qu'est la vie de ces misérables, comparée à la tienne? Et maintenant que sa vengeance était rassasiée, et qu'il ne pouvait en faire davantage, il se couvrit le visage des deux mains et versa des larmes amères, tandis que ceux qui avaient combattu avec lui rassemblaient déjà l'argent de ceux qu'ils avaient tués, et se préparaient à en faire le partage entre eux; et quand ils virent qu'il n'y avait eu que trois hommes de tués de leur côté, ils en furent fâchés, parce que, s'il y en eût eu un plus grand nombre, leur part du butin en aurait été plus considérable.

Il ne restait plus sur le radeau que treize hommes, avec Philippe, Krantz et Schriften. Dès que l'aurore parut, la brise s'éleva, et ils se partagèrent l'eau dont leurs compagnons auraient eu leur part, s'ils n'eussent péri. La faim ne se faisait sentir à personne, mais l'eau les ranima.

Quoique Philippe eût eu peu de choses à dire à Schriften depuis qu'il était séparé d'Amine, il voyait clairement ainsi que

Krantz, que cet homme, depuis cet événement, avait repris toute sa malignité. Ses ricanements, ses sarcasmes, son hi! hi! hi! se faisaient continuellement entendre, et ses yeux se dirigeaient vers Philippe avec la même expression de malveillance que lorsqu'ils s'étaient vus pour la première fois. Il était évident qu'Amine seule l'avait retenu momentanément, et que sa disparition avait fait évanouir le peu de bonne volonté qu'il pouvait avoir pour Philippe. Celui-ci s'en inquiétait fort peu. Il avait un poids plus sérieux sur le cœur, la perte de sa chère Amine; et tout le reste lui était indifférent.

Cependant, la brise avait encore fraîchi, et ils espéraient toucher à la côte dans deux heures. Mais ils furent désappointés : le pied du mât céda à la force du vent, et la voile tomba sur le radeau. Cela leur occasionna un grand délai, et avant qu'ils eussent pu réparer cette avarie, la brise cessa, et ils restèrent à un mille de la côte. Épuisé de fatigue, Philippe s'endormit enfin à côté de Krantz, laissant Schriften au gouvernail. Il dormit bien, et son sommeil lui présenta

l'image d'Amine. Il rêva qu'il la voyait goûter un sommeil paisible sous des cocotiers; — qu'il était près d'elle, attendant qu'elle s'éveillât, et elle murmurait le nom de Philippe, à l'instant où un mouvement inusité l'éveilla lui-même. Encore à demi endormi, sa première idée fut que Schriften avait voulu profiter de son sommeil pour lui prendre sa relique, qu'il avait passé la chaîne par dessus sa tête, et qu'il lui soulevait le cou pour s'en emparer. Cette idée l'éveillant tout-à-fait, il étendit le bras pour saisir le pilote, et sa main tomba en effet sur le bras de Schriften, qui tenait déjà la relique et la chaîne. La lutte fut courte. Il reprit sa relique, et Schriften resta à la merci de Philippe qui lui appuyait un genou sur la poitrine. Cédant à un premier mouvement de fureur, il enleva le pilote entre ses bras, et le jeta dans la mer.

— Homme ou diable! peu m'importe, s'écria Philippe hors d'haleine; échappe maintenant, si tu le peux.

Le bruit avait éveillé Krantz et quelques autres hommes, mais trop tard pour empê-

cher Philippe de satisfaire sa vengeance. Il raconta à Krantz en peu de mots ce qui s'était passé. Quant aux autres, ils s'en inquiétaient fort peu; ils replacèrent leur tête sur le sac qui contenait leur argent, et, satisfaits de le savoir en sûreté, ils ne firent pas une seule question.

Philippe veilla quelque temps pour voir si Schriften reparaîtrait sur l'eau et chercherait à regagner le radeau, mais il ne l'aperçut pas, et il en fut content.

---

# CHAPITRE VIII.

Qui pourrait décrire l'état dans lequel se trouva la pauvre Amine quand elle se vit séparée de son mari? En proie à un égarement affreux, elle suivit des yeux la partie du radeau sur laquelle il se trouvait, et dont elle était à chaque instant plus éloignée, jusqu'à ce que la nuit ne lui permît plus de l'apercevoir.

Peu à peu elle revint à elle, et, regardant autour d'elle, elle s'écria : — Y a-t-il quelqu'un ici ?

Point de réponse.

Elle répéta la même question une seconde fois en criant plus haut, et personne ne répondit. — Seule! — seule! — et Philippe loin de moi! s'écria-t-elle. — Ma mère, ô ma

mère! jetez un regard sur votre malheureuse fille ! Et elle se laissa tomber sur le bord du radeau, ses longs cheveux trempés dans l'eau de la mer.

— Hélas ! où suis-je? s'écria Amine après avoir passé quelques heures dans un état de stupeur. Le soleil lançait sur elle des rayons ardents, et éblouit ses yeux lorsqu'elle les ouvrit. Elle jeta un regard sur l'eau bleue près de laquelle elle était encore couchée, et elle vit, immobile à côté du radeau, un énorme requin qui semblait attendre sa proie. Se levant en tressaillant, elle regarda le radeau sur lequel elle était seule, et l'affreuse vérité se présenta à son imagination. — O Philippe, Philippe ! s'écria-t-elle, il est donc vrai que je vous ai perdu pour toujours! Je croyais que ce n'était qu'un rêve, mais à présent je me rappelle tout ce qui s'est passé. — Oui, tout, tout. Et Amine se jeta désolée sur le lit qui avait été placé pour elle sous un petit abri au centre du radeau, et elle y resta quelque temps.

Cependant la soif devint un besoin impérieux. Elle se leva, prit une de ses bouteilles

d'eau et en but un verre. — Pourquoi boire et manger? se demanda-t-elle ensuite; pourquoi chercher à me conserver la vie? Elle se leva, jeta un coup d'œil de tous côtés vers l'horizon, et ne vit que le ciel et l'eau. — Est-ce donc là la mort qui m'est destinée, s'écria-t-elle; la mort cruelle que Schriften m'a prédite? — Traîner ici un misérable reste d'existence jusqu'à ce que mon eau soit épuisée, et attendre sous un soleil brûlant que le sang qui coule dans mes veines soit desséché! Soit! je te brave, destin! Nous ne pouvons mourir qu'une fois; et sans lui, qu'ai-je besoin de vivre? — Et pourtant, il est possible que je le revoie. — Pourquoi non? Je prendrai donc soin de ma vie dans cette faible espérance; — bien faible, sans doute, puisque elle n'a rien pour se nourrir. — Mais, voyons, est-il encore là? — Elle porta la main à sa ceinture et sentit son poignard. — Oui! je vivrai donc encore, puisque la mort est à ma disposition, et je conserverai la vie par amour pour mon cher Philippe. Amine se jeta alors sur son lit pour y chercher l'oubli de ses maux, et elle le trouva, car, jusqu'au lende-

main à midi, elle resta plongée dans un état d'anéantissement.

Quand elle se leva, elle se sentit faible. Elle jeta encore un regard autour d'elle: nul objet ne se montrait sur la mer.

— Oh! cette solitude! — elle est horrible! la mort serait un soulagement. — Mais, non, non, je ne veux pas mourir; il faut que je vive pour Philippe. — Elle prit de l'eau et quelques morceaux de biscuit pour réparer ses forces, et croisant ses bras sur sa poitrine, elle ajouta : — Encore quelques jours sans être secourue, et tout sera fini pour moi. — Une femme se trouva-t-elle jamais dans une pareille position? — Et j'ose encore me livrer à l'espérance! c'est une folie véritable. — Et pourquoi ai-je été choisie par le destin pour être traitée avec tant de rigueur? Est-ce pour avoir épousé Philippe? Si cela est, je m'en fais gloire. — Les misérables! m'avoir ainsi séparée de mon mari! Sacrifier une malheureuse femme pour sauver leur vie! Ils auraient pourtant pu sauver aussi la mienne, s'ils l'avaient voulu, s'ils avaient eu la moindre pitié; mais ils ne la

connaissent pas; non, ils ne l'ont jamais connue. — Et ce sont des chrétiens! Et ils professent la croyance que ces vieux prêtres voulaient me faire embrasser, — que Philippe lui-même désirait me voir adopter; — une croyance de charité et de bienveillance! — c'est ce qu'ils disent, du moins, mais je ne l'ai jamais vu. — Eux, s'aimer les uns les autres, se pardonner les uns aux autres! dites plutôt qu'ils se haïssent et s'entre-dévorent. — Une croyance qui n'est jamais mise en pratique! et si on ne la pratique pas, à quoi est-elle bonne? Toute autre croyance vaudrait mieux; je l'abjure, et si je me sauve de ce danger, je l'abjurerai encore pour toujours. — Ombre de ma mère! est-ce pour avoir écouté ces prêtres par amour pour mon mari; pour avoir cherché à oublier ce que tu m'avais appris dans mon enfance, et ce que nos ancêtres avaient cru pendant tant de siècles, — une croyance prouvée par les œuvres, et par l'obéissance à la volonté du Prophète, que je suis si cruellement punie? — Dis-le-moi, ma mère; dis-le-moi dans mes songes.

Quand la nuit tomba, le ciel se couvrit d'épais nuages, la foudre gronda, et elle tomba une fois tout près du radeau sur lequel était Amine. Enfin, les éclairs se suivirent si rapidement, et partirent en même temps de tous côtés à la fois, que tout le firmament semblait en feu. Les éclats du tonnerre se faisaient entendre, tantôt sur la tête de la malheureuse femme, tantôt dans l'éloignement. Le vent prit de la force, les vagues se soulevèrent, et se répandant sur le radeau, elles mouillaient de temps en temps les pieds d'Amine.

— J'aime un pareil temps ; il vaut beaucoup mieux que cette chaleur calme et accablante ; cela me fait renaître, dit Amine en regardant les éclairs au point que les yeux lui faisaient mal. — Oui, c'est le temps qui me convient. — Tonnerre, frappe-moi, si tu le veux. —Vagues, entraînez-moi dans vos abîmes. Que la fureur de tous les éléments se déchaîne contre ma tête, peu m'importe; je suis tranquille, je brave leur puissance, ils ne peuvent que me tuer. Ce petit instrument peut en faire autant. Que ceux qui ont

accumulé de grandes richesses, qui vivent dans la splendeur, qui ont quelqu'un à aimer, redoutent la mort; moi, je n'ai plus rien à perdre. Éléments du feu et de l'eau, de l'air et de la terre, je vous défie! — Et cependant..... Non, non, Amine, ne te flatte pas, tu n'as plus d'espérance. Je me placerai donc sur ma bière, et j'y attendrai ce que le destin a ordonné. Et se retirant sur son abri au centre du radeau, elle se jeta sur son lit, et ferma les yeux.

L'orage se termina par des torrents de pluie qui tombèrent jusqu'au point du jour. Le vent avait encore de la force, mais le ciel s'était éclairci, et le soleil se montra dans toute sa splendeur. L'eau avait pénétré dans l'abri d'Amine; ses vêtements étaient mouillés, mais la chaleur du soleil était si intense, qu'elle n'osa s'y exposer. Dans son état d'épuisement, elle eut des vertiges du cerveau. Elle se mit sur son séant, regarda autour d'elle, et crut voir de tous les côtés des champs couverts de verdure et de superbes cocotiers, dont le vent agitait les fruits; elle s'imagina même voir dans le loin-

tain Philippe accourant à elle. Elle lui tendit les bras, fit un effort pour se lever et aller à sa rencontre; mais ses jambes lui refusèrent leur service. Elle l'appela, poussa un grand cri, et retomba épuisée sur son lit.

---

# CHAPITRE IX.

Il faut que nous retournions pour un certain temps près de Philippe, et que nous suivions son étrange destinée. Krantz et un autre de leurs compagnons le retinrent étendu sur le radeau jusqu'au moment où ils arrivèrent enfin au rivage qu'ils avaient désiré avec tant d'impatience. La houle leur fit éprouver un choc terrible à l'instant où le radeau toucha à la côte, et tous les bois craquèrent et s'entrechoquèrent avec violence, tandis que les vagues, en arrivant ou en se retirant, le faisaient monter ou descendre. La brise était fraîche, mais il y avait très peu de ressac, et ils descendirent à terre sans difficulté. La côte allait en descendant vers la mer, et elle était formée d'un sable blanc très ferme, sur lequel on voyait çà et

là des coquillages ornés de brillantes couleurs, et les ossements blanchis de quelques animaux que les flots avaient jetés sur la terre. Cette île, comme toutes les autres, était couverte de cocotiers dont la cime était agitée par la brise, ou pliait sous la force du vent, ce qui produisait une ombre et une fraîcheur qui auraient dû enchanter des hommes qui avaient tant souffert depuis dix jours. Mais Krantz était le seul qui pût apprécier cet avantage, Philippe ne songeant qu'à la perte qu'il avait faite, et tous les autres n'étant occupés que des moyens de mettre en sûreté leur trésor. Philippe, appuyé sur le bras de Krantz, alla s'asseoir à l'ombre. Mais à peine y avait-il été une minute, qu'il se leva, courut au rivage, et ses yeux cherchèrent sur la mer la partie du radeau sur laquelle Amine avait été abandonnée, et qu'il ne put apercevoir. Krantz l'avait suivi, par affection plutôt que par inquiétude, car il savait fort bien que les premiers paroxysmes de la douleur une fois passés, il n'avait pas à craindre que Philippe voulût attenter à ses jours.

— Perdue ! perdue pour toujours ! s'écria Philippe en appuyant ses mains sur ses yeux.

—Non, Philippe, non. La même providence qui nous a protégés, veillera certainement sur elle ; il est impossible qu'elle périsse au milieu de tant d'îles, dont un grand nombre sont habitées, et une femme ne peut manquer d'y être bien traitée.

— Si je pouvais seulement l'espérer !

— Un peu de réflexion vous fera sentir qu'il est heureux qu'elle soit en ce moment séparée, non de vous, mais de nos compagnons féroces et effrénés, à la force réunie desquels nous ne pouvons résister. Croyez-vous qu'après avoir passé quelques jours sur cette île, ils auraient respecté votre femme ? Non, et Amine, suivant moi, a miraculeusement échappé à un sort qui aurait été pour elle plus cruel que la mort.

— Ils ne l'auraient osé. Eh bien ! Krantz, il faut que nous fassions un autre radeau pour nous mettre à sa recherche. — Oui ! je la chercherai dans tout l'univers.

— Soit, Philippe ; et je suivrai votre for-

tune, dit Krantz charmé de voir que l'esprit de son ami pouvait encore former des projets, quoique extravagants. Mais en ce moment retournons au radeau; le peu d'eau qui y reste suffira pour nous rafraîchir, et nous réfléchirons ensuite à ce que nous devons faire.

Philippe y consentit sans rien répondre, et il le suivit jusqu'au radeau, qui était échoué à la côte et à demi brisé. Leurs compagnons l'avaient quitté. Ils n'avaient rien pris de leurs bagages, le poids de leur argent faisant une charge suffisante, et chacun d'eux s'était assis séparément sous un cocotier à côté de son trésor. Ils ne le perdaient pas de vue un seul instant, et ils n'osaient le quitter, de peur que les autres ne s'en emparassent. Krantz les appela pour qu'ils portassent à terre tout ce qui restait sur le radeau, mais ils refusèrent d'obéir. Maintenant que leurs jours étaient comparativement en sûreté, le démon de l'avarice avait pris possession de leurs âmes; et quoique mourant de soif et accablés par le besoin de dormir, ils restaient à leur place comme

s'ils y eussent été fixés par la baguette d'un enchanteur, sans oser aller chercher de l'eau dans l'île ni se livrer au sommeil.

— Ce sont ces maudits dollars qui leur ont tourné l'esprit, dit Krantz à Philippe. Tâchons d'emporter ce qui peut nous être le plus nécessaire, et nous verrons ensuite s'il se trouve de l'eau dans cette île.

Ils emportèrent d'abord les outils du charpentier, les meilleures armes et toutes les munitions, trouvant dangereux d'en laisser même une partie à la disposition de leurs compagnons. Ils se chargèrent ensuite de la voile et de quelques espars de moyenne grandeur, et ils portèrent le tout au milieu d'un bouquet de cocotiers, à environ cinquante toises du rivage.

En moins d'une heure, ils s'étaient construit une petite tente dans laquelle ils placèrent tout ce qu'ils avaient apporté du radeau, à l'exception de la plus grande partie des munitions que Krantz enterra dans un sable bien sec derrière la tente, qui cachait cette opération aux yeux de leurs compagnons. Il abattit alors avec une hache un

petit cocotier chargé de fruits. Ce n'est que ceux qui ont connu les souffrances occasionnées par l'excès de la soif qui peuvent juger du plaisir que Krantz et Philippe goûtèrent en buvant l'eau contenu dans ces noix. Leurs compagnons les regardaient d'un œil d'envie, et chaque fois qu'ils voyaient leurs officiers prendre une nouvelle noix, plus ils sentaient les douleurs inouïes de la soif, plus leurs lèvres desséchées se serraient l'une contre l'autre. Cependant aucun d'eux ne se leva, quoiqu'ils souffrissent déjà les tortures des damnés.

La nuit tomba, et Philippe, s'étant jeté sur une voile de rechange, venait de s'endormir, lorsque Krantz partit pour faire la reconnaissance de l'île sur laquelle ils avaient été jetés. Elle était très petite, car elle n'avait pas plus de trois milles de long, et n'avait nulle part trois cents toises de large. Il n'y avait point d'eau, à moins qu'on ne pût en trouver en creusant la terre. Heureusement le lait des noix de cocotiers faisait que l'eau ne leur était pas d'une nécessité absolue. En revenant de cette excursion, il passa

devant les marins qui étaient encore tous dans la même situation. En l'entendant marcher, chacun d'eux se souleva sur le coude pour voir si ce n'était pas un de ses compagnons qui venait pour lui enlever son trésor, mais dès qu'il fut passé, ils reprirent leur première position. Il alla ensuite au radeau. La mer était calme, car le vent avait changé et il venait alors de la terre, et l'on entendait à peine les espars qui le composaient s'entre-heurter. Il y monta, et comme la lune brillait, il rassembla toutes les armes qui y étaient restées, et les jeta le plus loin qu'il lui fut possible dans la mer. Enfin il retourna dans la tente. Il y trouva Philippe encore endormi, et quelques minutes après il reposait lui-même à son côté. Les rêves de Philippe lui parlaient encore d'Amine. Il crut voir l'odieux Schriften revenir sur l'eau, monter sur le radeau où elle était, et s'y asseoir à côté d'elle. Il crut entendre ses ricanements moqueurs, ses sarcasmes piquants, et le son presque surnaturel de son éternel hi! hi! hi! Il la vit ensuite se jeter dans la mer pour éviter Schriften; mais les eaux ne vou-

lurent pas s'entr'ouvrir pour l'engloutir, et elle flottait sur leur surface. Une tempête s'éleva, et il la vit de nouveau sur sa conque, qui fut portée au milieu d'un furieux ressac. La conque disparut sous les ondes, mais elles respectèrent Amine, qui arriva sur le rivage sans crainte et sans accident. Philippe voulut courir à elle, mais un être inconnu l'en empêcha. Amine lui fit un signe de la main et s'écria : — Nous nous reverrons, Philippe ! oui, nous nous reverrons encore une fois dans ce monde.

Le soleil était déjà bien élevé sur l'horizon et répandait une chaleur brûlante, quand Krantz ouvrit les yeux et éveilla Philippe. La hache leur procura leur repas du matin. Philippe gardait le silence et songeait à son rêve, qui lui procurait quelque consolation. — Nous nous reverrons encore, pensait-il ; oui, nous nous reverrons du moins encore une fois. Providence, je te remercie.

Krantz sortit de la tente pour voir ce que devenaient les marins. Il les trouva si faibles et si épuisés qu'il lui parut évident que s'ils passaient encore une semblable journée, il

serait trop tard pour leur sauver la vie ; et cependant aucun d'eux ne pouvait se résoudre à perdre de vue son trésor un seul instant. Il était triste de voir un tel aveuglement, et Krantz imagina un moyen pour y remédier. Parlant séparément à chacun d'eux, il leur proposa d'enterrer leur argent si profondément dans le sable, qu'il fût impossible de le déterrer sans y mettre beaucoup de temps; ajoutant que, par ce moyen, personne ne pourrait chercher à s'emparer du trésor d'un autre sans être aperçu, et que par conséquent ils pourraient se procurer de la nourriture, sans courir le risque d'être volés.

Ils consentirent à cette proposition, et Krantz leur ayant donné la seule bêche qu'ils eussent en leur possession, ils enterrèrent tour à tour leur argent dans le sable à plusieurs pieds de profondeur. Quand ils eurent ainsi mis en sûreté toutes leurs richesses, Krantz leur donna une hache, et ils abattirent des cocotiers dont les fruits réparèrent leurs forces et leur donnèrent une nouvelle vie. Après avoir apaisé leur soif et leur appétit, ils se couchèrent chacun sur l'endroit

où il avait enterré son trésor, et ils se livrèrent au repos dont ils avaient un si grand besoin.

Philippe et Krantz eurent alors une conférence sérieuse sur les moyens à prendre pour quitter cette île, et se mettre à la recherche d'Amine. Krantz pensait que cette dernière partie du projet de Philippe n'offrait aucun espoir, mais il se garda bien de le lui dire. Il était nécessaire qu'ils quittassent cette île, et s'ils pouvaient en gagner une qui fût habitée, c'était tout ce qu'ils pouvaient espérer. Quant à Amine, il la supposait morte depuis long-temps, soit qu'une lame d'eau en couvrant le radeau l'eût entraînée dans la mer, soit qu'elle y fût morte d'inanition, et que son corps y fût encore exposé aux rayons brûlants du soleil de la zone torride.

Mais, pour encourager Philippe, il lui parlait tout autrement, et lorsqu'ils discutaient ensemble les moyens de quitter l'île, ils envisageaient ce projet, non comme pouvant leur sauver la vie, mais comme devant faire retrouver à Philippe sa chère Amine.

Le plan qu'ils adoptèrent fut de construire un léger radeau dont le centre serait formé de trois barriques à eau, sciées par le milieu, et fortement attachées par des traverses à deux longs espars de chaque côté. Un tel radeau fendrait l'eau rapidement sous une voile, serait facile à manœuvrer et pourrait être gouverné suivant les circonstances. Ils prirent sur le radeau les deux espars qui leur convenaient, les portèrent sur le rivage et commencèrent leur travail. Mais ils s'en occupaient seuls, car leurs compagnons ne paraissaient pas encore songer à quitter l'île. Le repos et la nourriture ayant rétabli leurs forces, l'argent qu'ils avaient ne leur suffisait plus, et ils voulaient en avoir davantage. Ils avaient déterré une partie de leur trésor, et ils passaient toute la journée à jouer avec des cailloux ramassés sur le rivage à un jeu qu'ils avaient inventé. C'était un assez grand malheur, mais à cemalheur s'en joignit un autre qui n'était pas moindre. Faisant des entailles dans l'écorce des plus gros cocotiers, ils s'en servaient, avec l'agilité ordinaire aux marins, pour

monter jusqu'à la cime de l'arbre, et, faisant une profonde incision dans le tronc, ils recevaient dans des coquilles de noix de cocotiers vides, cette liqueur qu'on nomme *toddy* dans sa première fermentation, et dont on fait ensuite de l'arrack en la distillant. Mais le *toddy* suffit pour enivrer, et chaque jour les scènes de violence, d'ivresse, de jurements et d'exécrations devenaient plus épouvantables. Les perdants s'arrachaient les cheveux et se précipitaient comme des forcenés sur ceux qui avaient gagné leurs dollars; mais Krantz avait bien caché les armes et les munitions qu'il avait prises sur le radeau, et il avait eu la sage précaution de jeter toutes les autres dans la mer. De nouvelles querelles avaient donc lieu à chaque instant; des querelles on en venait aux coups, mais il n'en résultait aucune perte de la vie, les autres intervenant pour séparer les combattants, afin que le jeu n'éprouvât aucune interruption.

Cet état de choses dura quinze jours, tandis que la construction du radeau avançait peu à peu. Quelques uns des marins avaient perdu tout leur argent, et ceux qui l'avaient

gagné les avaient bannis à une certaine distance, de crainte qu'ils ne cherchassent à les voler. Les exilés se promenaient ensemble, d'un air sombre, le long des côtes de la petite île, et cherchaient partout quelque instrument dont ils pussent se servir pour se venger, et se remettre en possession de leur argent. Krantz et Philippe leur proposèrent de quitter l'île avec eux, mais ils ne voulurent pas y consentir. Krantz alors ne voulut plus leur prêter sa hache; il abattait lui-même le nombre d'arbres nécessaires pour leur nourriture, et ils ne pouvaient plus se procurer la liqueur enivrante qui avait tant d'attraits pour eux.

Le seizième jour, tout l'argent avait passé entre les mains de trois hommes, que la fortune avait favorisés aux dépens de leurs compagnons. Les perdants formaient alors le parti le plus nombreux, et il en résulta que, le lendemain matin, Philippe et Krantz trouvèrent ces trois hommes étranglés sur le rivage. Les autres avaient fait un nouveau partage de l'argent, et ils s'étaient remis à jouer avec plus d'ardeur que jamais.

— Comment tout cela finira-t-il? demanda Philippe à Krantz en regardant les visages livides de ces trois hommes assassinés.

— Par la mort de tous, répondit Krantz; nous ne pouvons l'empêcher, c'est un jugement de Dieu.

Le radeau avait été fini la veille; les deux amis en avaient retiré le sable tout autour et en dessous, de manière à ce que la marée montante pût le mettre à flot; et il flottait alors sur une eau paisible, amarré à un pieu profondément enfoncé dans le sable. Ils avaient mis à bord une grande quantité de noix de cocotiers, et ils avaient dessein de quitter l'île le lendemain.

Malheureusement, un matelot ayant été se baigner près du radeau quand la marée était basse, avait aperçu les armes au fond de l'eau, et ayant plongé, il en revint avec un coutelas. Les autres suivirent cet exemple, et tous furent bientôt armés. Cette circonstance détermina Philippe et Krantz à aller coucher à bord du radeau et à se tenir sur leurs gardes. Le jeu recommença avec plus de fureur que jamais, et comme

il y eut une perte considérable, il en résulta une querelle qui se termina par un combat général. Le résultat en fut fatal, car au bout de quelques minutes il ne resta debout que trois hommes qui avaient été du même parti. Philippe et Krantz les virent achever ceux qui n'avaient été que blessés. Ils s'appuyèrent ensuite sur leurs coutelas comme pour reprendre haleine; mais au bout de quelques instants, deux d'entre eux se dirent quelques mots à l'oreille, et attaquèrent à l'improviste le troisième, qui tomba mort sous leurs coups.

— Dieu de miséricorde, s'écria Philippe, sont-ce là tes créatures?

— Oui, dit Krantz; mais ils l'ont abandonné pour le diable, qu'ils adorent sous le nom de Mammon. — Mais croyez-vous que ces deux hommes qui pourraient maintenant se partager une fortune dont ils ne sauraient que faire, quand même ils retourneraient dans leur pays, se contenteront de ce partage? Non. Chacun d'eux voudra avoir tout. — Oui, tout.

A peine Krantz avait-il prononcé ces mots,

qu'un de ces deux hommes, profitant d'un instant où l'autre avait le dos tourné, lui passa son coutelas par derrière à travers le corps. Le malheureux tomba en poussant un gémissement, et le coutelas lui traversa le corps une seconde fois.

— Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria Krantz; mais le scélérat n'en profitera pas. Et, le couchant en joue de son mousquet, il le renversa, le cœur percé d'une balle.

— Vous avez eu tort, Krantz; vous lui avez épargné la punition qu'il méritait. Resté seul sur cette île, sans moyen de pourvoir à sa subsistance, il y aurait péri misérablement, pouce par pouce, couché sur son argent, dont la vue aurait ajouté à sa torture.

— Peut-être ai-je mal fait. Si cela est, je prie le ciel de me le pardonner; je n'ai pu résister au premier mouvement. Retournons à terre, à présent que nous sommes seuls sur cette île. Il faut rassembler tout l'argent et l'enterrer afin qu'on puisse le retrouver. Il faut aussi que nous en prenions une petite partie, car qui sait si nous n'en aurons pas besoin. Et nous ferons bien de passer encore

ici la journée de demain, car nous aurons assez de besogne à enterrer les corps de tous ces hommes frappés de vertige, et le trésor qui a été cause de leur perte.

Philippe consentit à cet arrangement. Le lendemain ils enterrèrent tous les corps à l'endroit où ils se trouvaient, et ils déposèrent tout l'argent dans une profonde tranchée au pied d'un cocotier qu'ils marquèrent avec leur hache. Ils réservèrent cinq cents pièces d'or qu'ils portèrent sur le radeau, se proposant de les cacher ensuite dans diverses parties de leurs vêtements, pour y avoir recours en cas de besoin.

Le lendemain matin, ils déployèrent leur voile et quittèrent l'île. Est-il besoin de dire de quel côté ils gouvernèrent? On peut aisément s'imaginer que ce fut du côté par où Philippe avait vu s'éloigner la partie du radeau sur laquelle Amine était restée seule.

---

# CHAPITRE X.

Le radeau répondit à leur attente, et, quoiqu'il ne fendît pas l'eau avec rapidité, il obéissait au gouvernail, et il était facile de le diriger. Philippe et Krantz n'oublièrent pas de faire les remarques et les observations nécessaires pour pouvoir retrouver l'île qu'ils quittaient, si cela était nécessaire. Aidés par le courant, ils avancèrent vers le sud afin d'examiner une grande île qu'ils voyaient de ce côté. Le but de Philippe était d'abord de chercher Amine, et ensuite de tâcher de gagner l'île de Ternate, dont il savait que le roi était ennemi des Portugais, qui avaient un fort et une factorerie à Tidore, à peu de distance de cette île, et là de s'embarquer à bord d'une des jonques chinoises qui touchent à Ternate en se rendant à Bantam.

Vers le soir, ils étaient près de l'île qu'ils

avaient vue, et ils ne tardèrent pas à arriver à la côte. Les yeux de Philippe se portèrent de tous côtés sur le rivage pour voir s'il apercevrait quelques vestiges du radeau d'Amine, mais il ne put en découvrir aucun, et il ne vit pas d'habitants.

De crainte de passer pendant la nuit l'objet de leur recherche, ils firent entrer leur radeau dans une petite crique où l'eau était parfaitement calme, et, y étant restés jusqu'au lendemain matin, ils se remirent en voyage. Krantz gouvernait à l'aide d'un grand aviron qu'ils avaient adapté au radeau pour leur servir de gouvernail, quand il vit Philippe tirer de son sein la relique à laquelle il attachait tant de prix, et la regarder avec attention.

— Est-ce le portrait d'Amine? lui demanda-t-il.

— Hélas, non! c'est ma destinée, répondit Philippe sans réflexion.

— Votre destinée! que voulez-vous dire?

— Ai-je dit ma destinée? Je savais à peine ce que je disais, répondit Philippe en replaçant la relique dans son sein.

— Je crois plutôt que vous en avez dit plus que vous ne le vouliez, et que vous étiez plus près de la vérité. J'ai vu plus d'une fois ce petit bijou dans vos mains, et je n'ai pas oublié la tentative que Schriften a faite pour s'en emparer, et ce qui en est résulté. N'y a-t-il pas quelque secret, quelque mystère qui s'y attache ? Si cela est, vous devez être assez sûr de mon amitié pour me juger digne de votre confiance.

— Je sais que vous êtes mon ami, Krantz; un ami sincère et dont je fais le plus grand cas. Nous avons couru ensemble bien des dangers, et cela suffirait pour nous rendre amis. Je crois pouvoir me fier à vous ; mais je ne sais quoi me dit qu'en cette occasion je ne dois me fier à personne. Il est vrai qu'un mystère s'attache à cette relique, car c'en est une, mais je ne l'ai encore confié qu'à ma femme et à de saints hommes.

— Si vous l'avez confié à de saints hommes, il peut l'être à un ami sincère. Qu'y a-t il de plus saint que l'amitié ?

— Mais j'ai un pressentiment que la connaissance de mon secret vous serait fatale.

Je ne sais d'où me vient ce pressentiment, mais je l'éprouve, et je ne puis risquer de vous perdre, vous, mon unique ami.

— Il paraît donc que vous ne voulez pas mettre mon amitié à l'épreuve. J'ai déjà plus d'une fois couru le risque de la vie avec vous, et ce n'est pas un pressentiment puéril, qui n'est que la suite de l'agitation de l'esprit et de la faiblesse du corps, qui me détournera de remplir les devoirs de l'amitié. Peut-il y avoir rien de plus absurde que de supposer que la connaissance de votre secret puisse m'être dangereuse, à moins que mon zèle pour vous aider ne me mette en péril? Je ne suis pas d'un caractère curieux, mais nous avons été si long-temps liés ensemble, et nous sommes à présent tellement isolés du reste du monde, qu'il me semble que ce serait une consolation pour vous de déposer dans le sein d'un homme à qui vous pouvez donner toute votre confiance, un secret qui vous pèse évidemment sur le cœur depuis long-temps. Les consolations et les avis d'un ami ne sont pas à mépriser, Philippe; et vous vous sentirez soulagé si vous pouvez

causer librement avec lui du sujet qui vous accable. Si donc vous attachez du prix à mon amitié, qu'il me soit permis de partager vos chagrins.

Que d'hommes ont passé leur vie assez tranquillement pour ne pas savoir combien le chagrin se trouve soulagé quand on en a confié la cause à quelque ami sûr, dont on peut écouter les conseils et recevoir les consolations ! Il ne doit donc pas paraître surprenant que Philippe, dans la situation où il se trouvait, et désolé de la perte d'Amine, ait regardé Krantz comme un homme à qui il pouvait accorder toute sa confiance. Il commença son récit sans lui faire aucune injonction, car il sentait que si Krantz ne respectait pas son secret, parce que c'était un secret, et pour l'amour de lui, toutes les promesses du monde ne pourraient l'obliger à le garder; et tandis que le radeau, pendant la journée, passait devant les caps et les promontoires peu élevés de cette île, il raconta à Krantz toute l'histoire dont le lecteur est déjà instruit.

— A présent, vous savez tout, dit Philippe

en soupirant; qu'en pensez-vous? Croyez-vous cet étrange récit, ou pensez-vous, comme le feraient bien des gens, que ce soit une vision d'un esprit égaré?

— Non, je ne le pense pas, Philippe, car mes yeux ont vu trop de preuves de la vérité d'une partie de votre histoire. Vous savez combien de fois j'ai vu ce *Vaisseau Fantôme*, et s'il est permis à votre père de naviguer de cette manière sur l'Océan, pourquoi n'auriez-vous pas été choisi pour faire révoquer son destin? Je crois jusqu'au dernier mot de tout ce que vous m'avez dit, et je comprends maintenant dans votre conduite bien des choses qui auparavant me paraissaient inexplicables. Bien des gens auraient pitié de vous, Philippe; mais moi, je vous porte envie.

— A moi!

—A vous; et je me chargerais bien volontiers de la tâche que vous avez à remplir, si la chose était possible. Quoi de plus glorieux que d'être appelé à exécuter un si grand dessein, — au lieu de parcourir le monde, comme nous le faisons tous pour chercher une fortune qu'un accident peut nous faire

perdre en un instant, après des années de travaux et de privations, et que, dans tous les cas, nous devons laisser après nous ; — d'être choisi pour accomplir une si grande œuvre, l'œuvre des anges, puis-je dire ; — d'avoir à racheter l'âme d'un père puni pour des fautes qui tiennent à la fragilité humaine, mais non condamné à souffrir éternellement? Vous avez à remplir une tâche qui mérite qu'on s'expose à toutes les fatigues et à tous les dangers d'une vie entière passée sur la mer. Si vous ne l'accomplissez qu'aux dépens de votre vie, qu'importe ? A quoi aboutissent tous nos futiles efforts, tous nos misérables travaux ? A rien. Ne devons-nous pas tous mourir? Mais à quel homme,— excepté vous, — a-t-il jamais été permis avant sa mort de racheter l'âme de l'auteur de son existence? Oui, Philippe, je vous porte envie.

— Vous pensez et vous parlez comme Amine. Elle a aussi une âme ardente; elle voudrait avoir des communications avec des êtres de l'autre monde, avec des esprits incorporels.

— Elle a raison. Il y a des événements

dans ma vie, ou, pour mieux dire, il y a des incidents qui se rattachent à ma famille, qui m'ont souvent pleinement convaincu que cela est non seulement possible, mais permis. Votre histoire n'a fait que me confirmer ce que je croyais déjà.

— Vraiment?

— Oui, vraiment. — Mais nous en parlerons dans une autre occasion; car la nuit tombe, et il faut songer à mettre notre radeau en sûreté pour la nuit. Voici justement une petite crique qui me paraît nous convenir.

Avant que le jour parût, il survint une forte brise de mer, et le ressac devint si violent, que le radeau se trouvait en danger. Il était impossible qu'ils continuassent leur voyage, tout ce qu'ils purent faire fut donc de tirer leur radeau sur le sable pour l'empêcher d'être mis en pièces par les vagues qui venaient se briser sur la côte. Les pensées de Philippe se dirigeaient toujours vers Amine, et regardant les vagues, dont la cime était alors dorée par les premiers rayons du soleil, il s'écria :

— Océan! as-tu mon Amine? Si cela est, rends tes morts! — Mais que vois-je là bas? s'écria-t-il en montrant un point noir à l'horizon.

— C'est la voile de quelque petit bâtiment, répondit Krantz; et il arrive vent arrière pour chercher un abri dans la même crique que nous avons choisie.

— Vous avez raison; c'est une de ces pirogues dont ces mers sont remplies. — Comme elle s'élève sur les vagues! — Elle paraît avoir un équipage nombreux.

La pirogue approchait rapidement; elle fut bientôt près du rivage; on cargua la voile, et elle traversa le ressac.

— La résistance est inutile si ce sont des ennemis, dit Philippe; mais nous connaîtrons bientôt notre destin.

Les hommes qui étaient sur la pirogue ne firent attention à eux qu'après avoir halé un petit bâtiment sur le sable et l'avoir amarré. Trois d'entre eux s'avancèrent alors vers Philippe et Krantz, ayant chacun une javeline à la main, mais sans montrer des intentions hostiles; l'un d'eux leur adressa

la parole en portugais, et leur demanda qui ils étaient.

— Nous sommes Hollandais, répondit Philippe.

— Faites-vous partie de l'équipage d'un bâtiment qui a fait naufrage?

— Oui.

— Vous n'avez rien à craindre. — Vous êtes ennemis des Portugais, et nous le sommes aussi. — Nous sommes de l'île de Ternate. Notre roi est en guerre avec les Portugais, qui sont des scélérats. — Où sont vos compagnons? Dans quelle île les trouverons-nous?

— Tous ont péri. — Puis-je vous demander si vous avez rencontré une femme seule sur un radeau, ou si vous en avez entendu parler?

— Nous avons entendu dire qu'une femme européenne a été trouvée sur la côte du côté du sud, et que les habitants de Tidore l'ont conduite à l'établissement portugais, dans la supposition qu'elle était Portugaise.

— Dieu soit loué! elle est sauvée! s'écria

Philippe. Dieu de miséricorde, recevez mes actions de grâces! — A Tidore, dites-vous?

— Oui. Mais nous sommes en guerre avec les Portugais, nous ne pouvons vous y conduire.

— Non; mais je la reverrai.

Celui qui parlait ainsi était évidemment un homme de quelque importance. Il portait un costume en partie mahométan, en partie malais; il avait des armes à sa ceinture et une javeline à la main; son turban était d'une toile peinte très fine, et, comme la plupart des hommes distingués de ce pays, il avait des manières polies et pleines de dignité.

— Nous retournons à Ternate, dit-il, et nous vous y conduirons. Notre roi sera charmé de recevoir des Hollandais, d'autant plus que vous êtes ennemis de ces chiens de Portugais. — J'ai oublié de vous dire que nous avons sur notre bord un de vos compagnons. Nous l'avons pêché en mer, épuisé de fatigue, mais à présent il est bien remis.

— Qui peut-être cet homme? demanda Krantz à Philippe; il faut qu'il appartienne à quelque autre bâtiment.

— Non, répondit Philippe en frissonnant, ce ne peut être que Schriften.

— Je ne le croirai que lorsque mes yeux l'auront vu.

— Croyez-en donc leur témoignage, répondit Philippe en lui montrant Schriften qui s'avançait vers eux.

— Mynheer Vanderdecken, charmé de vous voir. — Mynheer Krantz, j'espère que vous êtes en bonne santé. — Comme il est heureux que nous nous soyons sauvés tous trois, hi, hi, hi!

— L'Océan a donc rendu ses morts, comme je le lui demandais, pensa Philippe.

Cependant, Schriften, sans faire aucune allusion à la manière peu cérémonieuse dont Philippe l'avait congédié du radeau, s'adressa à Krantz avec un air de bonne humeur, non sans quelque causticité; et il se passa quelque temps avant que Krantz pût se débarrasser de lui.

— Que pensez-vous de cet homme, Krantz ?

— Qu'il fait partie d'un tout et qu'il a comme vous sa destinée à remplir. Il a son rôle à jouer dans ce mystère merveilleux, et il ne disparaîtra qu'au dénouement. Ne pensez pas à lui ; souvenez-vous que votre Amine est sauvée.

— Vous avez raison, le misérable ne vaut pas une pensée. Nous n'avons pas autre chose à faire que de nous embarquer avec ces insulaires ; ensuite nous chercherons à nous débarrasser de sa compagnie et de rejoindre mon Amine.

---

## CHAPITRE XI.

Quand Amine reprit l'usage de ses sens, elle était couchée sur des feuilles de palmier dans une petite hutte. Près d'elle était assis un enfant noir hideux qui écartait les mouches avec un éventail. — Où était-elle?

Amine avait passé deux jours sur la mer, éprouvant tour à tour des accès de délire et de stupeur. Au bout de ce temps, le radeau avait été poussé par le vent et le courant sur la côte orientale de la Nouvelle-Guinée. Elle avait été trouvée sur le sable par quelques naturels du pays qui trafiquaient sur le rivage avec des habitants de Tidore. Ils voulurent d'abord la dépouiller de ses vêtements, quoiqu'ils vissent fort bien qu'elle n'était pas morte; mais avant qu'ils

l'eussent laissée complétement nue, une bague ornée d'un beau diamant que Philippe lui avait donnée attira l'attention d'un de ces sauvages, et ne pouvant la lui retirer du doigt aussi facilement qu'il l'aurait voulu, il prit un couteau rouillé et émoussé pour lui couper le doigt; mais une vieille femme qui paraissait avoir de l'autorité, l'en empêcha et lui ordonna de se retirer. Les habitants de Tidore, qui étaient amis des Portugais, leur dirent que sauver une personne de cette nation leur vaudrait une récompense, et qu'à leur retour à Tidore ils iraient dire aux Portugais, à la factorerie, qu'une de leurs compatriotes avait été jetée à la côte sur un radeau. Ce fut à quoi Amine dut le bon traitement qu'elle éprouva ensuite; cette partie de la Nouvelle-Zélande étant un peu civilisée par les relations que les naturels ont de temps en temps avec les habitants de Tidore qui s'y rendent pour échanger des marchandises futiles ou communes d'Europe, contre les productions plus utiles de cette île.

La vieille femme fit porter Amine dans sa

hutte. Elle y resta plusieurs jours entre la vie et la mort; mais on en prit grand soin, quoiqu'elle eût seulement besoin qu'on rafraîchît avec un peu d'eau ses lèvres desséchées, et qu'on écartât d'elle les mosquites et les mouches.

Quand Amine ouvrit les yeux, l'enfant courut en avertir la vieille femme, qui rentra sur-le-champ dans la hutte. Elle était de grande taille, avait beaucoup d'embonpoint, et portait pour tout vêtement une pièce d'étoffe autour de sa ceinture, et un morceau de soie jaune fanée sur ses épaules. Ses cheveux, qui ressemblaient à de la laine, étaient en partie frisés, en partie nattés. Quelques anneaux d'argent à ses gros doigts, et un collier de nacre de perles autour de son cou, composaient tous ses bijoux. La coutume de mâcher du bétel lui avait rendu les dents noires comme du jais, et tout son extérieur était fait pour causer du dégoût à Amine.

Elle lui adressa la parole, mais Amine ne put la comprendre, et, épuisée par l'effort qu'elle avait fait pour se soulever, elle retomba sur son lit de feuilles, et ferma les

yeux. Mais la bonne femme eut pour elle tant de soins et d'attentions, qu'au bout de trois semaines Amine fut en état de se traîner hors de la hutte pour aller respirer l'air frais du soir. Les naturels de l'île l'entouraient quelquefois, mais ils la traitaient toujours avec respect, par crainte de sa vieille protectrice. Leurs cheveux, semblables à de la laine, étaient frisés ou nattés, et quelquefois blanchis avec de la poudre de Chinam. Quelques feuilles de palmier autour de leur ceinture, et descendant jusqu'aux genoux, étaient leur seul vêtement, et ils portaient pour ornements des anneaux au nez et aux oreilles, et des plumes d'oiseaux, particulièrement d'oiseaux de paradis. Leur langage était inintelligible pour Amine. Elle s'asseyait sous l'ombre des arbres, regardait les légères pirogues, mais ses pensées étaient ailleurs; elle n'était occupée que de Philippe.

Un matin, Amine sortit de la hutte, tous ses traits exprimant la joie, et s'étant assise à son ordinaire sous les arbres, elle s'écria :

— O ma mère, ma chère mère, que je

vous remercie! Vous m'êtes apparue; vous m'avez rappelé votre art que j'avais oublié, et si j'avais le moyen de me faire entendre de ces sauvages, je pourrais, même ici, savoir où mon Philippe est à présent.

Amine passa deux mois avec la vieille femme. Alors les habitants de Tidore revinrent, ayant ordre d'amener à la factorerie la femme blanche qui avait été jetée sur la côte, et de récompenser ceux qui avaient eu soin d'elle. Amine avait alors recouvré toute sa beauté; on lui fit comprendre par signes que ces hommes venaient la chercher pour la conduire ailleurs; et comme tout changement lui paraissait préférable à la vie qu'elle menait parmi ces sauvages, elle les suivit à bord d'une pirogue, qui l'emmena bientôt avec ses nouveaux compagnons; et tandis que ce léger bâtiment fendait les ondes, Amine pensa au songe de Philippe et à la coquille de la *Syrène.*

Dans la soirée, ils s'arrêtèrent à la pointe méridionale de Galolo, et ils descendirent à terre pour y passer la nuit. Dans la matinée suivante, ils gagnèrent le lieu de leur

destination, et Amine fut conduite à la factorerie portugaise.

Que la curiosité des Portugais qui s'y trouvaient eût été excitée, c'est ce qui n'est pas étonnant; car les habitants de l'île avaient raconté de quelle manière elle était arrivée dans la Nouvelle-Guinée, et cette histoire était assez merveilleuse. Tous l'attendaient avec impatience, depuis le commandant jusqu'au dernier domestique, et la beauté d'Amine les frappa d'admiration. Le commandant lui fit un long compliment en portugais, et parut surpris qu'elle ne lui fît aucune réponse. Il aurait été plus surprenant qu'elle lui eût répondu, car elle ne comprenait pas un seul mot de cette langue, ce qu'elle lui fit entendre par signes.

Le commandant supposa qu'elle était Anglaise ou Hollandaise, et fit venir un interprète. Amine lui apprit alors qu'elle était femme d'un capitaine hollandais dont le bâtiment avait fait naufrage, et qu'elle ignorait si l'équipage avait péri ou s'était sauvé. Le commandant ne fut pas fâché qu'un bâtiment hollandais eût fait naufrage, et il fut

charmé qu'une si belle créature eût échappé à la mort. Il lui dit qu'elle était la bien-venue à Tidore, et qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour lui rendre agréable le séjour qu'elle serait obligée d'y faire. Il ajouta qu'il attendait dans trois mois un bâtiment venant des mers de la Chine et allant à Goa; qu'elle pourrait s'y embarquer, si bon lui semblait, et qu'à Goa elle trouverait aisément un bâtiment pour la conduire où elle voudrait aller. Enfin il la fit conduire dans un appartement, et lui donna une jeune négresse pour la servir.

Le commandant portugais était un petit homme maigre et desséché par le long séjour qu'il avait fait sous le soleil des tropiques. Il portait de grosses moustaches et un long sabre : c'étaient les deux traits les plus remarquables de sa physionomie et de son costume.

Amine ne pouvait se tromper sur les attentions qu'il avait pour elle, et elle en aurait ri si elle n'eût craint qu'il ne voulût la retenir à Tidore. Au bout de quelques semaines, elle avait appris assez de portugais pour de-

mander tout ce dont elle avait besoin, et, avant de quitter l'île de Tidore, elle le parlait couramment. Mais son désir de partir et de savoir ce qu'était devenu Philippe augmentait tous les jours ; et, à l'expiration des trois mois, ses yeux étaient sans cesse dirigés vers la mer, dans l'espoir de voir le bâtiment qui était attendu. Il parut enfin du côté de l'ouest ; et tandis qu'Amine le regardait avec joie, le petit commandant tomba à ses genoux, la supplia de ne plus songer à partir, et lui offrit son cœur et sa main.

Amine lui répondit avec prudence, car elle savait qu'elle était en son pouvoir. Elle lui dit qu'il fallait d'abord qu'elle fût certaine de la mort de son mari, que rien ne prouvait encore ; qu'elle se rendrait donc à Goa, et que si elle apprenait qu'elle était libre, elle lui écrirait.

Cette réponse, comme on le verra bientôt, fit courir à Philippe de grands dangers. Le commandant, se promettant de forger des preuves de la mort du mari, en parut satisfait; lui déclara que dès qu'il en aurait appris la nouvelle positive, il la lui porterait lui-

même à Goa, et lui fit mille protestations d'amour et de fidélité.

— Le fou! pensa Amine, les yeux fixés sur le bâtiment, qui venait de jeter l'ancre à peu de distance du rivage. L'équipage débarqua, et s'avança vers la factorerie. Elle aperçut un prêtre au milieu des marins, et elle frémit, sans trop savoir pourquoi, en reconnaissant en lui le père Mathias.

---

# CHAPITRE XII.

Amine et le père Mathias tressaillirent, et firent un pas en arrière de surprise à cette rencontre inattendue. Amine fut la première à lui tendre la main, car le plaisir qu'elle éprouvait à voir quelqu'un qu'elle connaissait, lui faisait presque oublier la manière dont ils s'étaient quittés.

Le père Mathias lui prit la main avec un air de froideur, et étendant la sienne sur la tête d'Amine il lui dit : — Que Dieu vous donne sa bénédiction, ma fille, et qu'il vous pardonne, comme je vous ai pardonné depuis long-temps! Le souvenir de ce qui s'était passé entre eux appela une vive rougeur sur les joues d'Amine.

Le père Mathias lui avait-il pardonné réellement? C'est ce que la suite nous ap-

prendra. Une chose certaine, c'est qu'il la traita alors en ancienne amie; qu'il écouta avec intérêt l'histoire de son naufrage, et qu'il convint qu'il était à propos qu'elle l'accompagnât à Goa.

Quelques jours après, le bâtiment mit à la voile, et Amine quitta la factorerie et le commandant, son adorateur. Ils traversèrent l'Archipel sans accident, et ils arrivèrent devant la baie du Bengale sans que le beau temps eût été interrompu un instant.

Le père Mathias, après avoir quitté Terneuse, était retourné à Lisbonne, et, las de vivre dans l'oisiveté, il avait offert de se rendre dans l'Inde comme missionnaire. Il était arrivé à Formose, et, peu de temps après son arrivée, il avait reçu ordre de son supérieur de retourner à Goa pour une affaire importante. C'était ainsi qu'il avait rencontré Amine à Tidore.

Il serait difficile d'analyser les sentiments du père Mathias à l'égard d'Amine, car ils variaient bien souvent. — Tantôt il se rappelait les bontés qu'elle et Philippe avaient eues pour lui, son amitié pour son mari, et

les bonnes qualités qu'elle possédait, comme il ne pouvait s'empêcher de le reconnaître ; — tantôt il songeait à la honte dont l'avait couvert l'injuste accusation qu'elle avait faite contre lui ; et il se demandait si elle avait réellement cru qu'il était entré dans sa chambre dans d'autres intentions que celles qui l'y avaient conduit; ou si elle avait voulu profiter de son indiscrétion pour se débarrasser de ses remontrances et de ses exhortations. — Le pour et le contre se balançaient à peu près dans son esprit ; cependant il lui aurait tout pardonné, s'il avait cru qu'elle était sincèrement convertie à la foi chrétienne ; mais il était fortement convaincu non seulement qu'elle était une infidèle, mais qu'elle pratiquait des arts illicites, ce qui faisait pencher la balance contre elle. Il la surveillait de près ; quand elle montrait dans la conversation quelques sentiments religieux, son cœur lui parlait pour elle ; mais s'il lui échappait quelque expression qui sentît l'incrédulité ou le doute, il se livrait à son indignation et à des idées de vengeance.

Ce fut quand ils doublèrent le cap méridional de Ceylan qu'ils eurent du mauvais temps pour la première fois, et quand la tempête fut dans toute sa force, les matelots superstitieux allumèrent des chandelles devant la petite statue d'un saint, placée dans une niche sur le pont. Amine le remarqua, sourit d'un air moqueur, presque sans y penser, et s'aperçut en même temps que les yeux du père Mathias étaient fixés sur elle.

— Les sauvages de la Nouvelle-Guinée adorent des dieux de bois, murmura-t-elle à demi-voix, et on les appelle idolâtres : que sont donc les chrétiens?

— Ma fille, ne seriez-vous pas mieux dans votre chambre? Ce moment n'est pas celui où des femmes doivent rester sur le pont. Elles feraient mieux d'offrir des prières à Dieu pour notre sûreté.

— Je prie mieux ici que je ne pourrais le faire dans ma chambre, mon père. D'ailleurs j'aime à voir cette lutte des éléments. En la contemplant j'admire le Dieu qui commande à la tempête, qui ordonne aux vents de dé-

ployer toute leur fureur, ou qui les force à retenir leur souffle.

— C'est bien parler, ma fille; mais ce n'est pas seulement dans la contemplation de ses ouvrages qu'il faut adorer Dieu, il faut l'honorer dans la solitude par l'examen de sa conscience, par la méditation et par la foi. — Avez-vous suivi les préceptes qui vous ont été enseignés? Avez-vous révéré les sublimes mystères qui vous ont été expliqués?

— J'ai fait de mon mieux, mon père, répondit Amine, détournant la tête, et regardant la mer qui roulait des montagnes.

— Qui ne croit pas tout, ne croit rien, jeune femme. — C'est ce que je pensais; je vous ai vue sourire avec un air de mépris, tout à l'heure. Quelle en était la cause?

— Mes propres pensées, bon père.

— Dites plutôt que c'est la foi montrée par les autres.

Amine ne répondit rien.

— Vous êtes encore une infidèle, une païenne. — Prenez garde, jeune femme, prenez garde!

— A quoi faut-il que je prenne garde, mon père? N'y a-t-il pas dans ces climats des millions d'êtres qui sont plus infidèles, plus païens que je ne le suis? A combien de peines, de fatigues et de dangers ne vous êtes-vous pas exposé pour propager parmi eux votre croyance, et pourquoi y avez-vous si peu réussi? Vous le dirai-je? C'est parce que ceux à qui vous vous adressez ont déjà une croyance; que cette croyance leur a été enseignée dès leur enfance, et qu'elle est professée par tous ceux qui habitent autour d'eux. — Ne suis je pas dans la même position? J'ai été élevée dans une croyance différente de la vôtre; pouvez-vous espérer de me la faire oublier tout-à-coup, et d'extirper en un instant les préjugés qui ont crû avec moi? — J'ai pensé beaucoup à ce que vous m'avez dit, — j'ai senti qu'il s'y trouvait beaucoup de vérités; — j'ai regardé les préceptes de votre croyance comme divins: — n'est-ce pas déjà beaucoup? Et pourtant cela ne vous suffit pas. Vous exigez une obéissance et une soumission aveugles. Je n'appellerais pas cela me convertir. Nous serons

bientôt à Goa. Alors, enseignez-moi; faites entrer la conviction dans mon âme, si vous le pouvez; je suis prête à tout examiner et à partager votre croyance, mais ce ne peut être qu'après avoir été convaincue.

— Vous parlez hardiment, ma fille, mais vous dites ce que vous pensez. Nous reprendrons ce sujet quand nous serons à Goa, et, à l'aide de la Providence, la foi chrétienne vous sera manifestée.

— Soit, répondit Amine.

Le vieux prêtre ne s'imaginait guère que les pensées d'Amine étaient occupées en ce moment d'un songe qu'elle avait fait à la Nouvelle-Guinée, et dans lequel elle avait vu sa mère qui lui avait révélé les secrets de son art magique. Il lui tardait d'arriver à Goa pour pouvoir les mettre en pratique.

Cependant la tempête augmentait de force à chaque instant. Le bâtiment fatiguait et avait fait une voie d'eau; les matelots portugais étaient consternés et invoquaient les saints; le père Mathias et les autres passagers se regardaient comme perdus, car le travail des pompes ne suffisait pas pour vider l'eau

aussi vite qu'elle entrait. Ils se prosternaient, priaient, et pâlissaient toutes les fois qu'une lame couvrait le pont. Le père Mathias leur fit une courte exhortation et leur donna une absolution générale. Les uns pleuraient comme des enfants, les autres s'arrachaient les cheveux, quelques uns juraient et maudissaient les saints qu'ils venaient d'invoquer. Amine seule avait l'air tranquille, et en les entendant jurer elle souriait avec dédain.

— Ma fille, dit le père Mathias, cherchant à donner de la fermeté à sa voix tremblante, pour ne point paraître agité devant une femme qu'il voyait si calme au milieu du tumulte des éléments; ma chère fille, profitez de cette heure de péril. Avant que vous soyez appelée devant le trône de Dieu, souffrez que je vous reçoive dans le sein de notre église; que je vous accorde le pardon de vos péchés, et que j'assure votre bonheur pour toute l'éternité.

— Mon bon père, ce n'est pas la tempête qui apprendra à Amine à croire, quand même elle craindrait la tempête, et elle ne

croit pas que vous ayez le pouvoir de lui pardonner ses péchés, parce qu'elle dirait dans un moment de crainte ce qu'elle rétracterait quand sa raison serait plus calme. Si la crainte avait pu avoir de l'empire sur moi, c'eût été quand j'ai été laissée seule sur le radeau. — C'est là ce qui fut une véritable épreuve pour ma force d'esprit; et encore en ce moment, ce souvenir est plus terrible pour moi que la tempête à laquelle nous sommes exposés, et la mort qui nous menace.

— Ne mourez pas dans l'incrédulité, ma chère enfant.

— Mon père, répondit Amine en montrant les passagers et les marins qui pleuraient et gémissaient étendus sur le pont, ces hommes sont chrétiens; vous venez de leur promettre, il n'y a qu'un instant, le bonheur éternel pour héritage. Quelle est donc leur foi, puisqu'elle ne leur donne pas la force de mourir en hommes? Pourquoi une femme ne tremble-t-elle pas, tandis qu'ils s'abandonnent à un lâche désespoir?

— La vie a des douceurs, ma fille. — Ils

ont une femme, des enfants. — Ils craignent l'avenir. — Qui est préparé à mourir ?

— Je le suis, mon père. — Je n'ai plus de mari, — du moins j'ai à craindre de ne plus en avoir; — la vie n'a plus de douceurs pour moi. — Il ne me reste qu'une faible espérance, — le brin de paille que saisit le malheureux qui se noie. — Si Philippe était ici, je pourrais..... mais il est parti avant moi, et tout ce que je désire c'est de le suivre.

— Il est mort plein de foi, ma fille; faites-en autant, si vous voulez le rejoindre.

— Il n'est pas mort comme les gens que nous voyons, répondit Amine en jetant un regard de mépris sur les passagers et l'équipage.

— Il n'a peut-être pas vécu comme eux; l'homme vertueux meurt en paix et ne connaît pas la crainte.

— Les hommes vertueux meurent de même dans toutes les croyances ; et dans toutes les croyances, la mort est terrible pour les méchants.

— Je vais prier pour vous, mon enfant, dit le père Mathias en se mettant à genoux.

— Je vous remercie, mon père. Dieu accueillera vos prières, même quand vous les offrirez pour une femme comme moi, répondit Amine; et se tenant au garde-corps, elle monta sur le gaillard d'arrière.

— Nous sommes perdus, signora, perdus! s'écria le capitaine, couché le long de la muraille et se tordant les mains.

— Non, répondit Amine, qui avait gagné le côté du vent et qui se tenait à un cordage; non, nous ne le sommes pas pour cette fois.

— Que dites-vous, signora? s'écria le capitaine, regardant avec admiration l'air calme et tranquille d'Amine.

— Quelque chose me dit, capitaine, que nous ne périrons pas, si vous faites quelques efforts pour nous sauver. Quelque chose me le dit ici, dit Amine en appuyant une main sur son cœur. Elle était convaincue que le bâtiment ne ferait pas naufrage, parce qu'elle avait remarqué que depuis quelques minutes la tempête était moins violente, quoique la terreur des marins les eût empêchés de s'en apercevoir.

Le sang-froid d'Amine, peut-être sa beauté, et le spectacle extraordinaire d'une jeune femme conservant son calme et sa confiance, quand tous les autres étaient plongés dans le désespoir, firent une forte impression sur le capitaine et sur les marins. La supposant catholique, ils s'imaginèrent que quelque révélation l'avait autorisée à parler ainsi. La crédulité et la superstition sont proches voisines. Ils regardèrent Amine avec admiration et respect. Chacun recouvra son énergie; on reprit le travail des pompes, et l'on fit toutes les manœuvres nécessaires. La tempête se calma pendant la nuit, et, comme Amine l'avait prédit, le bâtiment fut sauvé.

L'équipage et les passagers la regardaient comme une sainte, et parlèrent d'elle dans ce sens au père Mathias, qui était fort embarrassé. Le courage qu'elle avait montré était extraordinaire; quand il tremblait lui-même, elle n'avait donné aucun signe de crainte. Il ne répondit rien, mais il réfléchit, et le résultat de ses réflexions ne fut pas favorable à Amine. Qui lui avait donné

tant de sang-froid? Qui lui avait donné l'esprit de prophétie? Ce n'était pas le christianisme, car elle ne le professait pas. Qu'était-ce donc? Et le père Mathias pensa à ce qu'il avait vu dans la chambre d'Amine à Terneuse, et secoua la tête.

---

## CHAPITRE XIII.

Il faut maintenant que nous retournions près de Philippe et de Krantz, qui avaient eu une longue conversation sur l'étrange réapparition de Schriften. Le résultat en fut qu'ils le surveilleraient de près, et qu'ils se sépareraient de lui le plus tôt possible. Krantz lui avait demandé des détails sur la manière dont il avait échappé à la mort, et Schriften lui avait répondu avec ce ton de ricanement qui lui était ordinaire qu'un des avirons du radeau étant tombé daus la mer pendant qu'il luttait contre Philippe, il s'en était servi pour se soutenir sur l'eau ; qu'il avait gagné ainsi une petite île où il était resté quelque temps; qu'ayant aperçu la pirogue, il s'était jeté à la mer, et que les habitants de Ternate l'ayant vu, l'avaient reçu

sur leur bord. Comme il n'y avait rien d'impossible dans ce récit, quoiqu'il ne parût pas très vraisemblable, Krantz ne lui fit pas d'autres questions. Le lendemain matin, le vent s'étant modéré, la pirogue mit à la voile et se dirigea vers l'île de Ternate.

Quatre jours se passèrent avant qu'ils y arrivassent, car ils descendaient à terre tous les soirs, et tiraient leur petit bâtiment sur le sable. Philippe, sachant qu'Amine était en sûreté, se sentait le cœur soulagé, et l'espérance de la revoir l'aurait rendu heureux, si la présence de Schriften n'eût été pour lui un tourment continuel.

Il était bien étrange, bien contraire à la nature humaine, que cet homme, qui paraissait avoir quelque chose de diabolique dans son caractère, ne fit jamais aucune allusion à la tentative de Philippe pour lui ôter la vie. S'il s'en était plaint, s'il avait accusé Philippe de meurtre, s'il l'eût menacé de se venger en demandant justice aux autorités quand ils seraient de retour dans leur pays, cela aurait paru tout simple : mais non ; il était là, faisant à chaque instant des

observations caustiques et impertinentes que personne ne lui demandait, et ricanant éternellement, comme s'il n'eût pas eu le moindre motif de colère et de ressentiment.

Dès qu'ils furent entrés dans le port de Ternate, on les conduisit dans une grande cabane construite en bambou et couverte de feuilles de palmier, et on les pria de ne pas en sortir jusqu'à ce qu'on eût annoncé leur arrivée au roi. Philippe et Krantz continuaient à remarquer la même politesse et les mêmes attentions dans ces insulaires, dont la religion et le costume semblaient tenir également des Musulmans et des Malais.

Au bout de quelques heures, on vint les chercher pour les conduire en présence du roi, qui leur donna audience en plein air. Il était assis sous un grand portique, accompagné d'un cortége nombreux de prêtres et de soldats, mais sans aucune espèce de splendeur. Tous ceux qui composaient la suite du roi portaient une robe blanche et un turban de même couleur, et il n'était

distingué des autres par aucun ornement. Ce qui frappa surtout Philippe et Krantz quand ils arrivèrent dans cette assemblée, ce fut la propreté exquise qui y régnait. On ne pouvait apercevoir une seule tache sur aucune robe, et elles étaient aussi blanches que la neige nouvellement tombée.

Ayant suivi l'exemple de ceux qui les avaient amenés, en saluant le roi à la manière des mahométans, ils furent invités à s'asseoir. On fit venir des interprètes portugais, car les relations que ces insulaires avaient eues avec les Portugais, qu'ils avaient chassés de leur île, faisaient que plusieurs d'entre eux savaient cette langue. Le roi fit alors quelques questions aux étrangers, leur dit qu'ils étaient les bienvenus, et leur demanda comment ils avaient fait naufrage.

Philippe entra dans quelques détails, lui dit que sa femme avait été séparée de lui; qu'il avait lieu de croire qu'elle était alors à la factorerie portugaise à Tidore, et lui demanda s'il ne pouvait l'aider à obtenir qu'elle lui fût rendue, ou à aller la joindre.

— C'est bien parlé, dit le roi. Qu'on serve des rafraîchissements aux étrangers. L'audience est terminée.

Au bout de quelques minutes, il ne resta sous le portique avec le roi que deux ou trois de ses amis, ou de ses conseillers, et l'on servit à Philippe et Krantz du poisson et divers mets, la plupart assaisonnés de curry. Lorsque le repas fut fini, le roi dit à Philippe : — Les Portugais sont des chiens et nos ennemis, voulez-vous nous aider à les combattre? Nous avons des canons, mais nous ne savons pas nous en servir comme vous. J'enverrai une flotte contre les Portugais à Tidore, si vous voulez nous aider. Ce sera le moyen de recouvrer votre femme.

— Je vous répondrai demain, dit Philippe ; il faut que je me consulte avec mon ami, qui était premier lieutenant du bâtiment dont j'étais capitaine. Schriften, que Philippe avait représenté comme un simple matelot, n'avait pas été amené en présence du roi.

— Fort bien, répondit le roi ; nous attendrons demain votre réponse.

Philippe et Krantz se retirèrent, et, en rentrant dans leur cabane, ils virent que le roi leur avait envoyé deux costumes complets de mahométans, et deux turbans. Ce présent venait fort à propos, car leurs vêtements avaient cruellement souffert de leurs aventures, et leurs chapeaux étant un foyer qui réunissait les rayons ardents du soleil, ils les échangèrent bien volontiers contre des turbans blancs. Ayant caché leur argent dans les ceintures qui faisaient partie des vêtements qui leur avaient été envoyés, ils prirent la mise des naturels du pays, et trouvèrent qu'elle était très commode. Après une longue conversation, il fut décidé qu'ils accepteraient la proposition du roi, car c'était le seul moyen que Philippe pût imaginer pour se remettre en possession d'Amine. Le lendemain, ils annoncèrent au roi leur consentement, et l'on commença sur-le-champ les préparatifs de l'expédition.

Ce fut une scène de tumulte et d'activité. Des centaines de pirogues se rassemblèrent dans la baie le long du rivage, si près les unes des autres, qu'elles semblaient ne for-

mer qu'un radeau d'un demi-mille de longueur. Des charpentiers travaillaient à réparer les bâtiments qui étaient avariés; des matelots préparaient les voiles; des soldats aiguisaient leurs sabres, et apprêtaient des sucs vénéneux et mortels pour empoisonner les lames de leurs crics. Le rivage offrait une scène de confusion. Des jarres pleines d'eau, des sacs de riz, des légumes, du poisson salé, des cages avec des poulets, étaient épars sur le sable au milieu de soldats qui exécutaient les ordres de leurs chefs, et ceux-ci se promenaient, vêtus de leur plus beau costume, portant des armes brillantes, parés de divers ornements, et surveillaient tous les travaux. Le roi avait six canons de quatre livres de balles, présent que lui avait fait un capitaine européen. Philippe et Krantz les firent placer sur les plus grandes pirogues avec la quantité nécessaire de munitions, et apprirent à quelques naturels à les servir. Le roi, qui ne doutait nullement qu'il ne s'emparât du fort portugais, déclara d'abord qu'il commanderait lui-même l'expédition; mais il en fut détourné par ses

principaux conseillers, auxquels Philippe se joignit, et qui lui firent sentir qu'il ne devait pas exposer ainsi une vie si précieuse à son royaume. Au bout de dix jours, tout fut prêt, et la flotte, portant sept mille hommes, mit à la voile pour l'île de Tidore.

C'était un beau spectacle que de voir la mer couverte d'environ six cents de ces bâtiments pittoresques, tous ayant leur voile déployée, fendant l'eau comme des dauphins, et montés par des hommes dont les vêtements blancs faisaient contraste avec l'azur foncé de l'Océan. Les grandes pirogues, sur lesquelles étaient Philippe, Krantz, et les principaux commandants, étaient décorées de banderoles de toutes couleurs, qui flottaient au gré du vent. On aurait cru qu'il s'agissait d'une excursion de plaisir, plutôt que d'une expédition ayant pour but le carnage et la destruction.

Dans la soirée du second jour, ils aperçurent l'île de Tidore, et ils s'approchèrent jusqu'à quelques milles de la factorerie et du fort des Portugais. Les naturels du pays, qui n'aimaient pas les Portugais, mais qui les

craignaient, avaient abandonné les huttes voisines du rivage, et s'étaient retirés dans les bois. La flotte jeta donc l'ancre près de la côte pendant la nuit, sans aucun obstacle; et le lendemain matin, Philippe et Krantz firent une reconnaissance.

On avait construit le fort et la factorerie de Tidore d'après les principes suivis dans presque tous les établissements portugais de ces mers. Un fossé profond défendu par une forte palissade, entourait la factorerie et toutes les maisons qui en faisaient partie. Les portes en étaient ouvertes toute la journée, mais on les fermait pendant la nuit. Dans cet enclos, du côté de la mer, était ce qu'on pouvait appeler le fort, qui était solidement construit en maçonnerie, garni de parapets, et entouré d'un second fossé. On ne pouvait y entrer que par un pont-levis, défendu par deux batteries de canons placées de chaque côté. Cependant on ne pouvait bien juger de la véritable force de cette citadelle, attendu la hauteur de la palissade qui entourait tout l'établissement. Après avoir fait sa reconnaissance, l'avis de Phi-

lippe fut que les grandes pirogues qui portaient les pièces de canon fissent une attaque contre le fort du côté de la mer, tandis que les soldats montés sur les autres descendraient à terre, armés d'arcs et de fusils à mèche, et profiteraient de tous les abris qu'ils pourraient trouver pour harceler l'ennemi. Ce plan ayant été approuvé, cent cinquante pirogues mirent à la voile, les autres furent tirées sur le sable, et les hommes qu'elles contenaient firent route pour le fort.

Mais les Portugais les avaient vus s'approcher, et ils s'étaient préparés à les recevoir. Les batteries dirigées vers la mer étaient composées de pièces de grosse artillerie, et elles étaient bien servies. Les pirogues au contraire n'avaient que de petits canons, et quoique Philippe en tirât tout le parti possible, il était impossible qu'ils pratiquassent une brèche dans les murs de brique très épais du fort portugais. Après un engagement de quatre heures, pendant lequel les habitants de Ternate perdirent beaucoup de monde, les grandes pirogues, d'après l'avis de Philippe et de Krantz, retournèrent à l'endroit où était le reste de la

flotte, pour tenir un nouveau conseil de guerre. Cependant, on laissa la troupe qui attaquait le fort par terre, attendu qu'elle empêchait qu'il n'y entrât des secours et des provisions, et qu'on tuait quelques Portugais quand ils s'exposaient, ce que Philippe regardait comme n'étant pas sans importance, puisque le fort ne pouvait avoir une garnison nombreuse.

Il était évident que leurs canons ne pouvaient les aider à prendre le fort; il était imprenable pour eux du côté de la mer : il fallait donc qu'ils l'attaquassent par terre. Quand les chefs eurent parlé, Krantz proposa le plan d'attaque qui suit. Tous ceux de leurs hommes qui n'avaient pas de mousquets entreraient dans le bois, feraient des fagots de tout le bois mort qu'ils pourraient trouver, et quand la nuit serait venue, et que la brise commencerait à souffler, ils les empileraient contre la palissade sous le vent, et y mettraient le feu. Ils pourraient alors entrer sans difficulté dans l'enceinte de la factorerie, et voir de quelle manière ils devaient s'y prendre pour attaquer le fort.

Ce conseil était trop judicieux pour ne pas être suivi. Les insulaires de Ternate allèrent préparer des fagots dans le bois, et quand la nuit fut venue et que la brise fut levée, quittant leurs vêtements blancs, et ne gardant que leurs ceintures, leurs cimeterres et leurs crics, ils en firent une pyramide appuyée sur la palissade, et y mirent le feu en plusieurs endroits en poussant de grands cris. Les flammes s'élevèrent à l'instant, l'artillerie du fort tonna, et la mitraille tua plusieurs insulaires. Mais les Portugais, étouffés par la fumée que le vent chassait de leur côté, furent obligés de quitter les remparts pour ne pas être suffoqués. La palissade était embrasée, les flammes s'élevaient plus haut que le fort, et le feu ne tarda pas à se communiquer aux bâtiments de la factorerie et aux maisons qui se trouvaient dans cette enceinte. Cependant les Portugais ne cherchaient ni à l'éteindre ni à opposer aucune résistance à leurs ennemis. Les habitants de Ternate arrachèrent alors les débris encore brûlants de la palissade, pénétrèrent dans l'enceinte, et, tenant d'une main leur cime-

terre, et de l'autre leur cric, ils mirent à mort tous ceux qui avaient été assez malheureux pour y chercher un refuge. C'étaient pour la plupart des naturels de Tidore employés au service des Portugais, et ceux-ci paraissaient attacher peu de prix à leur vie, car ils furent sourds aux cris que poussaient ces infortunés pour demander qu'on baissât le pont-levis, et qu'on les reçût dans le fort.

Les flammes dévoraient alors la factorerie et les autres maisons, et la lueur de l'incendie se répandait à plusieurs milles de distance. La fumée s'était dissipée, et le vif éclat des flammes permettait de voir le fort du haut en bas.

— Si nous avions des échelles de siége, dit Philippe, le fort serait à nous, car il n'y a pas une âme sur les remparts.

— Vous avez raison, répondit Krantz; mais les murs de la factorerie sont en pierres, et ce sera un poste avantageux quand tout le bois sera consumé. En nous y établissant, nous pouvons empêcher les ennemis d'arriver à leurs batteries, jusqu'à ce qu'on ait fa-

briqué des échelles. Elles peuvent être prêtes demain soir, et après avoir enfumé le fort une seconde fois avec quelques fagots, nous monterons sur les remparts, et nous emporterons la place.

— Excellent, dit Philippe. Et il alla trouver les chefs qui étaient réunis hors de l'enceinte. Il leur fit part de ce nouveau projet, et à peine y avaient-ils donné leur approbation, que Schriften qui était parti avec l'expédition sans que Philippe le sût, se montra à son côté.

— Cela ne réussira pas, s'écria-t-il; hi, hi, hi! Vous ne prendrez jamais ce fort, Philippe Vanderdecken.

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'une détonation terrible se fit entendre; l'air fut rempli de grosses pierres, et retombant de tous côtés, elles tuèrent ou blessèrent quelques centaines des assaillants : c'était la factorerie qui venait de sauter. Il se trouvait dans les caves une grande quantité de poudre à canon, et le feu s'y était communiqué.

— Ainsi finit votre projet, mynheer Van-

derdecken. Je vous dis que vous ne prendrez jamais ce fort; hi! hi! hi!

La confusion causée par cet événement inattendu fut suivie d'une terreur panique. Les habitants de Ternate, qui ne connaissaient pas encore les effets terribles de l'explosion d'une grande quantité de poudres, crurent qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans cet accident, coururent à toutes jambes vers le rivage, mirent leurs pirogues à la mer, et ceux qui purent y trouver place mirent à la voile à l'instant même, laissant leurs compagnons sur le bord de la mer.

— Vous ne prendrez jamais ce fort, répéta encore la voix aigre de Schriften.

Philippe leva son sabre pour lui fendre la tête; mais il le laissa retomber sur-le-champ. — Je crains que ce qu'il me dit ne soit une vérité désagréable, pensa-t-il; ce n'est pas une raison pour lui ôter la vie.

Quelques uns des chefs de Ternate n'avaient pas encore perdu courage, mais la plupart étaient aussi alarmés que leurs soldats. Il fut pourtant convenu que l'armée resterait où elle était jusqu'au jour, et

qu'alors on déciderait ce qu'il y aurait à faire.

Au lever du soleil, on vit que le fort portugais, qui n'était plus caché par les autres bâtiments, était plus formidable qu'on ne l'avait d'abord supposé. Les remparts étaient couverts d'hommes, et l'on y disposait de grosses pièces d'artillerie pour les pointer contre les forces de Ternate. Philippe et Krantz, après une courte consultation, reconnurent qu'au milieu de la frayeur générale il était impossible de rien entreprendre de plus, et tous les chefs de Ternate étant du même avis, il fut décidé qu'on retournerait dans cette île. D'ailleurs, les chefs étaient satisfaits du succès qu'ils avaient obtenu. Ils avaient détruit la factorerie, la palissade qui la protégeait, et les maisons qui étaient dans cette enceinte; il ne restait qu'un fort construit en pierre et inattaquable, et ils savaient que d'après le rapport qu'ils feraient au roi, l'affaire serait considérée comme une grande victoire. Ils donnèrent donc l'ordre du départ, et deux heures après toute la flotte, après une perte de près de sept cents

hommes, était en route pour Ternate. Philippe et Krantz étaient sur la même pirogue, afin de pouvoir s'entretenir ensemble. Au bout de trois heures, il survint un calme, et vers le soir tout annonçait un mauvais temps. Quand la brise se leva, elle leur était contraire; mais comme ces pirogues naviguaient bien au plus près du vent, on y fit peu d'attention. Cependant, vers minuit, le vent avait considérablement augmenté, et avant qu'ils eussent doublé le cap nord-est de Tidore, il se changea en ouragan. La force du vent fit tomber à la mer un grand nombre d'hommes, et ceux qui ne savaient pas nager se noyèrent. On amena les voiles, et les pirogues restèrent à la merci des vents et des flots, chaque lame les couvrant. La flottille dérivait rapidement vers la côte, et avant que le jour parût, la pirogue sur laquelle étaient Philippe et Krantz échoua sur le sable à l'extrémité septentrionale de l'île. Au bout de quelques minutes, elle fut brisée en pièces, et chacun de ceux qui s'y trouvaient eut à pourvoir à sa sûreté. Philippe et Krantz saisirent un fragment de la pirogue, à l'aide

duquel ils gagnèrent aisément le rivage. Ils y trouvèrent une trentaine de leurs compagnons qui avaient subi le même sort. Quand le jour parut, ils virent que la plus grande partie de la flottille avait doublé le cap, et que les pirogues qui étaient encore en-deçà réussiraient probablement à la doubler aussi, le vent ayant diminué de force.

Les habitants de Ternate, étant bien armés, proposèrent de mettre à l'eau quelques pirogues de Tidore dès que le temps le permettrait, et de suivre la flottille. Philippe, qui s'était consulté avec Krantz, eut l'air d'y consentir, mais cet incident lui paraissait une trop bonne occasion de s'assurer du sort d'Amine, pour ne pas en profiter. Comme les Portugais n'avaient aucun moyen de prouver le contraire, ils pouvaient nier qu'ils eussent été du nombre des assaillants, ou du moins soutenir qu'ils avaient été contraints par la force à se joindre à éux dans cette expédition. A tout risque, Philippe était déterminé à rester, et Krantz voulut partager son destin. Tandis que les habitants de Ternate s'occupaient à s'emparer de quelques

pirogues de Tidore, et à les mettre à l'eau, ils s'enfoncèrent dans le bois, et les laissèrent partir sans eux. Cependant les Portugais avaient vu le naufrage de quelques pirogues, et le commandant, courroucé de la perte qu'il avait soufferte, avait ordonné aux habitants de Tidore de faire prisonniers et de lui amener tous les ennemis qui avaient été jetés sur la côte de cette île. Les Portugais étant alors maîtres absolus, les habitants obéirent; et quelques uns d'entre eux trouvèrent bientôt Philippe et Krantz, qui s'étaient assis sous l'ombre d'un grand arbre, attendant tranquillement l'événement. On les conduisit au fort, où ils arrivèrent à la chute du jour. Le commandant, en présence duquel ils se trouvèrent bientôt, était le petit homme que nous avons vu si éperdument épris d'Amine, et comme ils portaient le costume mahométan, il allait donner ordre qu'on les pendît, quand Philippe lui dit qu'ils étaient Portugais, qu'ils avaient fait naufrage, et que le roi de Ternate les avait forcés à partir avec son expédition, et qu'ils n'y avaient consenti que dans l'espoir

de trouver l'occasion de s'échapper. Il ajouta que ce fait était évident, puisque les habitants de Ternate, qui avaient été jetés comme eux sur la côte, s'étaient enfuis sur des pirogues de Tidore, dont ils s'étaient emparés, tandis qu'ils s'étaient cachés dans le bois pour ne pas être obligés de les suivre. Le petit commandant prit un air important, frappa la terre du bout de son sabre, et ordonna qu'ils fussent conduits en prison, jusqu'à ce qu'ils fussent plus amplement interrogés.

---

# CHAPITRE XIV.

Comme chacun déclame sur la dureté du régime d'une prison, il est à présumer qu'il n'y en a point qui soit agréable. Une chose certaine, c'est que celle où l'on conduisit Philippe et Krantz n'avait rien qui la distinguât des autres à cet égard, et qu'il ne s'y trouvait aucun de ces agréments qui font le charme des maisons et des appartements modernes; car elle ne consistait qu'en quatre murailles et un plancher en pierres. Elle était située sous le fort, n'avait qu'une étroite ouverture du côté de la mer pour y laisser entrer l'air et le jour, et il y faisait une chaleur étouffante.

Philippe, qui ne songeait qu'à se procurer des informations sur Amine, adressa la parole en portugais au soldat qui les y avait conduits.

— Je vous demande pardon, mon bon ami, mais...

— Je vous en dis autant, répondit le soldat en se retirant et en fermant la porte.

Philippe s'appuya contre la muraille, d'un air sombre ; Krantz, moins abattu, se promenait dans la prison, où il ne pouvait faire que trois pas en longueur.

— Savez-vous à quoi je pense? dit Krantz à voix basse, interrompant un instant sa promenade; c'est qu'il est fort heureux que nous ayons sur nous nos doublons. Si l'on ne nous fouille pas, ils pourront nous servir à gagner quelqu'un pour nous échapper d'ici.

—Et moi je pensais que j'aimerais mieux rester ici que de me retrouver avec ce misérable Schriften, dont la vue est un poison pour moi.

— La figure du commandant ne m'a pas prévenu en sa faveur ; mais je suppose que nous le connaîtrons mieux demain.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée d'un soldat qui leur apportait une cruche d'eau et un grand plat de riz bouilli.

Ce n'était pas celui qui les avait amenés dans cette prison.

— Vous n'avez pas manqué d'ouvrage les deux jours derniers, l'ami, lui dit Philippe.

— Non vraiment, signor.

— Les insulaires de Ternate nous avaient forcés de les suivre, et nous nous sommes cachés pour leur échapper.

— C'est ce que je vous ai entendu dire au commandant, signor.

— Ils ont perdu près de mille hommes, dit Krantz.

— Bienheureux saint François! j'en suis charmé.

— Et je ne crois pas qu'ils se pressent de revenir attaquer les Portugais.

— Je pense comme vous, signor.

— Avez-vous perdu beaucoup de monde? demanda Philippe, voyant que le soldat aimait à parler.

— Pas plus de dix hommes. Une centaine de naturels, hommes et femmes, ont été tués dans l'enceinte de la factorerie, mais cette perte n'est rien.

— Vous aviez ici une jeune femme européenne, à ce que j'ai appris; — une femme qui avait été jetée sur cette île par un naufrage. — Est-elle du nombre de celles qui ont péri?

— Une jeune femme! — Bienheureux saint François! — Oh! je me souviens à présent; — le fait est que...

— Pedro! s'écria une voix venant d'en-haut. Le soldat appuya un doigt sur ses lèvres, sortit et ferma la porte.

— Que le ciel m'accorde la patience! s'écria Philippe; il y a de quoi la mettre à l'épreuve.

— Il reviendra demain matin, dit Krantz.

— Demain matin! — Les heures à s'écouler jusque là seront une éternité.

— Je le sens. — L'incertitude fait paraître le temps plus long; mais qu'y faire? — Chut! j'entends quelqu'un descendre l'escalier.

La porte s'ouvrit de nouveau, mais ce fut le premier soldat qui se montra.

— Suivez-moi, leur dit-il, le commandant veut vous parler.

Philippe et son compagnon obéirent très volontiers à cet ordre inattendu. Ils montèrent l'étroit escalier de pierre, et on les fit entrer dans une petite salle, où ils trouvèrent le commandant, que nos lecteurs connaissent déjà ; il était étendu sur un petit sofa, son grand sabre placé devant lui sur une table, et à ses côtés étaient deux jeunes filles, naturelles du pays, qui l'éventaient.

— Comment se fait-il que vous portiez ces vêtements? leur demanda le commandant.

— Les naturels de l'île de Ternate nous ont pris les nôtres après notre naufrage, répondit Krantz, et ceux-ci nous ont été envoyés de la part de leur roi.

— Et ils vous ont engagés à servir sur leur flotte pour attaquer ce fort?

— Ils nous y ont forcés ; car comme nos deux nations ne sont pas en guerre, nous avions refusé d'y consentir. Mais on nous a mis de force à bord d'une pirogue, le roi voulant faire croire à ses sujets qu'il était aidé par des Européens.

— Comment puis-je savoir si cela est vrai?

— Vous en avez notre parole, et la preuve en est que nous sommes restés volontairement dans cette île.

— Vous faisiez partie de l'équipage d'un bâtiment de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales; étiez-vous officiers ou simples matelots?

Krantz pensa qu'on leur rendrait plus aisément la liberté s'ils cachaient leurs véritables grades, et touchant légèrement Philippe du bout du doigt, il répondit :

— Nous étions officiers d'un grade subalterne. J'étais troisième aide du maître, et mon compagnon était pilote.

— Et votre capitaine, — où est-il?

— Je ne saurais dire s'il est mort ou vivant.

— Aviez-vous quelques femmes à bord?

— Nous en avions une, la femme du capitaine. — Qu'est-elle devenue?

— Il est à croire qu'elle a péri sur une partie du radeau qui s'est détachée de l'autre.

— Ah! dit le commandant, et il garda le silence quelques instants.

Philippe regarda Krantz, comme pour lui dire : Pourquoi tous ces subterfuges? Krantz lui fit signe de le laisser parler.

— Vous dites que vous ne savez si votre capitaine est mort ou vivant? reprit le commandant.

— Oui.

— Et seriez-vous disposés, pour obtenir votre liberté, à signer un certificat constatant qu'il est mort?

— Je n'y vois pas grande difficulté; cependant si cette pièce était envoyée en Hollande, cela pourrait nous mettre dans l'embarras. — Puis-je vous demander pourquoi vous désirez avoir ce certificat?

— Non! s'écria le petit homme d'une voix de tonnerre; la seule raison que j'aie à vous donner, c'est que telle est ma volonté : cela doit vous suffire. — Choisissez, la prison, ou la liberté et votre passage sur le premier bâtiment qui touchera ici.

— Je ne doute guère... dans le fait... je suis presque sûr qu'il doit être mort, dit Krantz,

prononçant ces mots à différents intervalles, du ton d'un homme qui fait des réflexions. — Nous accorderez-vous jusqu'à demain pour faire nos calculs?

— Oui, — vous pouvez vous retirer.

— Mais non pour retourner en prison, commandant, répliqua Krantz; nous ne pouvons être considérés comme prisonniers, et si vous avez de bonnes intentions à notre égard, vous devez nous traiter favorablement.

— D'après votre propre aveu, vous avez porté les armes contre le roi de Portugal; cependant vous pouvez rester en liberté pour cette nuit. Demain matin vous déciderez vous-mêmes si vous êtes libres ou prisonniers.

Philippe et Krantz remercièrent le petit commandant de sa bonté, et montèrent sur les remparts; ils s'y assirent sur le parapet, jouissant de la fraîcheur de la brise et du plaisir d'être en liberté. A peu de distance, étaient des soldats, les uns couchés, les autres se promenant, et les deux amis ne s'entretinrent qu'à voix basse.

— Quel motif peut-il avoir pour nous demander une attestation de la mort du capitaine? Et pourquoi lui avez-vous parlé comme vous l'avez fait?

— Vous pouvez bien vous imaginer, Philippe, que j'ai souvent songé au destin de votre charmante femme, et quand j'ai appris qu'elle avait été amenée ici, j'ai tremblé pour elle. Aimable comme elle est, que ne doit-elle pas paraître auprès des femmes de ce pays? et le petit commandant, — n'est-il pas homme à être épris de ses charmes? Je n'ai pas voulu lui apprendre notre grade, parce que j'ai pensé qu'il nous rendrait plus aisément la liberté s'il nous supposait d'humbles individus, que s'il savait que nous sommes, vous capitaine, et moi premier lieutenant; d'autant plus qu'il nous soupçonne, je crois, d'avoir conduit l'attaque des habitants de Ternate. Quand je l'ai entendu nous demander un certificat de votre mort, il m'est venu sur-le-champ à l'esprit qu'il voulait s'en servir pour engager Amine à l'épouser. — Mais où est-elle? c'est là la question. Si nous pouvions trouver ce sol-

dat, nous en obtiendrions peut-être quelque information.

— Soyez bien sûr qu'elle est ici.

— Je suis porté à le croire; mais ce dont je suis certain, c'est qu'elle vit encore.

Ils continuèrent leur conversation jusqu'au moment où la lune se leva et lança ses rayons sur l'Océan. Se levant alors, ils regardaient la mer en silence, quand ils entendirent derrière eux une voix qui leur disait : — Bonsoir, signors.

Krantz se retourna, et reconnut le soldat avec lequel ils avaient déjà eu une. conversation qui avait été interrompue.

— Bonsoir, mon ami. Nous remercions le ciel que vous n'ayez plus besoin de nous mettre sous les verrous.

— J'en ai été surpris, répondit le soldat à voix basse. Notre commandant aime à déployer son pouvoir, et il juge ici sans appel; je puis vous le dire.

— Il est loin de l'Europe, dit Krantz. Mais il doit être agréable de vivre dans une si belle île. Y a-t-il long-temps que vous l'habitez?

— Treize ans, signor; et j'en suis bien las. J'ai une femme et des enfants à Oporto; — je devrais dire *j'avais*, car qui peut dire s'ils sont morts ou vivants?

— N'espérez-vous pas y retourner bientôt?

— Y retourner, signor! Nul soldat portugais ne retourne jamais en Europe. Nous nous engageons pour cinq ans, et nous laissons nos os dans ce pays.

— Cela est bien dur.

— Dur, signor! répéta le soldat en parlant encore plus bas; j'ai souvent pensé à m'appuyer sur le front le bout de mon mousquet pour me faire sauter le crâne; mais tant que la vie dure, on conserve quelque espérance.

— J'ai pitié de vous, brave homme; — tenez, il me reste deux pièces d'or, acceptez-en une; vous pourrez trouver une occasion pour l'envoyer à votre femme.

— Et j'en ajouterai une autre, dit Philippe en lui mettant un doublon dans la main.

— Que tous les saints vous protègent, signors! C'est la première marque de bonté

que j'aie reçue depuis que je suis ici. — Ce n'est pas que j'aie grande chance de pouvoir envoyer ces pièces d'or à ma femme.

— Vous nous avez parlé d'une jeune femme européenne quand nous étions en prison, dit Krantz après un moment de silence.

— Oui, signor; c'était une charmante créature, et notre commandant en était amoureux fou.

— Où est-elle à présent?

— Elle est partie pour Goa avec un vieux prêtre qu'elle connaissait, — le père Mathias. — Il m'a donné l'absolution quand il était ici.

— Le père Mathias! s'écria Philippe; mais un signe de Krantz le rendit muet.

— Vous dites que le commandant en était amoureux?

— Oui, vraiment; amoureux fou. Sans l'arrivée du père Mathias, il ne l'aurait jamais laissée partir, quoiqu'elle soit femme d'un autre. C'est une chose bien sûre.

— Et elle est partie pour Goa?

— Oui, sur un bâtiment qui a touché ici.

— Elle doit avoir été bien contente de s'en aller, car notre commandant la persécutait de son amour du matin au soir, et l'on pouvait voir combien elle regrettait son mari. Savez-vous s'il vit encore?

— Non, nous n'en avons appris aucune nouvelle.

— Eh bien, s'il est vivant, j'espère qu'il ne viendra pas ici; car si notre commandant le tenait entre ses mains, il lui ferait un mauvais parti. C'est un homme que rien ne peut arrêter. Il est brave, on ne peut le lui refuser; mais pour se mettre en possession de cette jeune dame, il courrait tous les risques, et ne serait retenu par aucun obstacle. Or un mari en est un sérieux. — Mais il vaut mieux qu'on ne me voie pas trop longtemps avec vous. Si je puis vous être utile, vous n'avez qu'à parler : je me nomme Pedro. — Ainsi donc, bonne nuit, signors, et mille remerciements. — Et le soldat se retira.

— Dans tous les cas, dit Krantz, nous nous sommes fait un ami, et nous avons obtenu des informations qui ne sont pas sans importance.

— Dites qu'elles en ont beaucoup, Krantz.

— Amine est partie pour Goa avec le père Mathias ; elle est donc en sûreté et en bonnes mains. C'est un excellent homme que ce père Mathias , et mon cœur est soulagé d'un grand poids.

— Fort bien; mais n'oubliez pas que vous êtes au pouvoir de votre ennemi. — Il faut que nous quittions cette île le plus tôt possible. — Nous n'avons qu'à signer demain matin le certificat qui nous est demandé. Que risquez-vous? Nous serons probablement à Goa avant que cette pièce puisse y arriver; et quand même nous n'y serions pas , la nouvelle de votre mort ne déterminerait certainement pas Amine à épouser ce petit squelette.

— J'en suis bien sûr, mais elle pourrait lui occasionner un violent chagrin.

— Qui ne serait pas pire que son incertitude actuelle. — Mais il est inutile de parler du passé ; nous n'avons pas d'autre alternative. — Je prendrai le nom de Cornelius Richter, et vous prendrez celui de Jacob Vantreat. — Souvenez-vous-en.

— J'y consens, répondit Philippe; et il se détourna comme s'il eût voulu se livrer à ses propres pensées. Krantz s'en aperçut, et, se couchant sous une embrasure, il fut bientôt endormi.

---

## CHAPITRE XV.

La journée précédente avait fatigué Philippe, et s'étant couché près de Krantz, il s'endormit. Le lendemain matin de bonne heure, il s'éveilla au bruit de la voix du commandant et du grand sabre qu'il laissait traîner par terre, suivant son usage. Il se leva, et entendit le petit homme gourmander ses soldats, menaçant les uns de les envoyer au cachot, et les autres de leur imposer double service. Krantz était aussi sur ses pieds avant que le commandant eût fini sa mercuriale du matin. Celui-ci les apercevant enfin, leur ordonna d'un ton sévère de le suivre dans son appartement. Ils obéirent, et le commandant s'étant jeté sur son sofa, leur demanda s'ils étaient disposés à signer le certificat qu'il leur avait demandé, ou s'ils

préféraient retourner en prison. Krantz lui répondit qu'ils avaient calculé toutes les chances, et qu'ils étaient si parfaitement convaincus que leur capitaine était mort, qu'ils étaient prêts à l'attester par leur signature. Les traits du commandant s'épanouirent sur-le-champ, et ayant demandé tout ce qu'il fallait pour écrire, il rédigea lui-même le certificat et ils le signèrent sans hésiter. Dès qu'ils eurent signé cette pièce, et qu'il l'eut en sa possession, le petit homme fut si satisfait, qu'il les invita à déjeuner avec lui.

Tout en déjeunant, il leur promit de les faire partir par la première occasion qui se présenterait. Philippe était taciturne, mais Krantz se montra aimable, et le commandant les invita à dîner. Une sorte de familiarité s'étant établie entre eux, Krantz l'informa qu'ils avaient quelques pièces d'or, et lui demanda la permission d'avoir une chambre où ils pussent tenir leur table à leurs frais. Soit manque de société, soit désir d'avoir sa part de ces pièces d'or, probablement pour ces deux raisons, le commandant leur pro-

posa de manger à sa table, en payant leur part de la dépense ; proposition qu'ils eurent l'air d'accepter avec plaisir. On convint du prix, et Krantz insista pour payer d'avance la première semaine. A compter de ce moment, le commandant les traita comme ses meilleurs amis, et ne fit plus que des caresses à ceux qu'il avait si poliment fait jeter la veille dans un cachot souterrain. Dans la soirée du troisième jour, tandis qu'ils fumaient leurs cigares, Krantz, voyant que le commandant était particulièrement de bonne humeur, se hasarda à lui demander pourquoi il avait si vivement désiré d'avoir un certificat de la mort de leur capitaine, et, au grand étonnement de Philippe, le Portugais répondit qu'Amine lui avait promis de l'épouser quand il lui montrerait cette pièce.

— Impossible ! s'écria Philippe en tressaillant.

— Impossible, signor ! Et pourquoi impossible? répliqua le commandant en relevant ses moustaches d'un air surpris et courroucé.

— J'aurais dit la même chose, dit Krantz, qui s'aperçut des suites que pouvait avoir l'indiscrétion de son ami ; car si vous aviez vu combien cette femme raffolait de son mari, et comme elle le caressait, vous auriez dit comme nous qu'il était impossible qu'elle accordât promptement son affection à un autre ; mais les femmes sont femmes, et les militaires ont de grands avantages sur les autres. Peut-être n'est-elle pas sans excuse. — A votre santé, commandant, et à votre succès.

— C'est exactement ce que je voulais dire, dit Philippe, entrant dans le plan de Krantz ; mais je la trouve excusable, commandant, quand je me rappelle son mari et que je vous vois.

— Oui, oui, on dit que les militaires sont ceux qui réussissent le mieux auprès du beau sexe, dit le commandant, apaisé par cette flatterie. Je présume que c'est parce que les femmes comptent davantage sur leur protection. Et qui pourrait mieux les protéger qu'un homme qui porte l'épée à son côté? Allons, signors, buvons

à la santé de la belle Amine Vanderdecken.

— A la santé de la belle Amine Vanderdecken! dit Krantz en levant son verre.

— A la belle Amine Vanderdecken! répéta Philippe. Mais ne craignez-vous pas son séjour à Goa? Une femme est exposée dans cette ville à bien des tentations, à bien des séductions.

— Pas le moins du monde. — Je suis convaincu qu'elle m'aime. — Oui, je vous dirai entre nous qu'elle est folle de moi.

— Quelle fausseté! s'écria Philippe.

— Comment, signor, est-ce à moi que vous parlez ainsi? dit le commandant en portant la main sur son sabre qui était sur la table.

— Non, non, dit Philippe, reconnaissant son imprudence; c'est d'elle que je parlais. Je l'ai entendue jurer à son mari qu'elle n'existerait jamais que pour lui.

— Ha! ha! ha! Est-ce là tout? — Mon cher ami, vous ne connaissez pas les femmes.

— Et il n'a pas un grand goût pour elles, dit Krantz. Et approchant sa bouche de l'o-

reille du commandant, il ajouta à voix basse : — Il est toujours ainsi quand on parle de femmes. Il en a aimé une qui l'a si cruellement trompé, qu'il les déteste toutes.

— En ce cas, il faut avoir pitié de lui, dit le petit Portugais ; changeons de conversation.

Quand ils se furent retirés dans leur chambre, Krantz fit sentir à Philippe la nécessité d'avoir plus de circonspection, s'il ne voulait qu'on les reconduisît bientôt dans leur cachot. Philippe reconnut son imprudence, mais ajouta que ce que le commandant avait dit qu'Amine lui avait promis de l'épouser, s'il lui donnait la preuve de la mort de Philippe, l'avait mis hors de lui. — Est-il possible qu'elle ait été si perfide ! s'écria-t-il. Et cependant son désir d'avoir un certificat de ma mort semble prouver la vérité de son assertion.

— Je crois très probable qu'elle est vraie ; mais vous devez songer qu'elle s'est trouvée dans une situation très dangereuse, et qu'elle n'a parlé ainsi qu'afin de se réserver pour vous. Soyez sûr que lorsque vous la rever-

rez, elle vous prouvera qu'elle a été dans la nécessité de le tromper de cette manière, et que si elle ne l'eût pas fait, elle aurait été victime de sa violence.

— Cela peut être, dit Philippe d'un ton grave.

— Cela est réellement, Philippe, j'en répondrais sur ma vie. Ne vous livrez pas un instant à une idée si injurieuse pour une femme qui ne vit que pour vous. Soupçonner une créature qui vous aime tant, qui vous est si dévouée! J'en rougis pour vous, Philippe.

— Vous avez raison, et je lui demande pardon d'avoir souffert que ma sensibilité l'emportât un moment sur ma raison. Mais il est dur pour un mari d'entendre profaner le nom d'une femme qu'il aime tendrement, et attaquer sa réputation par un être aussi méprisable que ce commandant.

— J'en conviens, dit Krantz, mais cela vaut encore mieux que d'être claquemuré dans un cachot; ainsi, bonne nuit.

Ils passèrent ainsi trois semaines dans le fort, et chaque jour ils devenaient plus in-

times avec le commandant. Quand celui-ci se trouvait seul avec Krantz, il faisait souvent tomber la conversation sur son amour pour Amine, et entrait dans le détail minutieux de tout ce qui s'était passé entre elle et lui. Krantz s'aperçut qu'il ne s'était pas trompé dans son opinion, et qu'Amine avait cajolé le commandant afin de lui échapper. Mais le temps paraissait bien long à Philippe et à Krantz, car aucun bâtiment n'arrivait.

— Quand la reverrai-je? se demandait Philippe un matin, penché sur le parapet avec Krantz.

— De qui parlez-vous? lui demanda le commandant qui était derrière lui.

— Nous causions de sa sœur, répondit Krantz en lui prenant le bras et en l'entraînant. Ne lui en parlez pas, car c'est un sujet pénible pour lui, et c'est une seconde raison qui le rend ennemi du beau sexe. Elle avait épousé l'intime ami de son frère, et elle a abandonné son mari. Il n'avait que cette sœur, et cette conduite a brisé le cœur de sa mère et a rendu mon ami misérable. Ne lui en parlez pas, je vous en supplie.

— Non, certainement non. Je ne suis pas surpris qu'il prenne cette affaire tellement à cœur, l'honneur d'une famille est une chose sérieuse. — Pauvre jeune homme ! Avec l'inconduite de sa sœur d'une part, et la perfidie de sa maîtresse de l'autre, je ne suis pas étonné qu'il soit grave et silencieux. — Est-il de bonne famille ?

— D'une des meilleures de toute la Hollande. La mort de son père, et plus récemment celle de sa mère, l'ont rendu maître d'une fortune très considérable ; mais ces deux malheureux événements l'ont décidé à quitter secrètement la Hollande, et à s'embarquer pour les pays étrangers, afin de faire diversion à son chagrin.

— Une des meilleures familles ! — Il porte donc un nom supposé ?— Jacob Vancheat ne peut être son véritable nom.

— Non certainement, je vous l'assure : mais j'ai la bouche fermée sur ce point.

— Sans doute, — excepté pour un ami qui sait garder un secret. Mais je ne vous le demanderai pas en ce moment. — Ainsi donc, il est réellement noble ?

— D'une des plus nobles familles du pays, — très riche, jouissant de la plus grande influence, — alliée par mariage aux premières familles d'Espagne.

— Vraiment! dit le commandant en réfléchissant; — et peut-être à quelques unes du Portugal?

— Sans doute; — à plusieurs.

— Ce doit être pour vous un ami précieux, signor Richter?

— Je regarde ma fortune comme faite, dès que nous serons de retour en Hollande. Il a le cœur le plus généreux et le plus reconnaissant, et il vous le prouverait, s'il en trouvait jamais l'occasion.

— Je n'en ai nul doute, et je puis vous assurer que je suis diablement las de ce pays. J'y resterai probablement encore deux ans, après quoi j'aurai à rejoindre mon régiment à Goa, où l'on me laissera, sans me permettre de retourner en Europe, à moins que je ne donne ma démission. — Mais voici qu'il s'approche de nous.

Après cette conversation avec Krantz, on put remarquer un changement bien prononcé

dans les manières du commandant portugais à l'égard de Philippe, car il avait la plus haute vénération pour la noblesse. Il le traita avec un respect qui étonna tout le monde dans le fort, et surtout Philippe, jusqu'à ce que Krantz lui en eût expliqué la cause. Le commandant revint souvent sur ce sujet en causant avec Krantz, et le sonda pour savoir si sa conduite envers Philippe avait fait sur lui une impression favorable; car il espérait que l'influence du noble hollandais pourrait lui être de quelque utilité.

Quelques jours après, tandis qu'ils étaient à table tous trois, un caporal entra, et, ayant salué le commandant, l'informa qu'un marin hollandais venait d'arriver au fort, et désirait savoir s'il pouvait être admis en sa présence. Cette annonce fit pâlir Krantz et Philippe; tous deux eurent un pressentiment fâcheux, mais ils gardèrent le silence. Le commandant ordonna qu'on le fît entrer; quelques minutes se passèrent, et qui virent-ils arriver alors? — leur éternel persécuteur, le borgne Schriften. Dès que le pilote vit Philippe et Krantz à table avec le commandant, il s'écria :

— Oh! mon capitaine Philippe Vanderdecken, et mon bon ami mynheer Krantz, premier lieutenant du bon bâtiment l'*Utrecht!* Hi, hi, hi! je suis ravi de vous revoir.

— Le capitaine Vanderdecken ! beugla le commandant en se levant de table.

— Oui, mon capitaine Philippe Vanderdecken, et mon premier lieutenant mynheer Krantz; nous avons fait naufrage ensemble sur l'*Utrecht*. — N'est-il pas vrai, mynheer Krantz? Hi, hi, hi!

— *Sangue de*... Vanderdecken... le mari... *Corpo del diavolo !* s'écria le capitaine à qui sa fureur permettait à peine de respirer. Et saisissant son grand sabre des deux mains, tandis que les veines de son front s'enflaient presque à crever, il ajouta :

— J'ai donc été trompé, joué! on s'est moqué de moi! — Je vous remercie, très noble signor; mais c'est mon tour à présent. — Holà! caporal! du monde ici! — vite! — à l'instant!

Les deux amis virent bien qu'il était inutile de nier le fait. Philippe croisa les bras et garda le silence. Krantz se borna à dire :

— Un instant de réflexion, commandant, vous prouvera que votre colère n'est pas juste.

— N'est pas juste! répéta le commandant. Ne m'avez-vous pas trompé? Mais vous êtes pris dans votre propre piége. J'ai le certificat que vous avez signé, et je ne manquerai pas de m'en servir. — Vous êtes mort, vous capitaine; vous le savez; vous m'en avez donné une attestation, et votre femme sera charmée de le croire.

— Elle vous a trompé pour se soustraire à votre pouvoir, commandant; elle n'a rien fait de plus. Quand même elle serait libre comme l'air, elle refuserait avec mépris un squelette ambulant tel que vous.

— Continuez, continuez; j'aurai bientôt mon tour. — Caporal, conduisez ces deux hommes au cachot, et qu'une sentinelle en garde la porte jusqu'à nouvel ordre. Emmenez-les! — Très noble signor, vos illustres amis de Hollande et d'Espagne vous mettront peut-être en état d'en sortir.

Philippe et Krantz furent emmenés par les soldats, qui furent très surpris de les voir

traités si différemment. Schriften les suivit, et comme ils traversaient le rempart pour gagner l'escalier conduisant à la prison, Krantz, dans un mouvement de fureur, lui donna un coup de pied qui le fit tomber à quelques pas, le visage contre terre.

— Bien appliqué, hi, hi, hi ! s'écria Schriften, regardant Krantz en souriant, pendant qu'il se relevait.

Mais il y eut un œil qui leur lança un regard d'intelligence pendant qu'ils descendaient l'escalier, — celui du soldat Pedro. Ce regard leur dit qu'il existait un ami sur qui ils pouvaient compter, et qui ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour les aider dans ce nouveau malheur. Ce fut une consolation pour tous les deux, et un rayon d'espoir les encouragea, tandis qu'ils descendaient une seconde fois l'étroit escalier, et qu'ils entendirent tourner la grosse clef qui fermait la porte de leur cachot.

---

# CHAPITRE XVI.

— Ainsi voilà toutes nos espérances déçues! dit Philippe douloureusement. Quelle chance avons-nous d'échapper à ce petit tyran?

— Les chances peuvent tourner, répondit Krantz; je conviens qu'en ce moment la perspective ne nous offre rien de flatteur, mais il ne faut pas renoncer à toute espérance.

— Peut-il nous en rester encore?

— J'ai dans la tête une idée dont nous pourrons peut-être tirer parti, quand la fureur du petit homme se sera un peu calmée.

— Et quelle est cette idée?

— C'est que, quel que soit son amour pour votre femme, il y a quelque chose qu'il aime

au moins autant, — l'argent. Or, comme nous savons où trouver le trésor que nous avons caché, je crois qu'il peut être tenté de nous rendre la liberté, si nous lui promettons de l'en mettre en possession.

— Cela n'est pas impossible. — Maudit soit ce misérable Schriften ! Il faut, comme vous le dites, qu'il n'appartienne pas à ce monde. Il m'a persécuté toute ma vie, et il paraît agir d'après quelque impulsion qui lui est étrangère.

— En ce cas, il doit faire partie de votre destinée. — Mais je voudrais bien savoir si notre noble commandant a dessein de nous laisser ici sans boire ni manger.

— Je n'en serais pas surpris. — Je suis convaincu qu'il attentera à ma vie, mais je ne le suis pas qu'il lui soit permis de me l'ôter. Il peut pourtant ajouter à mes souffrances.

Dès que le commandant eut recouvré quelque sang-froid, il ordonna qu'on lui amenât Schriften, voulant l'interroger plus en détail. On le chercha partout, on ne put le trouver, et la sentinelle qui était en fac-

tion à la porte du fort déclara qu'il n'en était pas sorti. On ordonna de nouvelles recherches ; on visita jusqu'aux souterrains et aux cachots, mais ce fut sans succès.

— L'aurait-on enfermé avec les deux autres? pensa le commandant ; cela me paraît impossible ; cependant je veux m'en assurer.

Il descendit, ouvrit la porte du cachot, et n'y voyant pas celui qu'il cherchait, il allait se retirer, quand Krantz lui dit : — Fort bien, signor! vous nous traitez joliment, après avoir vécu si long-temps ensemble en amis ! Nous faire jeter dans un cachot, uniquement parce qu'un drôle déclare que nous ne sommes pas ce que nous avons dit que nous étions ! — Peut-être nous accorderez-vous un peu d'eau ?

Le commandant, confondu de la disparition extraordinaire de Schriften, savait à peine que répondre. Enfin il dit d'un ton plus doux que les deux amis ne s'y attendaient : — Je vais ordonner qu'on vous en apporte, signor.

Il ferma ensuite la porte du cachot et se retira.

— Cela est étrange, dit Philippe; il paraît déjà presque apaisé.

Quelques minutes après la porte s'ouvrit de nouveau, et Pedro entra, apportant une cruche d'eau.

— Il a disparu comme par magie, signors, dit-il; on l'a cherché partout, mais inutilement.

— Qui? dit Krantz; le marin borgne?

— Oui, celui que vous avez renversé d'un vigoureux coup de pied, quand on vous conduisait ici. La sentinelle déclare qu'il n'a pas quitté le fort, qu'il ne s'est pas même approché d'elle, de sorte que sa disparition est une énigme. Tout le monde dit qu'il faut que ce soit un esprit; et je vois que notre commandant n'en est pas peu effrayé.

Krantz siffla en regardant Philippe.

— Devez-vous être chargé de veiller sur nous, Pedro?

— Je l'espère.

— Eh bien! dites au commandant que,

lorsqu'il sera disposé à m'écouter, j'ai quelque chose d'important à lui communiquer.

Pedro sortit.

— Maintenant, Philippe, je puis effrayer assez ce petit homme pour le décider à nous remettre en liberté, si vous voulez lui dire que vous n'êtes pas le mari d'Amine.

— Je ne le puis, Krantz. — Je ne ferai pas un pareil mensonge.

— C'est ce que je craignais; et pourtant il est permis d'opposer la duplicité à la cruauté et à l'injustice. A moins que vous ne fassiez ce que je vous propose, je ne sais comment je viendrai à bout de mon projet. Cependant je réfléchirai à ce que je puis faire.

— Je vous aiderai de tout mon pouvoir, mais je ne désavouerai pas ma femme. — Non, jamais!

— Eh bien donc, je verrai si je puis imaginer une histoire qui convienne à toutes les parties.

Krantz se mit à réfléchir en se promenant en long et en large, et il était encore en-

foncé dans ses réflexions, quand la porte s'ouvrit : — c'était le commandant.

— On m'a dit que vous avez quelque chose à me communiquer. — De quoi s'agit-il ?

— D'abord, signor, faites amener ici ce petit misérable, pour le confronter avec nous.

— Je n'en vois pas la nécessité. — Parlez ! qu'avez-vous à me dire?

— Savez-vous en quelle compagnie vous vous trouvez, quand vous parlez à ce méchant borgne?

— A un matelot hollandais, je présume.

— Non. — C'est à un esprit, — à un démon, — à un être qui a causé le naufrage de notre bâtiment, et qui porte malheur partout où il se montre.

— Sainte Vierge! — que me dites-vous là, signor?

— La vérité, commandant. Nous vous sommes obligés de nous avoir fait enfermer ici pendant qu'il est dans le fort; mais vous, prenez garde à vous!

— Vous voulez vous moquer de moi.

— Non sur ma foi. Faites-le venir ici. Mon noble ami a un pouvoir mystérieux sur lui. Je suis même surpris qu'il ait osé rester ici quand il le sait si près. Mon ami n'a qu'un mot à dire pour le congédier tout tremblant. Faites-le venir ici, et vous le verrez disparaître au milieu de cris et de jurements épouvantables.

— Que le ciel nous protége! s'écria le commandant effrayé.

— Envoyez-le chercher sur-le-champ, signor.

— Il est parti, — disparu; — on ne peut le trouver nulle part.

— Je m'en doutais, dit Philippe en jetant à Krantz un coup d'œil expressif.

— Parti, — disparu, — dites-vous? En ce cas, commandant, vous ferez probablement quelques excuses à mon ami pour l'avoir traité comme vous l'avez fait, et vous nous permettrez de retourner dans notre appartement. Alors je vous expliquerai cette histoire étrange et intéressante.

Le commandant, plus confondu que jamais, savait à peine ce qu'il devait faire.

Enfin, il salua Philippe, et le pria de se regarder comme étant en liberté. Se tournant alors vers Krantz, il lui dit : — Je serai charmé d'avoir sur-le-champ l'explication de cette affaire, car tout m'y paraît contradictoire.

— Cela doit être jusqu'à ce que vous en ayez entendu l'explication. Je vous suivrai dans votre appartement; politesse que vous ne devez pas attendre de mon noble ami, qui n'est pas peu indigné du traitement que vous lui avez fait subir.

Le commandant sortit, laissant la porte ouverte. Philippe et Krantz le suivirent. Le premier regagna sa chambre, l'autre accompagna le commandant dans son petit salon. La confusion qui régnait dans l'esprit du Portugais le faisait paraître encore plus ridicule. Il savait à peine s'il devait prendre un ton civil ou impérieux; s'il parlait réellement au premier lieutenant d'un bâtiment, ou à un individu n'occupant qu'un grade subalterne; s'il avait insulté un homme de haute condition, ou s'il avait servi de jouet au capitaine d'un bâtiment marchand. Enfin

il se jeta sur son sofa, et Krantz, prenant une chaise, commença ainsi qu'il suit.

— Nous ne vous avons trompé qu'en partie, commandant. En arrivant ici nous ignorions comment nous y serions reçus, et c'est ce qui nous a décidés à ne pas vous dire nos grades. Je vous ai fait connaître ensuite le rang de mon ami dans notre pays, mais je n'ai pas jugé à propos de parler de celui qu'il occupait sur notre bâtiment. Le fait est, — comme vous pouvez le supposer d'un homme jouissant d'une si grande fortune, qu'il était propriétaire du beau navire qui a fait naufrage par suite des manœuvres de ce misérable borgne, ce dont je parlerai dans quelques instants. Maintenant je viens à mon histoire. Il y a environ dix ans, il y avait à Amsterdam un vieil avare qui vivait de la manière la plus misérable qu'on puisse s'imaginer. Il ne portait que des haillons, mais comme il avait été marin, c'était ordinairement un costume de matelot. Il n'avait qu'un fils, auquel il refusait les choses les plus nécessaires à la vie, et qu'il traitait avec cruauté. Après de vaines tentatives pour

s'emparer d'une partie du trésor de son père, il céda à la tentation du démon, et assassina le vieillard, qu'on trouva un matin mort dans son lit. On conçut des soupçons contre le fils, mais le corps du défunt ne portant aucune marque de violence, ce crime resta impuni, et le jeune homme se mit en possession de toute la fortune de son père. On croyait qu'il allait devenir prodigue et dissipateur, comme cela arrive ordinairement, mais ce fut tout le contraire; jamais il ne se permettait la moindre dépense, et il paraissait aussi pauvre et même plus pauvre qu'auparavant. Au lieu de mener une vie joyeuse et dissipée, il semblait l'homme le plus misérable du monde, était toujours d'une humeur sombre, vivait isolé, et ne mangeait jamais que du pain. Les uns disaient que son père lui avait inoculé l'avarice, les autres secouaient la tête et disaient qu'il y avait quelque chose là-dessous. Enfin, après avoir langui six à sept ans, il fut trouvé à son tour mort dans son lit, sans s'être confessé, sans avoir reçu l'absolution. Sur une table était une lettre adressée aux magistrats de la ville,

et dans laquelle il avouait qu'il avait assassiné son père pour s'emparer de sa fortune. Il ajoutait que, lorsqu'il était descendu dans le souterrain où le vieillard gardait son trésor, dans l'intention d'en prendre une partie pour se divertir, il avait trouvé l'esprit de son père qui était assis sur ses sacs remplis d'or, et qui l'avait menacé d'une mort subite s'il en touchait jamais une seule pièce. Il y était retourné plusieurs fois, et y avait toujours trouvé son père en sentinelle. Enfin il avait renoncé à toute tentative, et avait vécu misérablement, sans jouir du fruit de son crime, et poursuivi par ses remords. Il léguait son trésor à une église dédiée à son saint patron, s'il en existait une, n'importe en quel pays; sinon, il ordonnait qu'il en fût construit une. Après bien des recherches, on s'assura qu'il n'existait aucune église dédiée au saint dont il portait le nom, ni en Hollande ni dans les Pays-Bas, car vous savez qu'il ne s'y trouve que peu de catholiques. On prit alors des informations en Espagne et en Portugal, et l'on apprit qu'il n'existait qu'une seule église dédiée à ce saint, et qui avait

été bâtie par un noble portugais dans la ville de Goa, dans les Indes-Orientales. L'évêque catholique décida que le trésor serait envoyé à Goa, et on le transporta à bord du bâtiment de mon noble ami, pour être remis aux autorités portugaises.— Eh bien, signor, pour plus de sûreté, les coffres-forts qui contenaient cet argent furent placés dans la chambre du capitaine, que mon noble ami occupait, et quand il alla se coucher la première nuit, il fut bien surpris d'apercevoir un petit homme borgne assis sur un des coffres-forts.

— Dieu miséricordieux ! s'écria le commandant ; quoi ! le même petit homme qui a paru ici aujourd'hui ?

— Le même, signor.

Le commandant fit un signe de croix, et Krantz continua : — Comme vous pouvez le supposer, mon noble ami ne fut pas peu alarmé ; mais comme il est plein de courage il demanda au vieillard qui il était, et comment il était venu à bord.

— J'y suis venu avec mon trésor, répondit le spectre ; il m'appartient, et je le

garderai. L'église n'en aura jamais un stiver, si je puis l'empêcher.

— Alors, mon noble ami tira de son sein une relique qu'il porte toujours sur lui, et la lui montra. Le vieillard poussa des hurlements affreux et disparut, probablement malgré lui. Le spectre se montra encore les deux nuits suivantes; mais, à la vue de la relique, il disparaissait toujours en poussant de grands cris, parmi lesquels on distinguait les mots perdu! — perdu! Et pendant le reste du voyage il ne se montra plus. Quand mon noble ami me fit ce récit, je crus que le vieillard voulait dire que le trésor était perdu pour lui; mais il paraît qu'il voulait parler du bâtiment. Dans le fait, c'était une témérité d'avoir pris à bord la fortune d'un parricide; nous ne pouvions espérer un heureux voyage avec un pareil fret; et l'événement le prouva. Quand le bâtiment fit naufrage, mon ami, désirant sauver le trésor, le fit mettre sur le radeau, et quand nous débarquâmes, nous le fîmes porter à terre, et nous l'enterrâmes afin de le conserver





pour l'église à laquelle il a été légué. Mais tous les hommes qui nous ont aidés à l'enterrer ont péri depuis ce temps, et il n'y a que mon ami et moi qui connaissions l'endroit où il est déposé. — J'oubliais de vous dire que dès que l'argent eut été enterré, le petit vieillard borgne reparut, et nous le vîmes assis par terre sur l'endroit où nous avions déposé ce trésor. Je crois que sans cette circonstance, nos matelots s'en seraient emparés. Mais d'après son apparition ici aujourd'hui, je suppose que le spectre a cessé d'y veiller, et qu'il est venu ici pour nous donner à entendre que nous pouvions aller le reprendre, quoique je ne comprenne pas pourquoi.

— Cela est étrange,— fort étrange ! — Et il y a une somme considérable enterrée en cet endroit ?

— Immense.

— Le spectre étant venu ici, je suis porté à croire qu'il y a renoncé.

— Sans doute, sans quoi il y serait resté.

— Pouvez-vous conjecturer pourquoi il est venu ici ?

— Probablement pour annoncer ses intentions, pour dire à mon ami d'envoyer prendre le trésor; mais vous savez qu'il a été interrompu.

— C'est vrai. — Mais il a appelé votre ami Vanderdecken.

— C'est le nom qu'avait pris mon ami en montant à bord.

— Et c'est aussi le nom que porte la dame.

— Sans doute. Il l'a trouvée au cap de Bonne-Espérance, et l'a emmenée avec lui.

— Elle est donc sa femme?

— Je ne puis répondre à cette question. — Il vit avec elle comme si elle l'était.

— Ah! vraiment? — Mais revenons-en à ce trésor. Vous dites que personne ne sait où il est caché, excepté vous et votre ami?

— Personne.

— Voulez-vous bien lui exprimer mes regrets de ce qui s'est passé, et lui dire que j'aurai le plaisir de le voir demain matin?

— Certainement, signor, répondit Krantz en se levant; et saluant le commandant, il se retira.

— Je cherchais une chose, et j'en ai trouvé

une autre, dit le commandant quand il fut seul. Il faut que ce soit un spectre ; mais il faudrait un spectre bien effrayant pour m'empêcher de mettre la main sur des doublons. D'ailleurs, je puis appeler un prêtre à mon aide. — Voyons, maintenant : si je laisse partir cet homme à condition qu'il apprenne aux autorités portugaises, c'est-à-dire *à moi*, en quel lieu ce trésor est caché, faut-il que je perde la belle Amine ? Non, car je puis lui envoyer le certificat, et elle est à moi. — Mais il faut d'abord que je me débarrasse de lui. — Quelle est celle des deux choses que je préfère ? — Oui, c'est le trésor. — Mais je puis les avoir toutes deux. — Dans tous les cas, assurons-nous d'abord des doublons ; j'en ai plus besoin que l'église. — Mais si je garde le trésor, ces deux hommes peuvent me dénoncer. — Il faut m'en défaire, les mettre hors d'état de jamais parler. Ensuite je pourrai peut-être aussi obtenir la belle Amine. — Oui, leur mort est nécessaire pour m'assurer la possession de ces deux trésors. Mais songeons-y bien ; il faut avant tout m'emparer du premier.

Pendant quelques minutes, le commandant resta la tête appuyée sur ses mains, réfléchissant à ce qu'il devait faire.

— Il dit que c'est un spectre, continua-t-il; l'histoire est certainement plausible; mais je ne sais pas, j'ai des doutes. Ils peuvent se jouer de moi. Qu'importe? Si le trésor est là, je m'en emparerai; s'il n'y est pas, je me vengerai d'eux. — Oui, c'est cela. — Non seulement il faut m'en défaire, mais il faut faire disparaître aussi peu à peu tous ceux qui m'auront aidé à transporter le trésor. Alors..... Qui est là? — C'est vous, Pedro?

— Oui, signor.

— Y a-t-il long-temps que vous êtes ici?

— J'entre à l'instant, signor. J'ai cru que vous m'appeliez.

— Je n'ai besoin de rien; vous pouvez vous retirer.

Pedro se retira; mais il était depuis quelque temps dans le salon, et il avait entendu tout le monologue du commandant.

---

## CHAPITRE XVII.

Ce fut par une belle matinée que le bâtiment portugais à bord duquel était Amine entra dans la baie et dans la rade de Goa. Cette ville était alors à son zénith. C'était une cité fière, superbe, où régnaient le luxe et l'opulence, la capitale de l'est, une cité de palais, où le vice-roi exerçait une autorité absolue. Tous les passagers étaient sur le pont, et le capitaine portugais, qui avait fait plusieurs fois ce voyage, montrait à Amine les édifices les plus intéressants. Après avoir passé devant les forts, ils entrèrent dans la rivière, dont les bords étaient couverts des maisons de campagne des nobles et des hidalgos, édifices magnifiques qui s'élevaient au milieu des bosquets d'orangers dont le parfum embaumait l'air.

— Voilà, signora, le château de plaisance du vice-roi, dit le capitaine montrant à Amine un édifice qui couvrait près de trois acres de terrain.

Le bâtiment, continuant sa route, arriva presque par le travers de la ville. Amine alors dirigea ses regards vers les grands clochers des églises, et vers les édifices publics, car elle avait vu peu de villes, comme les lecteurs doivent l'avoir remarqué en lisant son histoire.

— Voilà l'église et l'établissement des jésuites, dit le capitaine en lui montrant un superbe édifice. C'est dans cette église que sont les reliques du célèbre saint François, qui sacrifia sa vie pour la propagation de l'Evangile dans ces contrées lointaines.

— Le père Mathias m'a parlé de lui, dit Amine. Mais quel est cet autre bâtiment?

— Le couvent des Augustins, et vous voyez sur la droite celui des Dominicains.

— Il est vraiment superbe.

— Le bâtiment que vous voyez à présent sur le bord de l'eau est le palais du vice-roi. Celui qui est à la droite est le couvent des

Carmes déchaussés. Ce clocher si élevé est la cathédrale de Sainte-Catherine, et cette église dont l'architecture est si belle et si délicate est celle de Notre-Dame-de-Miséricorde. — Voyez-vous un édifice surmonté d'un dôme qui s'élève derrière le palais du vice-roi ?

— Je le vois.

— C'est la sainte inquisition.

Quoique Amine eût entendu Philippe parler de l'inquisition, elle n'en connaissait guère le pouvoir formidable ; cependant, en entendant prononcer ce nom, elle fut saisie d'un léger tremblement dont elle ne put s'expliquer la cause.

— A présent que nous sommes devant le palais du vice-roi, reprit le capitaine, vous pouvez voir toute la beauté de cet édifice. Cette grande masse de bâtiments un peu plus loin est la douane, et nous allons jeter l'ancre en face. — A présent, il faut que je vous quitte , signora.

Quelques minutes après, le bâtiment jeta l'ancre en face de la douane. Le capitaine et les passagers se rendirent à terre. Amine

resta à bord, pendant que le père Mathias allait lui chercher un domicile convenable.

Le lendemain matin, le vieux prêtre revint à bord; il avait obtenu qu'Amine fût reçue dans le couvent des Ursulines, dont il connaissait l'abbesse; et avant qu'elle partît, il l'avertit que c'était une femme scrupuleuse, et qu'elle serait charmée de la voir suivre, autant qu'il serait possible, les règles de son ordre. Il ajouta qu'on ne recevait dans ce couvent que des jeunes personnes de familles riches et distinguées, et qu'il espérait qu'elle s'y trouverait heureuse. Il lui promit aussi d'aller la voir, et de l'entretenir de tous les objets qu'il avait tellement à cœur, et qui, lui dit-il, étaient si nécessaires à son salut. Le ton d'intérêt et de bonté avec lequel il lui parlait fit verser à Amine des larmes d'attendrissement, et le bon père la quitta pour aller chercher son bagage avec une satisfaction qu'il avait rarement éprouvée près d'elle, et avec plus d'espoir que jamais que les efforts qu'il faisait pour la convertir ne seraient pas en pure perte.

— C'est un homme de bien, pensait Amine

en partant; — et Amine avait raison. Le père Mathias était un homme de bien; mais, comme tous les hommes, il n'était pas parfait. Enthousiaste pour sa religion, il aurait volontiers subi le martyre pour en soutenir la cause; mais quand on s'opposait à ses vues ou qu'on les contrariait, il pouvait être cruel et injuste.

Le père Mathias avait plusieurs raisons pour placer Amine dans le couvent des Ursulines. Il se regardait comme obligé de lui assurer cette protection dont il avait si longtemps lui-même joui chez elle, et il désirait aussi qu'elle fût sous la surveillance de l'abbesse, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de s'imaginer, quoiqu'il n'en eût aucune preuve, qu'elle essayait ou pratiquait encore des arts illicites. Il n'en dit rien à l'abbesse, parce qu'il sentit qu'il serait injuste de lui inspirer des soupçons; mais il lui représenta Amine comme une jeune femme qui ferait honneur à leur foi, à laquelle elle n'était pas encore tout-à-fait convertie. L'idée seule d'opérer une conversion est pour des religieuses un objet du plus haut intérêt, et l'abbesse fut

plus charmée de recevoir dans son cloître une jeune femme qui avait besoin de ses conseils et de ses instructions, qu'elle ne l'eût été de voir arriver une excellente chrétienne qui ne lui aurait donné aucun embarras. Amine quitta le bâtiment avec le père Mathias. Ils débarquèrent entre la douane et le palais du vice-roi, et, refusant le palanquin qui lui avait été préparé, elle se rendit à pied au couvent. Ils traversèrent la grande place qui est derrière le palais, et prirent ensuite la Strada Diretta, qui conduit à l'église de Notre-Dame-de-Miséricorde, près de laquelle le couvent des Ursulines est situé. Cette rue est la plus belle de Goa, et on l'appelle *Strada Diretta*, ou Rue-Droite, à cause du fait assez singulier que presque toutes les rues de Goa forment des segments de cercle. Les yeux d'Amine furent éblouis ; les maisons étaient hautes, massives, construites en pierres, et en avant de chaque étage était un balcon en marbre, sculpté avec soin, tandis qu'au-dessus de chaque porte on voyait les armoiries des nobles et des hidalgos à qui la maison appartenait. La grande place

derrière le palais, et les rues les plus larges, étaient remplies d'éléphants et de chevaux magnifiquement caparaçonnés; de palanquins portés par des naturels en belle livrée, et de coureurs qui les précédaient. On y voyait presque toutes les nations du monde, depuis le fier Portugais jusqu'au naturel à demi nu; des Musulmans, des Arabes, des Indous, des Arméniens, des officiers et des soldats en uniforme, tous mêlés et serrés ensemble, tous empressés et en mouvement. Tels étaient le luxe, la splendeur et la richesse de la belle cité de Goa, de l'impératrice de l'est, à l'époque où nous la décrivons.

Il leur fallut une demi-heure pour se frayer un chemin à travers la foule, et enfin ils arrivèrent au couvent, où Amine reçut de l'abbesse le meilleur accueil. Après quelques minutes de conversation, le père Mathias se retira, et l'abbesse se mit sur-le-champ à sa tâche de conversion. La première chose qu'elle fit fut de faire servir des fruits confits; ce qui n'était pas mal commencé, car ils étaient fort bons; mais comme elle était fort ignorante, et qu'elle n'était pas

habituée aux discussions théologiques, les arguments qu'elle fit ensuite ne furent pas goûtés par Amine autant que les fruits. Après un discours décousu qui dura près d'une heure, la vieille dame se sentit fatiguée, et crut avoir fait des merveilles. Amine fut alors présentée aux religieuses, qui étaient encore jeunes pour la plupart, et toutes de bonnes familles. On lui montra ensuite sa chambre, et comme elle avait exprimé le désir d'être seule, une quinzaine seulement y entrèrent avec elle, c'est-à-dire autant que la cellule pouvait en contenir.

Nous passerons par-dessus les deux premiers mois qu'Amine resta dans ce couvent. Pendant ce temps, le père Mathias avait fait toutes les démarches possibles pour s'assurer si Philippe Vanderdecken s'était sauvé sur quelqu'une des îles qui étaient sous la domination des Portugais, mais il n'avait pu obtenir aucune information. Amine était alors lasse du couvent. Elle était ennuyée des harangues de la vieille abbesse, et encore plus dégoûtée de la conduite et de la conversation des nonnes. Toutes avaient des se-

crets à lui confier, — secrets qui avaient déjà été confiés à tout le couvent. Ces secrets, ces histoires étaient d'une nature si différente des idées qui occupaient l'esprit d'Amine, qu'elle ne les entendait qu'avec répugnance. Il ne pouvait en être autrement. Ces pauvres créatures avaient été retirées du monde à la fleur de leur jeunesse, sous un soleil dont l'ardeur enflamme le sang, et claquemurées dans un couvent pour satisfaire l'orgueil et l'avarice de leurs familles. Comme on n'y admettait que des personnes d'une naissance distinguée, les règles de ce couvent n'étaient pas si strictes que celles de beaucoup d'autres; on y permettait de certaines licences, et l'on en prenait de plus grandes. Enfin, Amine, à sa grande surprise, reconnut que, dans cette société consacrée au ciel, les passions humaines avaient pris plus de développement qu'elle ne l'avait vu partout ailleurs. Constamment surveillée, n'ayant jamais un instant à elle, son existence lui devint insupportable, et au bout de trois mois elle pria le père Mathias de lui trouver un autre asile, lui disant franchement qu'il

n'était pas probable que son séjour dans le couvent tendît à la convertir aux dogmes de la religion chrétienne. Le père Mathias la comprit parfaitement, mais il lui répondit :

— Je n'en ai pas le moyen.

— En voici les moyens, lui répondit Amine retirant de son doigt sa bague en diamants, et la lui remettant. Ce bijou, dans mon pays, vaudrait huit cents ducats; mais dans celui-ci je n'en connais pas la valeur.

Le père Mathias prit la bague.

— Je vous reverrai demain matin, dit-il, et je vous informerai de ce que j'aurai pu faire. Je dirai à l'abbesse que vous allez rejoindre votre mari, car il ne serait pas prudent de lui dire pourquoi vous quittez ce couvent. J'ai déjà entendu dire ce que vous venez de me confier; je le regardais comme une calomnie, mais je sais que vous êtes incapable de dire une fausseté.

Le lendemain, le père Mathias revint, et eut d'abord une entrevue avec l'abbesse. Celle-ci fit ensuite venir Amine, et lui dit qu'il était nécessaire qu'elle sortît du couvent. Elle la consola aussi bien qu'elle le put,

d'avoir à s'éloigner de ce séjour de bonheur, fit servir des confitures sèches pour adoucir l'amertume de son départ, lui donna sa bénédiction, et la remit entre les mains du père Mathias. Dès qu'ils furent seuls, celui-ci informa Amine qu'il avait vendu la bague dix-huit cents dollars, et qu'il lui avait retenu un appartement chez une veuve, avec qui elle prendrait ses repas.

Ayant pris congé des nonnes, Amine sortit du couvent avec le père Mathias, et elle fut bientôt installée dans son nouveau logement, qui faisait partie d'une maison située sur la grande place appelée *Terra di Sabaio*. Après l'avoir présentée à son hôtesse, le père Mathias se retira. Amine trouva son appartement, qui donnait sur la place, commode et bien aéré. La veuve qui l'avait accompagnée pour le lui montrer étant encore près d'elle, elle lui demanda quelle était la grande église qui était de l'autre côté de la place.

— C'est l'Ascension. La musique y est excellente, et si vous le désirez, nous irons l'entendre demain.

— Et quel est ce bâtiment massif en face de nous?

— C'est l'Inquisition, répondit la veuve en faisant un signe de croix.

Amine tressaillit encore, sans trop savoir pourquoi.

— Est-ce là votre fils ? demanda-t-elle à la veuve en voyant entrer un enfant d'environ douze ans.

— Oui, répondit la veuve, et c'est le seul qui me reste. Puisse Dieu me le conserver!

L'enfant était bien fait et intelligent. Amine, pour des raisons particulières, fit tout ce qu'elle put pour gagner son amitié, et elle y réussit.

---

## CHAPITRE XVIII.

Amine venait de rentrer après avoir fait une promenade après le dîner dans les rues de Goa ; elle avait fait quelques emplettes dans différentes boutiques du bazar, et les avait rapportées sous sa mantille. — Grâce au ciel, pensa-t-elle en se jetant sur un sofa, je suis seule ici, et je n'y suis pas épiée. — Philippe, Philippe, où êtes-vous en ce moment? Mais à présent j'ai le moyen de le savoir, et je le saurai bientôt. Le petit Pedro, le fils de la veuve, entra dans sa chambre, courut à elle et l'embrassa. — Dites-moi, Pedro, où est votre mère? lui demanda-t-elle.

— Elle est allée passer la soirée avec des amis, et comme je suis seul, je resterai avec vous, si vous le voulez bien.

— Restez, mon cher enfant, restez. — Dites-moi, Pedro, savez-vous garder un secret?

— Oui, sans doute. — Dites-le-moi.

— Je n'ai rien à vous dire; mais je veux vous apprendre un jeu. Je vous ferai voir différentes choses dans votre main.

— Oh! oui! montrez-les-moi, montrez-les-moi!

— Mais il faut me promettre de n'en rien dire.

— Par la sainte Vierge, je n'en dirai rien à personne.

— En ce cas, vous allez voir.

Amine alluma du charbon dans un réchaud, et le mit à ses pieds. Elle prit ensuite une plume faite d'un roseau, une petite bouteille d'encre et une paire de ciseaux, et elle traça différents caractères sur un morceau de papier, en chantant ou plutôt en psalmodiant des paroles qui étaient inintelligibles pour son jeune compagnon. Elle jeta alors dans le réchaud de l'encens et de la graine de coriandre, ce qui répandit une odeur aromatique très forte. Disant enfin à Pedro de

s'asseoir près d'elle sur un petit tabouret, elle prit la main droite de l'enfant dans la sienne, y traça un carré sur la paume avec quelques caractères de chaque côté, et versa au centre quelques gouttes d'encre, de manière à former un miroir noir, de la grandeur d'une demi-couronne.

— A présent tout est prêt, dit Amine; regardez, Pedro, que voyez-vous dans l'encre?

— J'y vois ma figure.

Elle jeta de nouveau de l'encens dans le réchaud, et la chambre fut pleine de fumée.

— Turshoon, — Turioshoon, — descendez, descendez! — Arrivez, esclaves de ces noms, — écartez le voile, et soyez exacts.

Elle avait coupé avec les ciseaux le papier sur lequel elle avait tracé des caractères, et elle en jeta un morceau dans le réchaud, tenant toujours la main de l'enfant.

— Que voyez-vous à présent, Pedro?

— Je vois un homme qui balaie, répondit l'enfant un peu effrayé.

— Ne craignez rien, Pedro; vous verrez

encore d'autres choses. — A-t-il fini de balayer ?

— Oui.

Amine murmura quelques mots inintelligibles, et jeta dans le réchaud ce qui restait du papier sur lequel elle avait tracé des caractères.

— A présent, Pedro, dites : Philippe Vanderdecken, paraissez!

— Philippe Vanderdecken, paraissez! répéta l'enfant en tremblant.

— Dites-moi ce que vous voyez, Pedro, dites-moi la vérité.

— Je vois un homme couché sur du sable blanc. — Je n'aime pas ce jeu-là.

— Ne vous alarmez pas, Pedro; vous aurez des gâteaux tout à l'heure. Continuez à me dire ce que vous voyez. — Comment cet homme est il vêtu ?

— Il a un habit court et des pantalons blancs. — Il regarde autour de lui. — Il prend quelque chose dans son sein et il le baise.

— C'est lui, c'est lui ! O ciel, je te remercie. Il vit ! regardez encore, Pedro.

— Il se lève. — Mais je vous dis que je n'aime pas ce jeu-là, il m'effraie.

— N'ayez pas peur, Pedro.

— Mais j'ai peur; je ne puis continuer; permettez-moi de m'en aller.

Pedro en se levant tourna sa main; l'encre se répandit, le charme fut rompu, et Amine ne put en savoir davantage. Elle calma l'enfant en lui faisant de petits présents, et elle lui fit ensuite répéter la promesse de ne parler à personne du jeu qu'il venait de jouer.

— Je sais du moins qu'il est vivant, pensa-t-elle. O ma mère, ma chère mère, combien je vous remercie! Et elle se promit de faire de nouveaux efforts pour s'assurer du sort actuel de son cher Philippe, quand l'enfant aurait oublié sa frayeur. Elle ne lui permit de la quitter que lorsqu'il parut ne plus songer à ce qui venait de se passer, et pendant plusieurs jours elle ne cessa de lui recommander de n'en rien dire à personne, et elle lui faisait sans cesse quelque nouveau présent.

Un soir que sa mère était sortie, Pedro

entra dans sa chambre, et lui demanda s'ils ne joueraient pas encore au même jeu.

Amine, qui désirait vivement d'en savoir davantage, fut enchantée de la demande de l'enfant, et elle eut bientôt préparé tout ce qui lui était nécessaire, et la scène que nous avons déjà décrite se renouvela. Sa chambre était remplie d'une fumée odoriférante, le miroir magique était sur la main de l'enfant, et il prononçait les mots : — Philippe Vanderdecken, paraissez! quand la porte s'ouvrit, et Amine vit entrer le père Mathias, la veuve et plusieurs autres personnes. Amine tressaillit; Pedro courut vers sa mère en criant.

— Je ne me suis donc pas trompé, quand je suis monté dans votre chambre à Terneuse, s'écria le père Mathias, les bras croisés sur sa poitrine, en jetant sur Amine un regard d'indignation; maudite sorcière, vous voilà enfin convaincue.

Amine le regarda à son tour avec mépris, et lui répondit d'un ton calme : — Je ne professe pas votre croyance, — vous le savez. — Il paraît qu'écouter aux portes fait

partie de votre religion. — Vous êtes dans ma chambre. Ce n'est pas la première fois que j'ai à vous prier d'en sortir. — Je vous réitère cette demande, ainsi qu'à tous ceux qui vous accompagnent.

— Emparez-vous de tout cet appareil de sorcellerie, dit le père Mathias à ses compagnons.

On emporta le réchaud, et les autres objets dont Amine s'était servie pour ses opérations magiques; le père Mathias se retira avec tous les autres, et elle resta seule dans sa chambre.

Amine eut un pressentiment qu'elle était perdue. Elle n'ignorait pas que la magie était un crime des plus grands dans les pays catholiques, et elle avait été prise sur le fait. — Eh bien, pensa-t-elle, c'est ma destinée, et je saurai la subir.

Pour expliquer l'apparition du père Mathias et des autres témoins, il est à propos d'informer le lecteur que l'enfant n'avait pas tenu la promesse qu'il avait faite à Amine, et qu'il avait raconté à sa mère tout ce qui s'était passé. La veuve, effrayée du récit de son

fils, crut devoir aller trouver le père Mathias, et lui confier tout ce qu'elle avait appris, car, suivant elle, c'était un cas de sorcellerie. Le père Mathias questionna l'enfant, et partageant l'opinion de la veuve, il résolut d'avoir des témoins du fait, afin de pouvoir en faire la preuve. Il proposa donc que l'enfant parût disposé à se prêter de nouveau à ce qu'Amine lui avait représenté comme un jeu, et il lui donna toutes les instructions nécessaires, ayant préalablement arrangé qu'il entrerait dans la chambre avec la veuve et d'autres personnes quand elle serait au milieu de ses incantations.

Environ une demi-heure après, deux hommes portant de grandes robes noires entrèrent dans la chambre d'Amine, et l'invitèrent à les suivre, si elle ne voulait qu'ils employassent la force. Amine ne fit aucune résistance. Ils traversèrent la place ; la porte du grand bâtiment s'ouvrit; ils la prièrent d'y entrer, et quelques secondes après, Amine se trouva dans une des prisons de l'inquisition.

---

## CHAPITRE XIX.

Avant de continuer notre relation, il peut être à propos de donner à nos lecteurs une idée de la nature, des formes et des règles de l'inquisition; et ce que nous allons dire de celle de Goa peut s'appliquer à tous les autres établissements semblables, à très peu de différence près, s'il en existe aucune.

La Santa-Casa, on l'inquisition de Goa, est sur un des côtés d'une grande place, appelée *Terra di Sabaio.* C'est un grand et bel édifice construit en pierres, ayant trois portes donnant sur la place. Celle qui est au centre est plus grande que les deux autres, et c'est l'entrée de la salle de jugement. Les deux portes latérales conduisent à de beaux et spacieux appartements destinés aux inquisiteurs, et aux officiers attachés à l'établissement.

Derrière ces appartements sont les cachots et les prisons de l'inquisition. Ils sont placés dans deux longues galeries, fermées par une double porte, et ont environ dix pieds carrés. Il y en a environ deux cents; les uns sont plus commodes que les autres, car il est permis au jour d'y pénétrer, tandis qu'il en est qui sont complétement obscurs. Des surveillants sont toujours dans ces galeries, et pas un mot, pas un son ne peut sortir d'un cachot sans qu'ils l'entendent. La nourriture des prisonniers est fort bonne, et l'on a grand soin qu'elle soit de nature à ce que le manque d'exercice ne puisse leur causer une indigestion. On leur accorde les secours de la médecine quand ils en ont besoin ; mais ce n'est que dans des occasions très particulières qu'on leur permet de voir un prêtre, et les consolations de la religion, même la confession et l'extrême-onction, leur sont refusées dans leurs derniers moments. S'ils meurent pendant leur détention, qu'ils soient déclarés ou non coupables du crime dont ils sont accusés, ils sont enterrés sans aucune cérémonie funèbre, et on les juge après leur

mort. S'ils sont déclarés coupables, leurs cadavres sont exhumés, et la sentence est exécutée sur leurs restes.

Il y a à Goa deux inquisiteurs, dont l'un porte le titre de grand inquisiteur. L'un et l'autre sont invariablement choisis dans l'ordre de Saint-Dominique. Ils sont assistés dans leurs interrogatoires et dans leurs jugements par un grand nombre de moines pris dans tous les ordres religieux; on les appelle les députés du saint-office, mais ils ne paraissent que lorsqu'ils sont mandés. Il y a d'autres officiers dont le devoir est d'examiner tous les ouvrages qui sont publiés, et de voir s'il ne s'y trouve rien qui soit contraire à la religion. Il y a aussi un accusateur public et un procureur de l'inquisition, et des hommes de loi à qui il est permis de défendre les prisonniers, mais dont la principale occupation est de pénétrer leurs secrets et de les trahir. Telles sont aussi les fonctions honteuses de ceux qu'on appelle les familiers de l'inquisition, et les premiers nobles du pays regardent comme un honneur et comme une garantie de leur propre sûreté d'en faire

partie. Ainsi les familiers de l'inquisition se trouvent disséminés dans toute la société, et chaque parole imprudente ou inconsidérée qui échappe ne manque pas d'être rapportée au saint-office. On ne résiste jamais à un mandat portant l'ordre de comparaître devant l'inquisition ; et si l'on y résistait, toute la populace se soulèverait pour le faire exécuter. Ceux qui sont enfermés dans les prisons de l'inquisition y sont toujours seuls; c'est une chose fort extraordinaire de placer deux prisonniers ensemble, et on ne le fait que lorsqu'on voit qu'une longue solitude a causé un accablement d'esprit qui met en danger la vie de l'un d'eux. Un silence perpétuel leur est enjoint, et on le fait observer strictement. Ceux qui pleurent, qui gémissent, et même qui prient, sont punis, et l'on a recours aux coups pour les forcer à se taire. Les plaintes et les cris de ceux qui souffrent ce châtiment ou qui sont appliqués à la torture, retentissent dans toute la longueur des corridors, et épouvantent les autres, qui, dans la solitude et les ténèbres, se disent que tel est le destin qui les attend.

La première question qu'on fait à un individu arrêtée par ordre de l'inquisition est : — En quoi consistent vos propriétés ? On exige de lui une déclaration exacte de tout ce qu'il possède, et on lui fait attester sous serment la vérité de sa déclaration, en l'informant que quand même il serait reconnu innocent de l'accusation portée contre lui, son mensonge lui ferait encourir le courroux de l'inquisition, et qu'alors il serait de nouveau mis en jugement pour avoir prêté un faux serment devant le saint-office. Ce n'est pas sans de bonnes raisons qu'on fait une telle question. Quand un accusé avoue son crime, il arrive assez souvent qu'on lui rend la liberté ; mais alors tous ses biens sont confisqués.

Les règles suivies par l'inquisition sont destinées à faire paraître que ceux qui sont condamnés l'ont été avec justice ; car, quoique deux témoins suffisent pour ordonner l'arrestation d'un individu, il en faut sept pour le déclarer coupable. Mais comme les témoins ne sont jamais confrontés avec l'accusé, et qu'on les met souvent à la torture,

il n'est pas difficile d'obtenir le nombre nécessaire, et le témoin prète fréquemment un faux serment qui cause la mort de l'accusé, pour sauver sa propre vie. Les principaux crimes dont la connaissance appartient à l'inquisition sont : la sorcellerie, l'hérésie, le blasphème, et ce qu'on appelle le *judaïsme.*

Pour comprendre ce qu'on entend par ce dernier crime, contre lequel l'inquisition a prononcé plus de sentences que contre aucun autre, il faut que le lecteur soit informé que lorsque Ferdinand et Isabelle de Castille bannirent tous les juifs d'Espagne, la plupart se réfugièrent en Portugal, où ils ne furent admis qu'à condition qu'ils embrasseraient le christianisme. Ils y consentirent, ou feignirent d'y consentir ; mais les Portugais méprisèrent ces convertis, parce qu'ils ne croyaient pas à leur sincérité. On les nomma *nouveaux* chrétiens, pour les distinguer des *anciens* chrétiens. Au bout d'un certain temps, les anciens et les nouveaux contractèrent des mariages ensemble ; mais quand cela arrivait, c'était toujours un sujet

de reproche pour les anciennes familles, et on accusa long-temps leurs descendants d'avoir dans leurs veines une partie du sang des nouveaux chrétiens.

Les descendants de ces familles à sang mêlé, non seulement perdaient leur *caste;* mais comme leur généalogie était connue, ils étaient en butte aux soupçons, et ils se trouvaient toujours à la merci du saint-office, quand ils étaient dénoncés pour cause de judaïsme, c'est-à-dire pour avoir célébré la Pâque, ou observé les autres cérémonies prescrites par Moïse.

Voyons quel est le résultat d'une accusation semblable entre les mains de l'inquisition. Un sincère et véritable catholique, issu d'une de ces malheureuses familles, est accusé et arrêté; il reçoit ordre de déclarer quelles sont ses propriétés. Connaissant son innocence, et se croyant sûr d'être bientôt mis en liberté, il obéit sans réserve. Mais à peine a-t-on fermé les verrous de sa prison, que tous ses biens sont saisis et vendus à l'encan, et il est bien entendu qu'ils ne lui seront jamais rendus. Après quelques mois de dé-

tention, il est mandé dans la salle de jugement; on lui demande s'il sait pourquoi il est en prison, et on le presse d'avouer son crime et de ne rien cacher, attendu que c'est le seul moyen qu'il ait d'obtenir sa mise en liberté. Il déclare qu'il ignore de quoi on peut l'accuser; on le fait comparaître plusieurs fois, et sa réponse est toujours la même. Vient l'époque de l'*auto-da-fé*, c'est-à-dire de l'exécution publique de ceux que l'inquisition a déclarés coupables, ce qui a lieu tous les deux ou trois ans. L'accusateur public se présente alors, et dit que le prisonnier a été accusé de judaïsme par tel nombre de témoins. On cherche à le déterminer à avouer son crime, et s'il persiste à protester de son innocence, on rend une sentence contre lui, et on le déclare *convicto invotivo*, c'est-à-dire convaincu, mais refusant d'avouer; et il est condamné à être brûlé vif. On le reconduit dans son cachot, on l'exhorte encore à avouer son crime, et on lui promet son pardon s'il le fait. On continue à lui faire les mêmes instances jusqu'à la veille même de l'*auto-da-fé*. Épouvanté par

l'idée d'une mort si cruelle, le malheureux y consent enfin pour sauver sa vie. Il est mandé de nouveau dans la salle de jugement, et il se déclare coupable du crime qu'il n'a pas commis. Il s'imagine qu'il est sauvé, — hélas! non : il est tombé dans un piége, et il ne peut s'en échapper.

— Vous reconnaissez, lui dit-on, que vous avez observé les lois de Moïse. On ne peut pratiquer seul les cérémonies qu'il enjoint. Vous ne pouvez avoir mangé seul l'agneau pascal. Déclarez-nous donc sur-le-champ quels sont ceux qui ont commis ce crime avec vous, ou nous ne pouvons vous faire grâce de la vie, et le bûcher va s'allumer pour vous.

Ainsi, il s'est accusé lui-même sans y rien gagner. S'il veut sauver sa vie, il faut qu'il accuse faussement ses connaissances, ses amis, probablement même sa propre famille, ses frères, sa femme, ses enfants; car il est naturel de supposer que pour se livrer à des pratiques illicites, un homme ne prend pour témoins que des personnes en qui il a toute confiance. Qu'un homme se reconnaisse

coupable, ou qu'il meure en protestant de son innocence, ses biens n'en sont pas moins confisqués; mais il est important pour l'inquisition qu'il avoue le crime dont on l'accuse, parce que cet aveu, revêtu de sa signature, est lu en public, et sert à prouver que le tribunal est juste, impartial, et même miséricordieux, puisqu'il pardonne à ceux qui avouent leurs fautes.

Les accusations de sorcellerie et de magie étaient beaucoup plus fréquentes à Goa que dans aucun autre établissement de l'inquisition; ce qui venait de ce que les coutumes et les cérémonies des Indoux étaient mêlées de beaucoup de superstitions absurdes. Ces hommes et les esclaves venus d'autres parties du monde, embrassaient souvent le christianisme pour plaire à leurs maîtres; mais s'ils avaient été baptisés et qu'ils commissent ensuite quelque crime du ressort de l'inquisition, ils étaient condamnés à la peine du feu; si au contraire ils n'avaient pas reçu le baptême, ils ne subissaient que celle de l'emprisonnement, des verges ou des galères; ce qui était pour un grand nombre

un motif de refuser d'embrasser la foi chrétienne.

Nous avons donné tous les détails que nous croyons nécessaires, quant à présent pour l'information du lecteur. Il apprendra le reste à mesure que nous avancerons dans notre histoire.

---

## CHAPITRE XX.

Quelques heures après qu'Amine avait été laissée dans sa prison, deux geôliers y entrèrent, et sans lui dire un seul mot, détachèrent ses beaux cheveux et les lui coupèrent. Amine ne fit aucune résistance, ne leur demanda aucune explication, et avec un sourire de mépris, les laissa faire leur besogne. Quand ils eurent fini, elle se retrouva dans la solitude.

Le lendemain, les mêmes geôliers reparurent, et lui ordonnèrent de se mettre les pieds nus et de les suivre. Amine les regarda, et ils la regardèrent. — Si vous ne le faites pas, nous serons obligés de le faire, lui dit l'un d'eux, touché de sa jeunesse et de sa beauté. Amine fit ce qui lui était ordonné, et ils la conduisirent dans la salle de juge-

ment, où elle ne trouva que le grand inquisiteur et le secrétaire.

La salle de jugement était une longue chambre, ayant de hautes croisées de chaque côté, ainsi qu'à l'extrémité opposée à la porte par laquelle elle y avait été amenée. Au centre, on voyait sur une plate-forme élevée une longue table couverte d'un drap brun. Au bout opposé à celui où l'on conduisit Amine, était un énorme crucifix, auquel était attachée une image sculptée de notre Sauveur. Un geôlier montra à Amine un petit banc, et lui fit signe de s'asseoir.

Après l'avoir examinée quelques instants, le secrétaire lui adressa la parole :

— Quel est votre nom ?

— Amine Vanderdecken.

— De quel pays êtes-vous ?

— Je suis née dans l'Orient. — Mon mari est des Pays-Bas.

— Qu'est votre mari ?

— Capitaine d'un bâtiment de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales.

— Comment êtes-vous venue ici ?

— Le bâtiment de mon mari a fait naufrage et nous avons été séparés.

— Qui connaissez-vous ici ?

— Personne autre que le père Mathias.

— Quelles propriétés possédez-vous ?

— Aucune. L'argent que j'ai appartient à mon mari.

— Où est cet argent ?

— Entre les mains du père Mathias.

— Pourquoi avez-vous été conduite ici ?

— Comment le saurais-je ? Dites-moi de quoi je suis accusée?

— Vous devez savoir si vous avez commis quelque crime ou non. Vous feriez mieux d'avouer ce que votre conscience vous reproche.

— Ma conscience ne me fait aucun reproche.

— Vous ne voulez donc rien avouer ?

— D'après vos propres paroles, je n'ai rien à avouer.

— Vous dites que vous êtes née dans l'Orient ; êtes-vous chrétienne ?

— Je n'ai pas adopté votre croyance.

— Vous êtes mariée à un catholique?

— Oui, à un vrai catholique.

— Qui vous a mariée?

— Le père Seysen, un prêtre catholique.

— Avez-vous été reçue dans le sein de l'Église? — A-t-il osé vous marier sans que vous eussiez été baptisée?

— Il y a eu quelque cérémonie, à laquelle j'ai consenti.

— N'était-ce pas le sacrement de baptême?

— Je crois que c'est le nom qu'on y a donné.

— Et vous dites à présent que vous ne professez pas notre croyance?

— Depuis que j'ai vu la conduite de ceux qui la professent, je l'ai rejetée. — A l'époque de mon mariage, j'étais disposée à l'embrasser.

— Quelle somme d'argent avez-vous laissée entre les mains du père Mathias?

— Quelques centaines de dollars. — Il le sait mieux que moi.

Le grand inquisiteur sonna; les geôliers rentrèrent, et Amine fut reconduite dans sa prison.

— Pourquoi m'ont-ils fait tant de questions sur mon argent? se demanda Amine;

veulent-ils me le prendre? J'y consens. Mais quel est donc leur pouvoir? — Que veulent-ils faire de moi? — Eh bien, eh bien! quelques jours me l'apprendront.

Quelques jours! Non, non, Amine. Des années se seraient peut-être passées sans que votre sort fût décidé, sans cette circonstance que, quatre mois après le jour de votre arrestation, l'*auto-da-fé*, qui n'avait pas été célébré depuis plus de trois ans, devait avoir lieu, et que le nombre de ceux qui devaient subir la peine capitale, ne suffisait pas pour rendre cette cérémonie imposante. Les inquisiteurs voulaient quelques victimes de plus pour le bûcher, sans quoi vous ne seriez pas sortie sitôt de leurs cachots. Quoi qu'il en soit, Amine eut à passer un mois dans un état de doute et d'inquiétude presque insupportable, avant qu'on vînt la prendre pour la conduire de nouveau dans la salle de jugement.

Alors, on la fit asseoir, comme la première fois, sur le petit banc, et on lui demanda encore si elle voulait avouer son crime. Irritée de l'injustice de sa longue dé-

tention, elle répondit : — Je vous ai dit une fois pour toutes que je n'ai rien à avouer. Faites de moi ce qu'il vous plaira, mais que cela finisse.

— Faudra-t-il recourir à la torture pour vous forcer à avouer ?

— Essayez, répondit Amine avec fermeté; essayez, hommes cruels; et si vous m'arrachez un seul mot, accusez-moi de lâcheté. — Je ne suis qu'une femme, mais je vous brave, — je vous défie.

Il était rare que de telles expressions se fissent entendre aux oreilles des inquisiteurs, et il l'était encore plus qu'ils vissent une physionomie annonçant tant de détermination. Mais on n'ordonnait jamais la torture avant que l'accusation eût été faite et que l'accusé y eût répondu.

— C'est ce que nous verrons, dit le grand inquisiteur. Qu'on l'emmène !

Et Amine fut reconduite dans sa prison.

Cependant le père Mathias avait eu plusieurs conférences avec le grand inquisiteur. Quoique, dans son premier mouvement d'indignation, il eût accusé Amine,

et fait paraître contre elle le nombre de témoins nécessaire, il se trouvait alors inquiet et mécontent de lui-même. Le long séjour qu'il avait fait chez elle, — les bontés invariables qu'elle avait eues pour lui jusqu'au moment de son départ, — la connaissance qu'il avait qu'elle n'avait jamais professé la foi chrétienne, — sa hardiesse, son courage, sa jeunesse et sa beauté, — tout lui parlait fortement en sa faveur. Son seul but alors était de la déterminer à avouer qu'elle avait commis une faute, à embrasser le christianisme, et de lui sauver la vie par ce moyen. Dans cette vue, il avait obtenu du saint-office la permission de la voir dans sa prison pour travailler à sa conversion, — faveur spéciale, qu'on ne pouvait guère lui refuser. Le lendemain de son second interrogatoire, Amine entendit ouvrir les verrous à une heure inusitée, et vit le père Mathias entrer dans sa prison. La porte en fut refermée à l'instant, et elle se trouva seule avec lui.

— Ma fille ! ma chère fille ! s'écria-t-il, la douleur peinte sur tous ses traits.

—C'est une moquerie, mon père. C'est vous qui m'avez conduite ici. — Laissez-moi.

— Je sais que je vous y ai conduite; mais je voudrais à présent vous en tirer, si vous me le permettez.

— Très volontiers. — Je suis prête à vous suivre.

— Oh! il y a auparavant bien des choses à dire, — bien des choses à faire. — On ne sort pas si facilement de cette prison.

— Dites-moi donc ce que vous avez à dire et ce qu'il faut faire.

— Je vais vous le dire.

— Un instant. Avant de me dire un seul mot, répondez, sur toutes vos espérances de bonheur futur, à une question : — Avez-vous appris quelques nouvelles de Philippe?

— Oui, il se porte bien.

— Où est-il?

— Il sera bientôt ici.

— O mon Dieu, je vous remercie. — Le verrai-je, mon père?

— Cela dépendra de vous.

— De moi! Dites-moi donc bien vite, que faut-il faire?

— Avouer vos péchés, — vos crimes.

— Quels péchés? — quels crimes?

— N'avez-vous pas eu commerce avec de mauvais esprits? Ne les avez-vous pas invoqués? N'avez-vous pas obtenu leur assistance?

Amine ne répondit rien.

— Répondez-moi; — ne l'avouez-vous pas?

— Je n'avoue pas que j'aie commis aucun crime.

— Cela est inutile; je vous ai vue, d'autres vous ont vue, à quoi vous servira de le nier? Ne connaissez-vous pas la peine terrible à laquelle vous ne pouvez échapper si vous n'avouez pas, si vous ne devenez pas membre de notre église?

— Pourquoi faut-il que je devienne membre de votre église? Punissez-vous donc ceux qui s'y refusent?

— Non. Si vous n'aviez pas déjà consenti à recevoir le baptême, on ne vous demanderait pas de le devenir; mais ayant été baptisée, il faut que vous le deveniez, ou l'on supposera que vous êtes retombée dans l'hérésie.

— Je ne connaissais pas la nature de votre baptême, quand je l'ai reçu.

— J'en conviens; mais vous y avez consenti.

— Soit. Mais, dites-moi, si je refuse, quelle en sera la peine?

— Vous serez brûlée vive; rien ne peut vous y soustraire. — Ecoutez-moi bien, Amine Vanderdecken: la première fois qu'on vous conduira dans la salle de jugement, il faut tout avouer, demander pardon, et prier d'être reçue dans le sein de l'église. Par ce moyen, vous serez sauvée, et vous serez bientôt...

— Quoi?

— Serrée dans les bras de Philippe.

— Mon Philippe! mon cher Philippe! — Vous me mettez à une forte épreuve, mon père; mais si j'avoue que j'ai commis une faute quand je sens que je n'en ai pas commis...

— Que vous n'en avez pas commis!

— Sans doute. J'ai invoqué l'assistance de ma mère, elle me l'a accordée dans un songe. Quelle mère aiderait sa fille à commettre une faute?

— Ce n'était pas votre mère; c'est un démon qui avait pris ses traits.

— C'était ma mère. — Ensuite vous me demandez de déclarer que je crois ce que je ne puis croire!

— Ce que vous ne pouvez croire! — Ne soyez pas obstinée, Amine.

— Je ne suis pas obstinée, mon père. Ne venez-vous pas de m'offrir ce qui est pour moi au-dessus de tout prix, — de me remettre dans les bras de mon mari? Mais puis-je me dégrader jusqu'au mensonge? Non! je ne le ferai ni pour ma liberté, ni pour ma vie, ni même pour Philippe.

— Amine, si vous avouez votre crime avant d'avoir été accusée, vous êtes sauvée; si vous ne le faites qu'après, cela vous servira à peu de chose.

— Je ne le ferai ni avant ni après, mon père. Ce que j'ai fait n'est un crime ni pour moi ni pour les miens. Ce peut en être un pour vous, mais je ne suis pas des vôtres.

— Souvenez-vous aussi que vous mettez votre mari en danger pour avoir épousé une sorcière.

— Mon esprit se trouble, dit Amine; laissez-moi, mon père, ce sera une marque de bonté.

— Songez-y bien, ma fille. Adieu, demain je vous reverrai.

Le père Mathias se retira, satisfait des derniers mots d'Amine. Il lui semblait évident que l'idée du danger de son mari l'avait émue.

Amine se jeta sur le lit qui était dans un coin de sa prison, et se cacha le visage dans ses bras.

— Brûlée vive! s'écria-t-elle quelques minutes après, se mettant sur son séant, et passant ses mains sur son front. Brûlée vive! Et ce sont des chrétiens! — Voilà donc la mort cruelle que m'avait prédite ce Schriften! — oui, prédite; et par conséquent cela doit arriver : c'est ma destinée, je ne puis l'éviter. — Et si j'avoue ce qu'ils appellent mon crime, j'avoue que Philippe a épousé une sorcière, et il sera aussi puni. — Non, jamais, — jamais. Je puis souffrir cette mort cruelle; il est horrible d'y son-

ger, mais mes souffrances ne seront pas de longue durée. — Dieu de mes pères, armez-moi de force contre ces hommes barbares, et rendez-moi capable de tout souffrir pour l'amour de mon cher Philippe.

Le père Mathias revint le lendemain, comme il l'avait promis. Il trouva Amine calme et tranquille; mais elle refusa de suivre ses conseils et même de les écouter. La dernière observation qu'il avait faite, que son mari serait en danger si elle était convaincue d'être une sorcière, avait donné à son cœur la trempe du meilleur acier, et elle avait fermement résolu que la crainte ni de la torture ni du bûcher ne lui ferait rien avouer. Le vieux prêtre sortit de la prison désolé. Il avait le cœur percé en se représentant Amine périssant d'une mort si épouvantable; il se reprochait sa précipitation, et il aurait voulu n'avoir jamais vu cette jeune femme dont le courage et la fermeté excitaient son admiration et sa pitié, quoiqu'elle fût dans l'erreur. Il pensait aussi à Philippe, qui l'avait traité avec tant de bonté. — Comment pourrait-il le revoir?

— Et s'il lui demandait sa femme, que lui répondrait-il?

Quinze autres jours se passèrent, et Amine fut conduite encore une fois dans la salle de jugement. On lui demanda de nouveau si elle voulait avouer ses crimes, et comme elle s'y refusa, on lui lut les accusations portées contre elle. Le père Mathias l'accusait d'avoir pratiqué l'art magique, et on lui fit lecture des dépositions du jeune Pedro et des autres témoins. Dans son zèle, le père Mathias avait aussi ajouté qu'il l'avait vue se livrer aux mêmes pratiques à Terneuse, et que pendant une violente tempête, et quand les meilleurs marins s'attendaient à périr, elle était restée calme et tranquille, et avait dit au capitaine qu'ils ne périraient point, esprit de prophétie qu'elle ne pouvait devoir qu'au malin esprit. Amine sourit avec mépris en entendant cette dernière accusation, et quand on lui demanda si elle avait quelque chose à dire pour sa défense, elle répondit :

— Comment se défendre contre de pareilles accusations, contre la dernière, par

exemple ? — Parce que je n'ai pas été aussi lâche que les chrétiens, on m'accuse de sorcellerie ! — Le vieux radoteur ! — Mais je le ferai connaître. — Dites-moi, si quelqu'un sait qu'on a employé des moyens surnaturels, qu'il ne s'y soit pas opposé, qu'il l'ait permis, n'en devient-il pas complice ? n'est-il pas également coupable ?

— Oui, sans doute, répondit le grand inquisiteur, attendant avec impatience ce qu'elle allait dire.

— En ce cas, je vous dénonce..... Et elle allait déclarer que la mission de Philippe était connue des pères Mathias et Seysen, qui ne s'y étaient pas opposés, quand elle songea que son mari se trouverait impliqué dans cette dénonciation, et elle se tut.

— Qui dénoncez-vous ? demanda l'inquisiteur.

— Personne, répondit Amine croisant les bras et baissant la tête.

— Parlez, femme !

Amine garda le silence.

— La torture vous fera parler.

— Non, — jamais. Faites-moi périr dans

les tortures, si vous le voulez; je préfère cette mort à une exécution publique.

L'inquisiteur et le secrétaire se consultèrent un instant. Convaincus que la fermeté d'Amine ne se démentirait pas, et voulant la réserver pour l'*auto-da-fé*, ils renoncèrent à l'idée de l'appliquer à la torture.

— Avouez-vous vos crimes? lui demanda l'inquisiteur.

— Je n'en ai commis aucun.

— Qu'on l'emmène!

Dans la soirée qui précéda l'*auto-da-fé*, le père Mathias se rendit encore dans la prison d'Amine; mais tous ses efforts pour la convertir furent inutiles.

— Tout sera fini demain, mon père, lui répondit-elle; laissez-moi, — je désire être seule.

---

# CHAPITRE XXI.

Il faut maintenant que nous en revenions à Philippe et à Krantz. Quand celui-ci eut quitté le commandant, il fit part à Philippe de ce qui s'était passé, et du conte qu'il avait inventé pour tromper l'officier portugais.

— Je lui ai dit, continua-t-il, que vous et moi nous sommes les seuls qui sachions où le trésor est caché, afin qu'il nous envoie le chercher. Je crois pourtant qu'il vous y enverra seul, et qu'il me gardera en otage; mais ne vous en inquiétez pas, j'en courrai la chance : tâchez seulement de vous échapper de manière ou d'autre, et de rejoindre Amine.

— Je ne l'entends pas ainsi. Il faut que

vous partiez avec moi, Krantz. Je sens que je n'aurais plus de bonheur à attendre, si je me séparais de vous.

— Folie! c'est une extravagance. D'ailleurs, je trouverai toujours à m'échapper.

— Je ne montrerai pas le trésor, à moins que vous ne soyez avec moi.

— Eh bien, nous verrons si cela est possible.

En ce moment, on frappa légèrement à la porte. Philippe l'ouvrit, et Pedro entra. Regardant avec soin autour de lui, et fermant la porte sans bruit, il appuya un doigt sur ses lèvres pour leur recommander le silence, et leur dit à voix basse ce qu'il avait entendu.

— Tâchez de faire en sorte que j'aille avec vous, leur dit-il ensuite; mais il faut que je vous quitte, car il se promène encore dans sa chambre. Et Pedro sortit avec précaution et regagna furtivement les remparts.

— Le misérable traître! dit Krantz; mais il faut que nous soyons plus fins que lui. — Oui, Philippe, vous avez raison; il ne faut pas que nous nous séparions, car vous pouvez avoir besoin de mon aide. Il faut que je

le décide à nous accompagner lui-même. J'y réfléchirai. — Bonne nuit, Philippe.

Le lendemain matin, Philippe et Krantz furent avertis, suivant l'usage, que le déjeuner était servi. Le commandant les reçut avec un sourire plein d'urbanité. Il montra surtout une politesse particulière à Philippe, et ce fut à lui qu'il communiqua ses intentions et ses désirs, quand on eut fini de déjeuner.

— Signor, j'ai réfléchi à ce que votre ami m'a dit hier, et à l'apparition du spectre qui a causé ici tant de confusion, et qui m'a porté à me conduire avec une précipitation inconsidérée, dont je vous fais maintenant mes sincères excuses. Les réflexions que j'ai faites, jointes aux sentiments de dévotion qui doivent se trouver dans le cœur de tout bon catholique, m'ont déterminé à me mettre, avec votre aide, en possession du trésor destiné à la sainte église. Je vous propose donc de prendre sous vos ordres un détachement de soldats, de vous rendre dans l'île où le trésor est déposé, et de l'apporter ici. Je retiendrai tout bâtiment qui pourrait

relâcher ici pendant votre absence, et vous porterez tous deux ce trésor à Goa avec les lettres que je vous remettrai. Elles vous assureront un accueil honorable des autorités, et vous mettront en état de passer le temps dans cette ville d'une manière agréable. Vous y retrouverez aussi votre épouse, signor, cette épouse dont les charmes avaient produit tant d'impression sur moi. Si j'ai prononcé son nom trop légèrement, je dois m'en excuser sur ce que j'ignorais complétement qui elle était, et qu'elle fût unie à un homme si honorable. Si ces mesures ont votre approbation, signor, je donnerai sur-le-champ des ordres pour qu'on en prépare l'exécution.

— Étant moi-même bon catholique, répondit Philippe, je me trouverai heureux de montrer l'endroit où ce trésor est caché, afin qu'il soit remis à l'Église. Je reçois avec plaisir les excuses que vous me faites relativement à ma femme, convaincu que votre conduite n'a été causée que par l'ignorance où vous étiez de son rang et de sa situation dans le monde. J'avoue pourtant que je vois

des difficultés dans le plan que vous venez de me détailler. Vous me proposez de prendre sous mes ordres un détachement de soldats; — ont-ils de la subordination? — peut-on se fier à eux? Nous ne serons que deux contre eux, mon ami et moi, — m'obéiront-ils?

— Ne craignez rien, signor, ils sont bien disciplinés; il n'est pas même nécessaire que votre ami vous accompagne. J'ai dessein de le garder ici pour me tenir compagnie pendant votre absence.

— Ce projet ne me convient pas, dit Philippe; je ne me hasarderai pas à partir seul.

— Peut-être me sera-t-il permis de donner mon opinion sur ce point, dit Krantz. Si mon ami part accompagné seulement d'un détachement de soldats, je ne vois pas pourquoi je ne partirais pas avec lui; mais je crois qu'il ne serait pas prudent qu'il partît de la manière que le commandant vient de proposer, avec ou sans moi. Il faut que vous fassiez attention, commandant, que ce n'est pas une somme médiocre qu'il s'agit d'emporter; que le trésor sera exposé aux yeux de tous les soldats; que ces hommes ont été

retenus bien des années dans ce pays contre leur gré, et qu'ils désirent de le quitter. Quand donc ils se trouveront avec deux étrangers, — loin de votre autorité, — et ayant devant eux une somme immense en espèces d'or, — ne seront-ils pas exposés à une trop forte tentation ? Ils n'ont qu'à faire voile vers le sud, gagner le port de Bentam, et ils se trouveront en toute sûreté, libres et riches pour toute leur vie. Nous envoyer avec eux, mon ami et moi, ce serait nous envoyer à une mort presque certaine. Mais, si vous étiez avec nous, commandant, il n'y aurait plus aucun danger. Votre présence et votre autorité les maintiendraient dans le devoir; et quels que pussent être leurs désirs et leurs pensées, un seul de vos regards suffirait pour leur imposer.

— Cela est vrai, très vrai, dit Philippe, je n'y avais pas songé.

Le commandant n'y avait pas songé davantage; mais la force de ces objections le frappa sur-le-champ, et avant que Krantz eût fini de parler, il avait résolu d'être lui-même du voyage.

— Eh bien, signor, répondit-il, je suis toujours disposé à céder à vos désirs, et puisque ma présence vous paraît nécessaire, je partirai avec vous. Je ne crois pas que les habitants de Ternate aient envie de revenir nous attaquer en ce moment, et je prendrai sur moi la responsabilité de laisser le fort pendant quelques jours sous la garde de mon lieutenant, pendant que nous rendrons ce service à notre sainte mère l'Église. J'ai déjà ordonné qu'on préparât une pirogue grande et commode, et, avec votre permission, nous nous embarquerons demain matin.

— Deux pirogues vaudraient mieux, dit Krantz; d'abord, en cas d'accident; ensuite parce que nous pourrons placer sur l'une la totalité du trésor avec nous et quelques soldats, et envoyer les autres à bord de la seconde, afin que nous soyons plus à même de nous défendre si la vue d'une telle quantité d'or les portait à l'insubordination.

— Vous avez raison, signor; nous prendrons deux pirogues : votre avis est fort bon.

Tout était arrangé à la satisfaction des deux amis quand ils quittèrent le comman-

dant. Il ne leur restait qu'une seule chose à désirer : — que Pedro fît partie de l'expédition. Ils cherchaient de quelle manière ils mettraient cette affaire sur le tapis, quand Pedro lui-même vint leur dire que le commandant l'avait choisi pour faire partie du détachement qui allait s'embarquer, et l'avait chargé de leur offrir ses services.

Dès le même soir, tout était prêt. Le commandant avait choisi un caporal et dix soldats, et il ne fallut que peu de temps pour mettre à bord des pirogues les vivres, l'eau et les autres objets dont on avait besoin. Ils s'embarquèrent au point du jour; le commandant, Philippe et quatre soldats sur une pirogue; Krantz, le caporal, Pedro et cinq soldats sur l'autre. Le commandant avait laissé les soldats dans l'ignorance du motif de cette expédition ; mais quand on eut mis à la voile, Pedro en informa ses compagnons, et il y eut entre eux une longue conversation à voix basse, à la grande satisfaction de Pedro, qui savait qu'une mutinerie se déclarerait bientôt quand ceux qui composaient l'expédition apprendraient qu'ils

devaient être sacrifiés à la cupidité de leur commandant. Le temps étant beau, ils voguèrent toute la nuit, passèrent à dix lieues de l'île de Ternate, et se trouvèrent avant le jour dans l'archipel des petites îles dont la plus méridionale était celle sur laquelle le trésor avait été enterré. Ils passèrent la seconde nuit sur une petite île, et il y eut alors une première communication entre les soldats qui étaient avec Krantz et Pedro, et ceux qui étaient venus sur la pirogue du commandant. Philippe et Krantz trouvèrent aussi l'occasion d'avoir quelques instants d'entretien particulier.

Avant qu'ils missent à la voile le lendemain matin, Pedro parla ouvertement. Il dit à Krantz que les soldats qui étaient sur la pirogue avaient pris leur parti, et qu'il ne doutait pas que ceux qui étaient à bord de la pirogue du commandant n'en fissent autant avant le soir, quoiqu'ils n'eussent pas encore positivement promis de se joindre à eux. Il ajouta qu'ils avaient résolu de tuer le commandant, de se rendre ensuite à Batavia, et de s'y embarquer pour l'Europe.

— Ne pouvez-vous faire tout cela sans commettre un meurtre? dit Krantz.

— Nous le pourrions; mais que deviendrait notre vengeance? — Vous ne savez pas avec quelle dureté il nous a traités; et quelque plaisir que doive nous faire la possession de tant d'or, sa mort nous en fera encore davantage. D'ailleurs, n'a-t-il pas résolu de nous faire périr tous de manière ou d'autre? Ce n'est donc que justice. Non, non; quand aucun autre sabre ne serait prêt, — le mien l'est.

— Tous les nôtres le sont, dirent les autres soldats en portant la main à leurs armes.

Cette journée les conduisit à environ vingt milles de l'île qu'ils cherchaient, car Philippe avait examiné avec soin la conformation de toutes ces îles quand il avait traversé cet archipel sur un radeau avec Krantz. Vers le soir ils débarquèrent sur une autre île pour y passer la nuit, le commandant ne rêvant que richesse et perfidie, tandis que les soldats convenaient unanimement que l'instant où le trésor serait déterré serait le signal de sa mort.

Ils remirent à la voile le lendemain matin, et le commandant ne fit aucune attention aux figures sombres et presque menaçantes qui l'entouraient. Il était toute gaieté, toute politesse. Ils fendaient rapidement une mer d'azur entre les belles îles dont elle est parsemée, et avant que le soleil eût été trois heures sur l'horizon, Philippe reconnut celle qu'il cherchait, et montra au commandant l'entaille qui avait été faite à l'écorce d'un grand cocotier près duquel le trésor avait été enterré. Ils débarquèrent sur un rivage sablonneux, et le petit commandant impatient recommanda qu'on apportât à terre les pelles dont il avait eu soin de se munir. Il ne se doutait guère que chaque instant qu'il croyait perdre en était un de plus pour sa vie, et que tandis qu'il souriait et qu'il méditait une trahison, les autres pouvaient en faire autant.

On arriva près de l'arbre ; les pelles eurent bientôt creusé dans un sable léger, et au bout de quelques minutes, le trésor fut exposé à tous les yeux. On en tira un grand nombre de sacs, et les dollars, qui n'étaient

pas en sac, furent jetés en tas à côté. Deux soldats avaient été envoyés aux pirogues pour en rapporter des sacs afin d'y mettre les dollars. Les soldats avaient fini leur travail; ils avaient laissé la pelle; ils se regardaient les uns les autres, tous étaient prêts.

Le commandant se retourna pour appeler les soldats qui étaient allés chercher les sacs, et pour accélérer leur retour. Au même instant, trois ou quatre sabres lui percèrent le dos. Il tomba en poussant un grand cri; il fut frappé de plusieurs coups à la poitrine, et il expira. Philippe et Krantz étaient restés spectateurs passifs de cette scène tragique. — Les soldats retirèrent leurs sabres du corps du défunt, en essuyèrent les lames, et les remirent dans le fourreau.

— Il a eu ce qu'il méritait, dit Krantz.

— Oui, s'écrièrent les soldats; c'est justice, rien que justice.

— Signors, prenez votre part, dit Pedro à Philippe et à Krantz. Et se tournant vers ses compagnons, il ajouta : — N'est-ce pas votre avis, mes amis ?

— Oui, oui, sans doute.

— Pas un dollar, mes chers amis, répondit Philippe; prenez tout cet or, et puisse-t-il vous rendre heureux! Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous aider à nous rendre où nous désirons aller. Et maintenant, avant de faire entre vous le partage de cet or, faites-moi le plaisir d'enterrer le corps de cet infortuné.

Les soldats obéirent. Reprenant leurs pelles, ils eurent bientôt creusé une fosse peu profonde, et y ayant jeté le corps de leur ancien commandant, ils le recouvrirent de sable.

---

## CHAPITRE XXII.

A peine les soldats avaient-ils fini leur tâche et jeté leurs pelles, qu'il s'éleva entre eux une altercation. Il semblait que cet or allait encore une fois être une cause d'effusion de sang et de massacre. Philippe et Krantz résolurent donc de partir seuls sur-le-champ sur la plus petite des deux pirogues, et de les laisser vider leurs querelles comme bon leur semblerait. Philippe, en leur annonçant leur dessein, leur demanda la permission de prendre plus que leur part de l'eau et des vivres, attendu qu'ils avaient un long voyage à faire, et leur montra les cocotiers, qui pouvaient leur fournir une nourriture abondante. Les soldats, qui n'étaient occupés que de leurs richesses nouvellement acquises, leur répondirent qu'ils pouvaient

prendre tout ce dont ils avaient besoin; et après avoir ajouté à leurs vivres une bonne provision de noix de coco, Philippe et Krantz avaient mis à la voile sur leur pirogue avant midi, laissant les soldats le sabre à la main, et si occupés de leurs querelles, qu'ils ne s'aperçurent pas de leur départ.

—Ce sera une répétition de la scène dont nous avons été témoins, dit Krantz pendant que la pirogue s'éloignait du rivage.

— Je n'en doute guère, répondit Philippe; voyez! ils en viennent déjà aux coups.

— Si j'avais à donner un nom à cette île, je la nommerais l'*île Maudite*. Et pourtant la même chose arriverait dans tout autre endroit où il se trouverait de quoi enflammer à ce point les passions des hommes.

— Assurément. L'or est une vraie malédiction du ciel.

— Et une bénédiction en même temps.

— Je regrette que Pedro soit resté avec eux.

— C'est leur destinée, Krantz, ainsi ne pensons plus à eux. — Qu'allons-nous faire à présent? Avec cette pirogue, toute petite qu'elle est, nous pouvons naviguer sans

danger sur ces mers, et nous avons, je crois, assez de provisions pour un mois.

— Je crois que nous ferons bien de gagner la route que suivent les bâtiments qui vont à l'ouest, et de nous embarquer pour Goa sur lepremier que nous rencontrerons.

— Et si nous n'en rencontrons aucun, nous pouvons dans tous les cas remonter le détroit sans risque jusqu'à Pulo-Penang, où nous pourrons rester jusqu'à ce qu'il arrive quelque bâtiment.

— Je suis d'accord avec vous : c'est le meilleur, et même le seul parti que nous ayons à prendre; à moins que nous ne nous rendions à Cochin, d'où il part toujours des jonques pour Goa; mais ce serait nous écarter de notre route, et les jonques ne peuvent guère passer dans le détroit sans que nous les apercevions.

Ils ne trouvèrent pas de difficulté à diriger leur route : les îles pendant le jour, et les astres pendant la nuit, leur servaient de boussole. Il est vrai qu'ils suivaient la route, non la plus directe, mais la plus sûre; cherchant à éviter les courants, cela les portait

plus au nord qu'à l'ouest; ils furent plus d'une fois chassés par des proas malais qui infestent ces parages, mais ils leur échappèrent, grâce à la vitesse de leur pirogue, et même quand la petitesse en était reconnue par les pirates, ils abandonnaient fréquemment la chasse, comme ne leur offrant aucune chance de butin.

Comme on peut bien se l'imaginer, Amine et la mission de Philippe étaient le sujet constant de la conversation des deux amis. Cependant, un matin qu'ils faisaient voile au milieu des îles avec moins de vent que de coutume, Philippe dit à Krantz :

— Vous m'avez dit qu'il s'était passé dans votre famille des événements qui pouvaient confirmer l'histoire merveilleuse que je vous ai confiée. Voulez-vous me dire à présent à quoi vous faisiez allusion ?

— Certainement, Philippe. J'ai souvent pensé à vous en faire le récit, et une chose ou une autre m'en a toujours empêché jusqu'à présent ; mais en voici une bonne occasion. Préparez-vous donc à entendre une histoire étrange, aussi étrange peut-être que

la vôtre. — Je suppose que vous avez entendu parler des montagnes du Hartz?

— Je ne me souviens pas d'en avoir jamais entendu parler, mais j'ai lu un livre où il en était question, ainsi que des choses étranges qui s'y sont passées.

— C'est véritablement une contrée sauvage et l'on en raconte d'étranges histoires; mais quelque étranges qu'elles soient, j'ai de bonnes raisons pour croire qu'elles sont vraies. — Je vous ai dit, Philippe, que je crois fermement que vous avez eu communication avec l'autre monde; que l'histoire de votre père est parfaitement vraie, et que la mission que vous avez reçue n'a rien d'illicite; car, que nous soyons entourés, mus et influencés par des êtres d'une nature différente de la nôtre, c'est ce dont j'ai eu la preuve complète, comme vous le reconnaîtrez quand je vous aurai fait part de ce qui s'est passé dans ma famille. Pourquoi est-il permis à des êtres aussi malveillants que ceux dont je vais vous parler, d'intervenir auprès de nous, et de causer la perte de mortels comparativement innocents, c'est ce qui est

au-dessus de ma compréhension; mais que cette permission leur soit accordée, c'est ce qui est très certain.

— Le grand principe de tout mal accomplit sa tâche, dit Philippe; pourquoi les esprits subalternes de la même classe n'en feraient-ils pas autant? Que nous importe que nous ayons à souffrir de l'inimitié de nos semblables, ou que nous soyons persécutés par des êtres plus puissants et plus méchants que nous? Nous savons que nous devons travailler à notre salut, et que nous serons jugés d'après nos forces. Si donc il existe de mauvais esprits qui se plaisent à nuire à l'homme, il doit sûrement aussi, comme Amine l'assure, y en avoir de bons qui se font un plaisir de lui rendre service. Que nous ayons donc à lutter, soit contre nos passions seulement, soit contre l'influence fatale d'ennemis invisibles, nous luttons toujours avec le même avantage en notre faveur, car le bon principe est toujours plus fort que le mauvais, que nous combattons. Dans un cas comme dans l'autre, l'avantage est de notre côté, soit que, comme dans le

premier, nous combattions pour la bonne cause, armés seulement de nos propres forces; soit que, comme dans le second, nous ayons la milice céleste rangée de notre côté. Ainsi la balance de la justice divine reste toujours dans un équilibre parfait, et l'homme conserve toute sa liberté, puisque ses penchants vertueux ou vicieux doivent décider s'il remportera la victoire ou s'il sera vaincu.

— Vous avez raison, dit Krantz; à présent j'en viens à mon histoire. — Mon père n'était pas né dans les montagnes du Hartz, et il n'y demeurait pas dans l'origine. Il était serf d'un noble hongrois, possédant de grands biens dans la Transylvanie; mais, quoique serf, il n'était ni pauvre ni ignorant. Au contraire, il était riche, respecté, et il avait tant d'intelligence, que son seigneur l'avait nommé surintendant de ses domaines. Mais quiconque est né serf, reste toujours serf, même quand il est devenu riche. Mon père était marié depuis cinq ans, et il avait trois enfants: César, qui était mon frère aîné, moi, dont le nom est Hermann,

et ma sœur nommée Marcella. Vous savez, Philippe, que le latin est encore la langue qu'on parle dans ce pays, ce qui explique pourquoi on nous avait donné des noms si ronflants. Ma mère était belle, — malheureusement plus belle que vertueuse. Elle plut à son seigneur; il chargea mon père de quelque mission, et pendant son absence, ma mère flattée des attentions de son maître, et gagnée par les soins assidus qu'il lui rendait, céda à ses désirs. Il arriva que mon père revint plus tôt qu'on ne s'y attendait, et il découvrit l'intrigue. La preuve de la honte de ma mère ne laissait aucun doute, car il la surprit en flagrant délit; et se laissant emporter par un premier mouvement d'indignation et de colère, il la tua ainsi que son séducteur. Sachant fort bien que, comme serf, l'outrage qui lui avait été fait ne pourrait lui servir d'excuse, il prit à la hâte tout ce qu'il avait d'argent, attela ses chevaux à un traîneau, car on était alors dans le plus fort de l'hiver, prit ses enfants avec lui, partit au milieu de la nuit, et il était bien loin avant que cet événement tragique fût

connu. Sachant qu'il serait poursuivi, et qu'il n'avait aucune chance de sûreté s'il restait dans son pays natal, où les autorités pouvaient s'emparer de sa personne, il continua à fuir sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans les solitudes et au milieu des défilés des montagnes du Hartz. Vous sentez que ce ne fut que plus tard que j'appris tout ce que je viens de vous dire. Mes plus anciens souvenirs se reportent à une chaumière grossière, mais commode, dans laquelle je demeurais avec mon père, mon frère et ma sœur. Elle se trouvait sur la lisière d'une de ces vastes forêts qui couvrent le nord de l'Allemagne, au milieu d'une clairière de quelques acres de terre, que mon père cultivait pendant l'été ; et quoique la récolte n'y fût jamais très abondante, il y trouvait de quoi subsister avec sa famille. Pendant l'hiver, nous ne sortions guère de la maison, car mon père allait chasser, nous restions seuls, et les loups parcourent les forêts en grand nombre pendant cette saison. Mon père avait acheté cette chaumière et le terrain qui l'entourait d'un de ces forestiers qui

gagnent leur vie, partie en chassant, partie en faisant du charbon de bois, qu'on emploie dans les mines des environs pour fondre le minerai. Nous étions à plus de deux milles de toute autre habitation. Je me rappelle encore les grands pins qui croissaient sur la montagne en face de nous, et la vaste étendue de bois qui étaient par derrière ; car de notre chaumière, on voyait à perte de vue les cimes des arbres, la colline sur laquelle nous étions suivant une pente rapide jusqu'à une vallée très éloignée. Pendant l'été cette vue était magnifique, mais en hiver c'était une scène de désolation qu'on ne pourrait se figurer.

Je vous ai dit que pendant l'hiver, mon père s'occupait à chasser. Il nous quittait pour cela presque tous les jours, et alors il nous enfermait dans la maison pour être sûr que nous n'en sortirions pas. Il n'avait personne pour l'aider et pour prendre soin de nous. Dans le fait, il aurait été très difficile de trouver une servante qui voulût rester dans une telle solitude ; mais quand il aurait pu en trouver une, mon père n'en aurait pas voulu, tant il

avait conçu d'horreur pour tout le sexe féminin, ce que prouvait évidemment la différence de sa conduite à l'égard de ses deux fils, et de ma pauvre petite sœur Marcella. Vous pouvez juger que nous étions cruellement négligés, nous souffrions même beaucoup, car mon père nous laissait toujours sans feu quand il sortait, de crainte de quelque accident. Nous étions donc obligés de nous blottir sous un amas de peaux d'ours, et de nous y tenir aussi chaudement qu'il était possible, jusqu'à ce que mon père revînt dans la soirée, après quoi nous avions le plaisir de jouir d'un bon feu. Il peut paraître étrange que mon père eût choisi ce genre de vie; mais le fait est qu'il ne pouvait rester en repos. Soit que le souvenir du double meurtre qu'il avait commis lui causât des remords, soit que le changement survenu dans sa situation lui parût insupportable, il n'était jamais heureux que lorsqu'il était occupé d'un travail actif. Cependant les enfants, quand ils sont souvent abandonnés à eux-mêmes, acquièrent une habitude de réflexion qui n'est pas commune à leur âge, et ce fut

ce qui nous arriva. Pendant les jours courts et froids de l'hiver, nous restions presque toujours en silence, et nous attendions impatiemment l'heureuse saison où la neige se fondrait, où les feuilles paraîtraient, où les oiseaux commenceraient à chanter, et où nous aurions plus de liberté.

Tel fut notre genre de vie presque sauvage jusqu'à l'époque où nous eûmes, mon frère neuf ans, moi sept, et Marcella cinq. Alors arriva l'événement qui est la base de l'histoire extraordinaire que je vais vous raconter.

Un soir, mon père rentra plus tard que de coutume. Il n'avait pas eu de bonheur à la chasse, et comme le temps était rigoureux et qu'il y avait plusieurs pieds de neige sur la terre, non seulement il avait froid, mais il était de fort mauvaise humeur. Il avait apporté du bois, et nous étions tous trois occupés à souffler pour obtenir de la flamme, quand il prit par le bras la pauvre petite Marcella qui était près de lui, et la jeta rudement de côté. Elle tomba sur le visage, et saigna beaucoup à la bouche et au

nez. Mon frère courut la relever. Accoutumée à être maltraitée et craignant mon père, la pauvre enfant n'osa pleurer, mais elle le regarda d'un air qui aurait dû l'attendrir. Mon père rapprocha son escabelle du foyer, murmura quelques mots contre les femmes, et s'occupa du feu, que mon frère et moi nous avions abandonné quand nous avions vu notre sœur traitée de cette manière. Un bon feu brilla bientôt; mais nous ne nous groupâmes pas tout autour, comme c'était notre usage. Marcella. qui saignait encore, s'était retirée dans un coin, et mon frère et moi nous étions assis près d'elle, tandis que mon père se chauffait seul d'un air sombre. Nous étions dans cette position depuis environ une demi-heure, quand le hurlement d'un loup se fit entendre sous la fenètre de notre chaumière. Mon père se leva, prit son fusil et en examina l'amorce. Nous entendîmes un second hurlement, et il sortit à la hâte, fermant la porte après lui. Nous l'attendîmes avec impatience, écoutant si nous entendrions un coup de fusil, car nous savions que s'il tuait un loup, il reviendrait

de meilleure humeur ; car quoiqu'il nous traitât tous avec assez de dureté, et surtout notre petite sœur, nous l'aimions, et nous avions du plaisir à le voir heureux et content. Quelle autre chose pouvions-nous désirer ? Et je puis vous dire ici qu'il n'exista peut-être jamais trois enfants qui se soient chéris davantage. Il ne nous arrivait jamais, comme à tant d'autres enfants, de nous battre et de nous quereller ; et si par hasard il survenait quelque léger différend entre mon frère et moi, Marcella venait nous embrasser, et, par ses prières, rétablissait la paix entre nous. C'était une aimable enfant ; — même encore à présent je me rappelle ses jolis traits. — Hélas ! pauvre petite Marcella !

— Elle est donc morte? dit Philippe.

— Morte, oui, morte. Et de quelle mort ! — Mais n'anticipons pas sur les événements, et permettez-moi de suivre le fil de mon histoire.

Nous attendîmes quelque temps sans entendre aucun coup de fusil, et mon frère dit alors : — Notre père poursuit un loup, et

il ne reviendra pas d'ici à quelque temps. Laissez-nous laver ce sang qui vous couvre le visage, Marcella, et ensuite nous quitterons ce coin, et nous nous approcherons du feu pour nous chauffer.

Tout cela fut exécuté, et nous restâmes près du feu jusqu'à minuit ou environ, plus surpris d'instant en instant que notre père ne revînt pas. Il ne nous vint pas à l'esprit qu'il pût courir aucun danger, mais nous pensions qu'il était bien long-temps à chasser le loup. — Je vais voir si mon père revient, dit César en s'avançant vers la porte. — Prenez bien garde, dit Marcella; les loups sont à courir dans ce moment, et nous ne sommes pas en état de les tuer. Mon frère entr'ouvrit la porte avec précaution, et regarda en dehors. — Je ne vois rien, dit-il quelques instants après; et refermant la porte, il vint nous rejoindre près du feu. — Nous n'avons pourtant pas eu à souper, dis-je; car mon père faisait ordinairement cuire la viande aussitôt qu'il rentrait, et nous n'avions eu pendant son absence que quelques restes de la veille. — Quand notre père re-

viendra, César, dit Marcella, il sera charmé de trouver son souper; préparons-le pour lui et pour nous. César monta sur une escabelle, prit un morceau de viande, — j'oublie si c'était du daim ou de l'ours, — nous en coupâmes la quantité ordinaire, et nous nous mîmes à la griller, comme nous le faisions sous l'inspection de mon père. Quand la viande fut cuite, nous la mîmes sur une assiette près du feu, et nous attendions l'arrivée de notre père, quand nous entendîmes le son d'un cor. Nous écoutâmes; on marchait près de notre chaumière, et, un instant après, mon père entra, accompagné d'une jeune femme, et d'un grand homme basané, en habit de chasseur.

Peut-être ferai-je mieux de rapporter ici ce que je n'appris que plusieurs années ensuite. Quand mon père fut sorti de la maison, il aperçut un grand loup blanc à environ cent pas. Dès que l'animal vit mon père, il se retira lentement en grondant et en hurlant. Mon père le suivit; le loup ne courait pas, mais il se tenait toujours à peu près à la même distance, et mon père ne se souciait

pas de tirer, sans être à peu près sûr que sa balle l'atteindrait. Cela continua quelque temps, le loup tantôt laissant mon père bien en arrière, tantôt s'arrêtant et hurlant comme pour le braver, et se remettant en course dès qu'il le voyait s'approcher. Désirant tuer cet animal, — car les loups blancs sont très rares, — mon père continua long-temps à gravir la montagne en le poursuivant.

Vous devez savoir, Philippe, qu'il y a sur ces montagnes certains endroits qu'on suppose, — non sans fondement, comme mon histoire le prouvera, — habités par des esprits malfaisants. Les chasseurs connaissent ces endroits, et ont grand soin de les éviter. Or, un de ces endroits, — c'était une clairière presque au haut de la montagne sur un des flancs de laquelle était notre chaumière, — avait été indiqué à mon père comme dangereux pour cette raison. Soit qu'il ne crût pas ces histoires, soit que son ardeur pour la chasse les lui fît oublier, il se laissa conduire par le loup blanc jusqu'à cette clairière, et alors l'animal eut l'air de l'attendre. Mon père s'avança avec précau-

tion, et quand il en fut à portée, il appuya son fusil sur son épaule, et il allait faire feu, quand le loup disparut tout-à-coup. Il crut que la neige qui couvrait la terre l'avait ébloui; il baissa son fusil pour chercher des yeux l'animal, mais il ne le vit plus, quoiqu'il ne pût concevoir comment le loup avait pu traverser la clairière sans qu'il le vît. Mortifié du mauvais succès de sa chasse, il allait retourner sur ses pas, quand le son d'un cor se fit entendre dans l'éloignement. L'étonnement d'entendre un tel son, — à une telle heure, — et dans un tel lieu, lui fit oublier pour le moment son désappointement, et il resta comme s'il eût pris racine en cet endroit. Une minute après, on sonna une seconde fois du cor et à moins de distance. Il resta immobile et écouta. La même chose se répéta une troisième fois et encore plus près. J'oublie le terme qu'on emploie pour exprimer cette idée, mais ce dernier son était, comme mon père le savait, le signal qui indique que quelqu'un est égaré dans les bois. Au bout de quelques instants, il vit un homme à cheval, ayant une femme en croupe, en-

trer dans la clairière, et avancer vers lui. D'abord, il se rappela les histoires étranges qu'on lui avait racontées, d'êtres surnaturels habitant ces montagnes; mais quand il vit de plus près ces deux étrangers, il fut convaincu qu'ils appartenaient comme lui à la race humaine. Dès qu'ils furent près de lui, le cavalier lui adressa la parole.

— Ami chasseur, lui dit-il, vous êtes bien tard sur cette montagne, et c'est un bonheur pour nous. Nous avons fait une longue course, car nous sommes poursuivis par des ennemis qui en veulent à notre vie. Les défilés de ces montagnes nous ont permis de leur échapper, mais si nous ne trouvons un asile et de la nourriture, nous n'en serons pas plus heureux, car nous périrons de faim et de froid. Ma fille, que vous voyez, est déjà plus morte que vive. — Pouvez-vous nous aider dans ce moment d'embarras?

» — Ma chaumière est à quelques milles d'ici, répondit mon père. Je n'ai guère à vous offrir qu'un abri contre le froid, mais le peu que j'ai est à votre service. — Puis-je vous demander d'où vous venez?

— Oui, sans doute; ce n'est point un secret maintenant. Nous nous sommes enfuis de la Transylvanie, où l'honneur de ma fille et ma propre vie étaient également en danger.

Ces mots suffisaient pour que mon père prît un vif intérêt aux deux fugitifs. Il se rappela l'outrage qu'il avait reçu dans ce pays, la vengeance sanglante qu'il en avait tirée, et la manière dont il s'était enfui, et il leur offrit sur-le-champ tous les secours qu'il était en état de leur donner.

— En ce cas, ne perdons pas de temps, dit le cavalier; ma fille se meurt de froid, et elle ne peut résister encore long-temps à la rigueur de la saison.

— Suivez-moi, répondit mon père en prenant le chemin qui conduisait chez lui. J'étais à la poursuite d'un grand loup blanc, qui est venu jusque sous la fenêtre de ma chaumière, continua-t-il quand ils furent en marche, sans quoi je ne serais pas sorti à une pareille heure de la nuit.

— Cet animal a passé près de nous à l'instant où nous entrions dans la clairière, dit la dame avec un son de voix argentin.

— Oui, reprit le cavalier, et j'ai été sur le point de lui tirer un coup de fusil; mais puisqu'il nous a rendu un tel service, je suis charmé de l'avoir laissé échapper.

Au bout d'une heure et demie, temps pendant lequel mon père marcha toujours, d'un pas rapide, ils arrivèrent à la chaumière, et y entrèrent comme je l'ai déjà dit.

— Il paraît que nous arrivons à temps, dit le cavalier basané en sentant l'odeur de la viande grillée. Il s'approcha du feu, et jeta un coup d'œil sur mon frère, sur ma sœur et sur moi. — Vous avez ici de jeunes cuisiniers, meinheer? — Je suis charmé que nous n'ayons pas à attendre.–Approchez-vous du feu, madame, vous avez besoin de vous chauffer, après avoir voyagé par une nuit si froide.—Et où puis-je mettre mon cheval, meinheer? demanda l'étranger.— J'aurai soin de lui, répondit mon père en sortant de la maison.

Il est à propos de faire ici une description détaillée de la femme qui était venue en croupe. Elle était jeune, et ne paraissait pas avoir plus de vingt ans. Elle portait une robe

de voyage ayant une large bordure de fourrure blanche, et avait sur la tête un chapeau d'hermine de même couleur. Ses traits étaient beaux, du moins ils me le parurent, et mon père en jugea de même ensuite. Elle avait les cheveux blonds et luisants, et sa bouche, quoique un peu grande, montrait, quand elle l'ouvrait, les dents les plus blanches qu'on pût voir. Mais il y avait dans ses yeux je ne sais quoi qui nous effrayait, nous autres enfants ; ses regards étaient si perçants, si furtifs ! Je n'aurais pu dire pourquoi, mais il me semblait qu'il y avait de la cruauté dans ses yeux, et quand elle nous engagea à venir auprès d'elle, nous ne nous approchâmes qu'en tremblant. Elle était pourtant belle, très belle. Elle nous parla avec bonté à mon frère et à moi, et nous caressa ; mais Marcella ne voulut pas approcher d'elle ; elle alla se cacher dans le lit, et ne voulut pas attendre le souper, qu'elle avait si fort désiré une demi-heure auparavant.

Mon père rentra après avoir placé le cheval dans une espèce d'étable, et l'on servit le souper. Quand le repas fut fini, il

offrit son lit à la jeune dame, disant qu'il passerait la nuit près du feu avec son père. Après avoir hésité quelques instants, elle y consentit, et mon frère et moi nous allâmes nous coucher près de Marcella; car nous occupions alors tous trois le même lit.

Il y avait quelque chose de si extraordinaire pour nous, non seulement à avoir des étrangers dans notre chaumière, mais à les y voir passer la nuit, que nous en avions l'esprit comme égaré, et nous ne pûmes dormir. Quant à la pauvre petite Marcella, elle trembla toute la nuit, et je crus m'apercevoir quelquefois qu'elle retenait un sanglot. Mon père avait mis sur la table une bouteille d'eau-de-vie, dont il buvait très rarement, et il resta toute la nuit à boire et à causer au coin du feu avec l'étranger. Un mot prononcé à voix basse n'aurait pu échapper à nos oreilles, tant notre curiosité était excitée.

— Vous m'avez dit que vous venez de la Transylvanie? dit mon père à l'étranger.

— Oui, meinheer, j'étais serf de la noble maison de...—Mon maître devint épris de ma fille; il eut l'audace de me la demander pour

maîtresse, et je lui répondis en lui enfonçant quelques pouces d'acier dans le corps.

— En ce cas, nous sommes compatriotes et frères d'infortune, dit mon père en lui serrant la main.

— Vraiment! vous seriez du même pays?

— Oui, et j'en ai fui comme vous pour sauver ma vie. Mais mon histoire est bien triste.

— Quel est votre nom?

— Krantz.

— Quoi! Krantz de... ! — Votre histoire m'est connue, et vous n'avez pas besoin de renouveler votre chagrin en me la racontant. Je suis très charmé de vous avoir rencontré, meinheer, ou, pour mieux dire, mon digne parent, car je suis votre cousin issu de germain, Wilfred de Barnsdorf. Et l'étranger se leva pour embrasser mon père.

Ils emplirent leurs coupes de corne jusqu'au bord, et burent à la santé l'un de l'autre à la manière des Allemands. Ils reprirent ensuite leur conversation, mais si bas, que tout ce que nous pûmes y comprendre fut que Wilfred et sa fille allaient demeurer dans

notre chaumière, du moins pour le moment. Au bout d'une heure, leur tête tomba sur leur poitrine et ils s'endormirent.

— Marcella, avez-vous entendu ? dit mon frère à voix basse.

— Oui, répondit Marcella sur le même ton, j'ai tout entendu. Mais je ne puis regarder cette femme, mon frère; elle me fait peur.

Mon frère ne répondit rien, et nous fûmes bientôt endormis tous trois.

En nous éveillant le lendemain matin, nous vîmes que la fille de Wilfred s'était levée avant nous. Elle me parut plus belle que jamais. Elle s'approcha de Marcella et la caressa; mais la pauvre enfant fondit en larmes, et sanglota comme si son cœur se brisait.

Je ne veux pas alonger inutilement cette histoire. Mon père trouva le moyen de loger Wilfred et sa fille dans notre chaumière. Mon père allait tous les jours à la chasse avec lui. Christina restait avec nous, faisait tout l'ouvrage de la maison, et nous montrait beaucoup d'amitié, de sorte que la petite Marcella elle-même n'en avait plus peur.

Mais un grand changement avait eu lieu en mon père ; il semblait avoir perdu son aversion pour le beau sexe, et il était plein d'attentions pour Christina. Souvent, après que son père et nous nous étions couchés, il restait auprès d'elle, et causait avec elle à voix basse au coin du feu. J'aurais dû dire que mon père et Wilfred couchaient dans une autre partie de la chaumière, et que le lit qu'il occupait auparavant, et qui était dans la même chambre que le nôtre, avait été abandonné à Christina. Le père et la fille avaient passé environ trois semaines avec nous, quand un soir, après que mon frère, ma sœur et moi nous fûmes couchés, ils eurent avec mon père la conversation qui suit. Mon père, qui en avait déjà obtenu le consentement de Christina, demanda à Wilfred la main de sa fille.

— Je vous l'accorde bien volontiers, meinheer Krantz, et ma bénédiction en même temps. En ce cas, je vous quitterai et je chercherai quelque autre habitation, — n'importe où.

— Pourquoi ne pas rester ici, Wilfred?

— Non, non. J'ai des affaires ailleurs ; que cela vous suffise, et ne me faites plus de questions. Ma fille est à vous.

— Je vous en remercie, et je sais apprécier ce présent. Mais il y a une difficulté.

— Je sais ce que vous voulez dire. Il n'y a pas de prêtre dans cette contrée sauvage, et nous ne pouvons même faire aucun contrat civil. Il faut pourtant qu'il se passe quelque cérémonie entre vous pour satisfaire un père. Voulez-vous l'épouser à ma manière? Je vous marierai à l'instant même.

— Bien volontiers !

— En ce cas, prenez-la par la main. — A présent, dites : Je jure...

— Je jure...

— Par tous les esprits des montagnes du Hartz...

— Pourquoi point par le ciel?

— Parce que ce n'est pas mon humeur. Si je préfère un serment qui est peut-être moins obligatoire qu'un autre, vous ne me contrarierez sûrement pas?

— Soit! comme il vous plaira. — Vous

voulez donc me faire jurer par une chose à laquelle je ne crois pas?

— Bien des gens, qui sont excellents chrétiens en apparence, en font autant. — Voyons, voulez-vous épouser ma fille, ou l'emmènerai-je avec moi?

— Continuez.

— Je jure par tous les esprits des montagnes du Hartz, par leur pouvoir de faire le bien et le mal, que je prends Christina pour ma femme légitime; que je la protègerai et l'aimerai toujours, et que ma main ne se lèvera jamais contre elle.

Mon père répéta mot à mot ce que venait de dire Wilfred. Celui-ci continua :

— Et si je manque à ce vœu, puisse toute la vengeance des esprits tomber sur moi et sur mes enfants! Puissent les vautours, les loups et les autres animaux carnassiers dévorer la chair de leurs membres, et puissent leurs ossements blanchir dans le désert!

Mon pere hésita en répétant ces derniers mots, et la petite Marcella ne put s'empêcher de fondre en larmes en les lui en-

tendant prononcer. Ses pleurs parurent mécontenter Wilfred et sa fille ; mon père parla durement à ma sœur, et elle cacha sa tête sous les draps pour étouffer ses sanglots.

Ainsi fut célébré le second mariage de mon père. Le lendemain matin, Wilfred monta à cheval et partit.

Mon père reprit possession de son lit, qui, comme je l'ai déjà dit, était dans la même chambre que le nôtre, et tout alla à peu près comme avant le mariage, si ce n'est que notre nouvelle belle-mère ne nous montrait plus aucune amitié ; au contraire, elle nous battait souvent, surtout quand mon père était absent, principalement la petite Marcella ; et ses yeux étincelaient quand elle regardait cette aimable et charmante enfant.

Une nuit, Marcella nous éveilla mon frère et moi.

— Qu'y a-t-il? demanda César.

— Elle est sortie, répondit ma sœur.

— Sortie !

— Oui, sortie en chemise de nuit. Je l'ai

vue se lever, regarder si mon père était endormie, s'avancer ensuite vers la porte et s'en aller.

Quel motif pouvait-elle avoir pour quitter son lit à une pareille heure, sans être vêtue, quand la terre était couverte d'un pied de neige? c'était ce que nous ne pouvions comprendre. Nous ne nous endormîmes pas, et au bout d'une heure ou environ nous entendîmes le hurlement d'un loup sous la fenêtre.

— Il y a un loup, dit César, elle sera déchirée en pièces.

— Oh ! non, non ! dit Marcella.

Quelques minutes après, notre belle-mère arriva. Elle n'avait sur elle que sa chemise de nuit, comme ma sœur l'avait dit. Elle laissa retomber le loquet de la porte avec précaution, pour ne pas faire de bruit, s'approcha d'un seau d'eau, se lava le visage et les mains, et se glissa dans le lit où était mon père.

Nous tremblions tous trois, sans trop savoir pourquoi; mais nous résolûmes de l'épier la nuit suivante. Nous ne manquâmes

pas de le faire ; et non seulement la nuit suivante, mais plusieurs autres ensuite, elle se leva et sortit de la chaumière, et toujours à la même heure. Avant qu'elle fût de retour, nous entendions toujours un loup hurler près de la croisée, et dès qu'elle était rentrée, elle se lavait de la même manière que nous l'avions vu le faire la première fois. Nous remarquâmes aussi qu'elle se mettait rarement à table aux heures des repas, et que lorsqu'elle s'y mettait, elle semblait manger avec répugnance. Mais, quand elle coupait la viande pour préparer le dîner, elle mettait de temps en temps furtivement un morceau de chair crue dans sa bouche et le mangeait avec avidité.

Mon frère César était un enfant plein de courage. Il ne se souciait pas de parler à mon père de tout ce que nous avions vu, avant d'en savoir davantage, et il résolut de suivre notre belle-mère, et de voir ce qu'elle faisait quand elle était hors de la maison. Marcella et moi nous cherchâmes à le dissuader de ce projet, mais il y persista. La nuit suivante, il se coucha tout habillé, et

dès qu'il l'eut vue sortir, il sauta hors du lit, prit le fusil de notre père et la suivit.

Vous pouvez vous imaginer dans quelle inquiétude nous fûmes, ma sœur et moi, pendant son absence. Au bout de quelques minutes nous entendîmes le bruit d'un coup de fusil, et peu de temps après notre belle-mère rentra, et nous vîmes que sa chemise de nuit était couverte de sang. Mon père ne s'était point éveillé; pour nous, nous tremblions de crainte, et je mis une main sur la bouche de Marcella pour l'empêcher de crier. Notre belle-mère s'avança d'abord vers le lit de mon père, s'assura qu'il était bien endormi, et s'approchant ensuite de la cheminée, elle souffla sur les cendres pour rallumer le feu.

Mon père s'éveilla. — Qui est là? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit ma belle-mère; dormez tranquillement. J'allume du feu pour faire chauffer de l'eau; je suis un peu indisposée.

Mon père se retourna de l'autre côté, et fut bientôt rendormi, mais nous conti-

nuâmes à examiner ce que faisait notre belle-mère. Après avoir changé de linge, elle jeta au feu la chemise qu'elle venait de quitter. Nous nous aperçûmes alors qu'elle saignait à la jambe droite, qui paraissait avoir été percée d'une balle. Elle banda cette blessure, et ayant achevé de s'habiller, elle resta près du feu jusqu'au jour.

Pauvre petite Marcella! elle me pressait contre elle; son cœur battait vivement, et le mien n'était pas moins agité. Où était notre frère César? Qui avait pu blesser notre belle-mère, si ce n'était lui? Enfin mon père se leva, et lui parlant alors pour la première fois : — Mon père, lui dis-je, où est César?

— Votre frère? s'écria-t-il; comment! où peut-il être?

— Juste ciel! dit ma belle mère; j'ai eu un sommeil très interrompu la nuit dernière, et il m'a semblé que j'entendais ouvrir le loquet de la porte. — Mais voyez! où est donc votre fusil?

Mon père jetà les yeux au-dessus de la cheminée, et vit que son fusil n'y était plus.

Il parut un instant indécis; mais bientôt, prenant une hache, il sortit de la chaumière, sans dire un mot de plus.

Son absence ne fut pas longue; il revint au bout de quelques minutes, portant dans ses bras le corps sanglant et déchiré de mon pauvre frère. Il le déposa par terre et se couvrit le visage des deux mains.

Ma belle-mère se leva et regarda le corps de César. Marcella et moi nous nous jetâmes à son côté en pleurant et en sanglotant.

— Retournez dans votre lit, enfants, nous dit-elle d'un ton brusque. — Mon cher mari, ajouta-t-elle, il faut que votre fils ait pris le fusil pour tirer sur un loup, et l'animal aura été trop fort pour lui. Pauvre enfant! il a payé bien cher sa témérité!

Mon père ne répondit rien. Je désirais lui parler, lui dire tout. — Marcella lut mon intention dans mes yeux; elle me pressa le bras, et me regarda d'un air si touchant, que je gardai le silence.

Mon père resta donc dans son erreur; mais Marcella et moi, quoique que nous ne pussions le comprendre, nous n'avions l'es-

prit occupé que de l'idée que notre belle-mère était, de manière ou d'autre, cause de la mort de César.

Mon père creusa une fosse dans la terre, et après y avoir mis le corps de son fils, il y empila des pierres, pour que les loups ne pussent le déterrer. Cette catastrophe fit une forte impression sur mon père, et il fut plusieurs jours sans vouloir aller à la chasse, quoiqu'il jurât d'exterminer *tous* les loups.

Mais le chagrin auquel mon père se livrait ainsi n'empêchait pas sa femme de continuer ses sorties nocturnes avec la même régularité qu'auparavant. Enfin, il prit son fusil pour aller dans la forêt, mais il revint presque sur-le-champ, ayant l'air agité et plus affligé que jamais.

— Le croiriez-vous, Christina? dit-il; les loups, — maudite soit toute cette race! — ont réussi à déterrer le corps du pauvre enfant et n'en ont laissé que les os.

— Vraiment? dit ma belle-mère. Marcella me regarda, et je lus dans son regard expressif tout ce qu'elle voulait dire.

— Mon père, lui dis-je, j'entends toutes les nuits un loup hurler sous la fenêtre.

— Oui-dà? — Pourquoi ne m'en avez-vous pas averti, enfants? — Eveillez-moi, la première fois que vous l'entendrez.

Je vis ma belle-mère se détourner; ses yeux étincelaient, et elle grinçait les dents.

Mon père sortit de nouveau, et il couvrit de plus grosses pierres ce que les loups avaient laissé du corps de mon pauvre frère. Mais ce n'était que le premier acte de cette tragédie.

— Le printemps arriva, la neige disparut, et il nous fut permis de sortir de la chaumière; mais je ne quittais jamais un instant ma chère petite sœur, à qui j'étais plus vivement attaché que jamais depuis la mort de César. Je craignais même de la laisser seule avec ma belle-mère, qui semblait se faire un malin plaisir de la maltraiter. Mon père était alors occupé de ses travaux d'agriculture, et j'étais en état de l'aider un peu.

Marcella avait coutume de s'asseoir près de nous pendant que nous étions à l'ouvrage, et ma belle-mère restait à la maison.

J'aurais déjà dû dire que les courses nocturnes de celle-ci devinrent moins fréquentes à mesure que le printemps avança, et que nous n'entendîmes plus une seule fois le loup hurler, après que j'en eus parlé à mon père.

Un jour que mon père et moi nous étions à labourer, Marcella étant avec nous, ma belle-mère vint nous trouver, disant qu'elle allait chercher dans le bois quelques herbes dont mon père avait besoin, et qu'il fallait que Marcella retournât à la chaumière pour veiller au dîner. Ma sœur partit sur-le-champ, et ma belle-mère entra dans la forêt, suivant une direction contraire à celle qui conduisait à notre habitation, de sorte que nous étions, mon père et moi, entre elle et Marcella.

Environ une heure après, nous fûmes effrayés d'entendre des cris horribles partir de la chaumière, et nous reconnûmes la voix de ma sœur. — Marcella s'est brûlée, mon père! m'écriai-je en jetant ma bêche. Mon père en fit autant, et nous courûmes vers la chaumière ; mais avant d'y arriver, nous en

vîmes sortir un grand loup blanc, qui s'enfuit avec une rapidité étonnante. Mon père n'avait point d'arme; il se précipita dans la chaumière, et y trouva la pauvre petite Marcella qui expirait. Son corps était horriblement déchiré, et son sang formait une mare sur le plancher. La première intention de mon père avait été de prendre son fusil pour se mettre à la poursuite du loup, mais il n'y songea plus en voyant cet affreux spectacle. Il s'agenouilla près de sa fille mourante et fondit en larmes. Marcella n'eut que le temps de nous jeter un regard d'affection, et ses yeux se fermèrent pour toujours.

Mon père et moi nous étions encore penchés sur le corps de ma pauvre sœur, quand ma belle-mère arriva. Ce spectacle horrible sembla l'émouvoir; mais la vue du sang ne parut pas lui inspirer cette horreur que presque toutes les femmes auraient éprouvée à sa place.

— Pauvre enfant! dit-elle, il faut que ce soit ce grand loup blanc qui vient de passer près de moi, et qui m'a si fort effrayée. — Elle est morte, Krantz.

— Je le sais, je ne le sais que trop ! s'écria mon père.

Je crus que mon père ne se remettrait jamais de l'effet que produisit sur lui cette seconde catastrophe tragique. Il versa longtemps des larmes amères sur le corps de sa malheureuse fille, et il fut plusieurs jours sans vouloir l'enterrer, quoique ma belle-mère l'en pressât souvent. Enfin il s'y décida. Il lui creusa une fosse à côté de celle de son frère, et prit toutes les précautions possibles pour que ses restes ne pussent devenir la proie des loups.

Je sentis toute l'étendue de ma désolation, quand je me trouvai seul dans le lit que j'avais partagé peu de temps auparavant avec mon frère et ma sœur. Je ne pus m'empêcher de croire que ma belle-mère avait été cause de leur mort, quoique je ne pusse m'expliquer de quelle manière. Mais je ne la craignais plus ; mon petit cœur était rempli de haine et d'idées de vengeance.

La nuit qui suivit l'enterrement de ma sœur, je vis ma belle-mère se lever et sortir de la maison. J'attendis quelques instants,

et me levant ensuite, je m'habillai, et j'entr'ouvris la porte pour voir ce qu'elle devenait. La lune brillait dans le firmament, et je pouvais voir distinctement l'endroit où mon frère et ma sœur avaient été enterrés. De quelle horreur fus-je saisi en voyant ma belle-mère occupée à retirer les pierres qui couvraient la tombe de Marcella !

Le clair de lune permettait de distinguer tous ses mouvements. N'ayant sur elle que sa chemise de nuit, elle travaillait des deux mains à ôter les pierres, et elle les jetait derrière elle avec toute la férocité d'une bête sauvage. Il se passa quelque temps avant que je pusse avoir l'usage de mes sens et décider ce que je devais faire. Enfin je vis qu'elle était arrivée au corps; elle l'enleva, et le déposa sur le bord de la fosse. Je ne pus supporter cette vue plus long-temps ; je courus à mon père et l'éveillai.

— Mon père! mon père! levez-vous et prenez votre fusil.

— Quoi! s'écria-t-il, y a-t-il un loup? l'avez-vous entendu?



Il sauta hors de son lit, s'habilla à la hâte, et, dans sa précipitation, il ne remarqua pas l'absence de sa femme. Dès qu'il fut prêt, j'ouvris la porte, et nous sortîmes tous deux.

Il était loin de s'attendre au spectacle qu'il allait voir. Figurez-vous donc l'horreur dont il fut saisi en voyant près de la fosse de sa fille, non un loup, mais sa femme, appuyée sur les mains et sur les genoux à côté du corps de ma sœur, en arrachant la chair à belles dents, et la dévorant avec toute l'avidité d'une bête féroce. Elle était trop occupée pour nous apercevoir. Le fusil tomba des mains de mon père, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il resta immobile comme s'il eût perdu l'usage de toutes ses facultés. J'étais à peu près dans le même état, cependant je ramassai son fusil et le lui remis en main. Sa rage concentrée lui rendit toutes ses forces; il appuya son fusil sur son épaule, fit feu, et la misérable qu'il avait serrée si souvent contre son sein, tomba en poussant un grand cri.

— Dieu du ciel! s'écria mon père, tom-

bant par terre sans connaissance, dès qu'il eut fait feu.

Je restai quelque temps près de lui avant qu'il reprît l'usage de ses sens. —Où suis-je? dit-il alors; qu'est-il arrivé? — Oh! oui, oui, je me rappelle tout à présent. — Que le ciel me pardonne!

Il se leva; nous avançâmes vers la fosse; mais quelles furent notre surprise et notre horreur, quand, au lieu d'y voir, comme nous nous y attendions, le corps mort de ma belle-mère, nous trouvâmes, près de ma pauvre sœur, le cadavre d'une grande louve blanche.

— Le loup blanc! s'écria mon père; le même loup blanc qui m'a entraîné à sa poursuite jusque dans cette maudite clairière! — Je comprends tout à présent. — J'ai eu affaire aux esprits des montagnes du Hartz.

Pendant quelque temps mon père garda le silence, et resta livré à ses réflexions. Enfin repoussant du pied la louve morte, et prenant dans ses bras le corps de ma sœur, il le replaça dans la fosse, qu'il recouvrit avec le même soin qu'auparavant. Nous re-

tournâmes ensuite à notre chaumière, et mon père, en ayant fermé la porte, se jeta sur son lit. J'en fis autant, car j'étais en proie à une morne stupeur.

Le lendemain au point du jour, nous fûmes éveillés par un grand coup frappé à la porte. Mon père l'ouvrit, et nous vîmes entrer Wilfred.

— Ma fille! — s'écria-t-il avec fureur; qu'as-tu fait de ma fille? — Où est-elle?

—Où l'infâme créature doit être, j'espère, répondit mon père avec le même accent de rage; où peut-elle être, si ce n'est au fond de l'enfer? — Sortez d'ici, ou vous vous en trouverez mal.

— Et que pourrais-tu faire contre un des puissants esprits des montagnes du Hartz, faible mortel, à qui il fallait pour femme un loup-garou?

— Sors d'ici, démon! — Je brave ton pouvoir; — je te défie!

— Tu sentiras mon pouvoir. Souviens-toi de ton serment; — de ton serment solennel, de ne jamais lever la main contre elle.

— Je ne me suis pas ligué avec des esprits malins.

— Non? N'as-tu pas consenti à éprouver leurs vengeances, si tu manquais à ton serment? — N'as-tu pas demandé que tes enfants, en ce cas, devinssent la proie du vautour, du loup et des autres animaux des forêts?.....

— Retire-toi, démon!

— Et que leurs ossements blanchissent dans le désert?

Mon père furieux saisit sa hache, et la leva sur la tête de Wilfred.

— Ne sont-ce pas les termes de ton serment?

La hache tomba; mais elle traversa la tête et le corps de Wilfred, comme si c'eût été une ombre. La violence du coup fit perdre l'équilibre à mon père, et il tomba lourdement sur le plancher.

— Misérable mortel! nous n'avons de pouvoir que sur les meurtriers. Tu as commis un double meurtre, et tu subiras la peine due à la violation du serment qui a accompagné ton mariage. — Tu as déjà perdu

deux de tes enfants; le troisième les suivra. — Oui, il les suivra, car on ne viole pas impunément un serment. — Te tuer serait un acte de bonté; ta punition sera de vivre.

A ces mots, l'esprit disparut. Mon père se releva, m'embrassa tendrement, et se mit à genoux pour prier.

Le lendemain matin il quitta sa chaumière pour toujours. Il me prit avec lui, et partit pour la Hollande, où nous arrivâmes sans accident. Il avait quelque argent avec lui, mais peu de temps après notre arrivée il fut attaqué d'une fièvre cérébrale, et il mourut dans un accès de délire, après m'avoir conté toute son histoire. On me mit dans l'asile des orphelins, et je fus ensuite placé comme mousse à bord d'un bâtiment. Depuis ce temps j'ai toujours été sur mer. Vous savez à présent toute mon histoire. Dois-je subir le châtiment de la violation du serment prêté par mon père? c'est la question qu'elle présente. Quant à moi, je suis convaincu que j'en serai victime d'une manière ou d'une autre.

Au bout de vingt-deux jours, les deux

amis virent les hautes terres du sud de Sumatra et comme nul bâtiment n'était en vue, ils résolurent de suivre le détroit et de se rendre à Pulo-Pénang, où ils comptaient arriver dans sept ou huit jours, leur pirogue serrant le vent de très près. A force de se trouver sous l'influence des éléments, leur peau s'était tellement bronzée, qu'avec leurs longues barbes et leur costume mahométan, ils auraient pu passer pour des naturels du pays. Ils avaient constamment navigué, exposés pendant le jour à un soleil brûlant, et pendant la nuit à la rosée; mais leur santé n'en avait pas souffert. Après avoir conté à Philippe l'histoire de sa famille, Krantz était devenu taciturne et mélancolique; sa gaieté ordinaire avait disparu, et Philippe lui en avait inutilement plus d'une fois demandé la cause. Quand ils furent dans le détroit, Philippe parla de ce qu'ils feraient quand ils seraient arrivés à Goa, et Krantz lui répondit d'un air grave : — Depuis quelques jours, Philippe, j'ai un pressentiment que je ne verrai jamais cette ville.

— Vous ne vous portez pas bien, Krantz?

— Je suis en parfaite santé de corps et d'esprit. J'ai fait tous mes efforts pour écarter de mon esprit ce pressentiment, mais je n'ai pu y réussir. Une voix secrète me répète sans cesse que je n'ai plus long-temps à être avec vous.— Philippe, faites-moi le plaisir de me mettre l'esprit en repos sur un point. J'ai dans ma ceinture de l'or qui peut vous être utile ; chargez-vous-en ; ajoutez-le à celui que vous avez déjà.

— Quelle folie, Krantz !

— Ce n'est point une folie. N'avez-vous pas reçu du ciel des avis secrets et mystérieux? Pourquoi n'en recevrais-je pas comme vous? Vous savez que la crainte a peu d'empire sur moi, et que la mort ne m'effraie pas; mais à chaque instant j'éprouve plus fortement le pressentiment dont je vous parle. C'est quelque esprit bienveillant qui m'avertit de me préparer à passer dans un autre monde. J'y consens ; j'ai vécu assez long-temps dans celui-ci pour le quitter sans regret, quoique j'avoue qu'il me soit pénible de me séparer de vous et d'Amine, les deux seuls êtres qui me soient chers à présent.

— Ces idées ne sont-elles pas causées par trop de fatigues, Krantz ? Songez à tout ce que vous avez fait depuis quatre mois. N'est-ce pas assez pour occasionner un accablement d'esprit ? Croyez-le bien, mon cher ami, ce n'est pas autre chose.

— Je le voudrais, mais je pense différemment, j'éprouve même un sentiment de plaisir qui se rattache à l'idée que je vais bientôt quitter ce monde, et il vient d'un autre pressentiment qui m'occupe également l'esprit.

— Quel est-il ?

— Je puis à peine le dire, mais il a rapport à vous et à Amine. Je vous ai vus réunis dans mes songes ; mais il me semblait qu'un nuage sombre me cachait les circonstances de cette réunion. Je me suis écrié : — Ne puis-je voir ce qui m'est caché ? Et la voix d'un être invisible m'a répondu : — Non ! cela te rendrait malheureux. Tu seras rappelé de ce monde avant que cette épreuve arrive. Alors, j'ai remercié le ciel, et je me suis résigné.

— Ce sont les visions d'une imagination,

échauffée, Krantz. Que je sois destiné à souffrir, cela peut être vrai, mais pourquoi Amine souffrirait-elle? Pourquoi vous, plein de jeunesse, de vigueur et de santé, ne passeriez-vous pas vos jours en paix, et n'arriveriez-vous pas à une heureuse vieillesse? Je ne vois aucune raison pour le croire. Vous n'y songerez plus demain.

— Cela est possible; mais en attendant il faut vous prêter à ma fantaisie, et prendre cet or. Si je me trompe, et que nous arrivions sans accident à Goa, vous savez que vous pourrez me le rendre. — Mais vous oubliez que nous n'avons presque plus d'eau, et il faut que nous cherchions quelque ruisseau sur la côte pour en faire une nouvelle provision.

— C'est à quoi je pensais quand vous avez entamé ce sujet pénible. Au lieu d'en parler davantage, songeons à nous procurer de l'eau avant que la nuit vienne, et quand nous aurons rempli nos jarres, nous remettrons à la voile.

A l'instant où cette conversation avait lieu, ils étaient près de la côte orientale du détroit, à environ quarante milles au nord.

L'intérieur du pays était montagneux, mais les montagnes descendaient en pente douce vers la mer, et la terre était couverte d'épaisses forêts qui s'avançaient jusqu'au rivage. La contrée paraissait inhabitée. Continuant à longer la côte, ils aperçurent au bout de deux heures une petite rivière qui descendait en cascade des montagnes, et dont le cours sinueux parcourant la forêt venait verser son tribut dans les eaux du détroit.

Ils entrèrent dans l'embouchure, amenèrent leur voile, et avancèrent contre le courant assez haut pour être bien sûrs que l'eau était douce. Ils eurent bientôt rempli leurs jarres, et ils pensaient à entrer dans le détroit, quand la beauté du lieu, la fraîcheur de l'eau, et leur long séjour à bord de la pirogue leur inspirèrent le désir de se baigner, plaisir qui ne peut être apprécié que par ceux qui se sont trouvés dans une situation semblable. Ils quittèrent leurs vêtements, se plongèrent avec délices dans la rivière, et y restèrent quelque temps. Krantz fut le premier à en sortir; il se plaignit du froid, et il

remonta sur le rivage où ils avaient laissé leurs vêtements. Philippe se rapprocha du bord, dans l'intention de le suivre.

— Philippe, dit Krantz, voici une bonne occasion pour vous donner les doublons. Je vais les ôter de ma ceinture, et vous les placerez dans la vôtre avant de la mettre.

Philippe était encore dans l'eau qui lui venait jusqu'à la poitrine.

— Eh bien! Krantz, puisque vous le voulez absolument, je suppose qu'il faut que j'y consente. C'est une idée souverainement ridicule. Au surplus, faites ce qu'il vous plaira.

Il sortit de l'eau, et s'assit près de Krantz, qui faisait tomber de sa ceinture tous les doublons.

— Je crois que les voilà tous, Philippe, dit-il enfin. A présent j'ai l'esprit en repos.

— Je ne puis concevoir que vous couriez un danger auquel je ne sois pas exposé moi-même, cependant.....

Philippe fut interrompu par un rugissement horrible. — Un son dans l'air semblable à celui d'un coup de vent subit et furieux,

— un coup qui le fit tomber sur le dos, — un cri perçant, — et levant les yeux, il vit un tigre énorme qui emportait Krantz dans la forêt avec la rapidité d'une flèche. Il regarda ce spectacle avec des yeux qui lui sortaient de la tête, mais en quelques secondes l'animal et Krantz avaient disparu.

— Juste Dieu! s'écria Philippe se jetant le visage contre terre, que ne m'as-tu épargné cette nouvelle épreuve! O Krantz! — mon ami! — mon frère! — tes pressentiments n'étaient que trop justes. — Dieu miséricordieux, prends pitié de moi, — mais que ta volonté s'accomplisse! Et il versa un torrent de larmes.

Il resta plus d'une heure dans cette situation, sans s'inquiéter des dangers qui l'entouraient. Quand il eut repris un peu de calme, il se leva, s'habilla, et se rassit encore. Ses yeux tombèrent sur les pièces d'or et sur les vêtements de Krantz qui étaient sur le sable.

— Il voulait me donner cet or. Il avait prédit son destin. — Oui, c'était son destin, et il a été accompli. *Ses ossements blanchi-*

*ront dans le désert*, et l'esprit des montagnes du Hartz et sa fille-louve sont vengés.

Le crépuscule commençait à tomber, et le bruit lointain des rugissements des animaux féroces rappelèrent à Philippe son propre danger. Il songea à Amine, et faisant à la hâte un paquet des doublons et des vêtements de Krantz, il remonta dans sa pirogue qu'il eut quelque difficulté à écarter du rivage. Déployant alors sa voile, il suivit le cours de la rivière en silence, et le cœur rempli de pensées mélancoliques.

— Oui, Amine, pensa Philippe en regardant les étoiles scintillantes; oui, vous avez raison quand vous dites que les destinées des hommes sont marquées, et que quelques personnes peuvent les lire. La mienne, hélas! est d'être séparé de tout ce que j'aime le plus au monde, et de mourir isolé et sans amis. En ce cas, ô mort, tu seras la bien-venue, — mille fois la bien-venue! Quel soulagement ce sera pour moi quand je serai appelé dans les régions où les esprits fatigués trouvent le repos! J'ai ma tâche à remplir; Dieu veuille qu'elle soit bientôt accomplie, et que ma

vie ne soit plus remplie d'amertume par des épreuves comme celle-ci !

Philippe pleura encore, car Krantz lui avait montré une amitié à toute épreuve, et avait été le compagnon de tous ses dangers et de toutes ses privations, depuis l'instant où ils s'étaient rencontrés, quand la flotte hollandaise avait cherché à doubler le cap de Horn.

Après sept jours de veilles pénibles et de réflexions qui l'étaient encore davantage, Philippe arriva à Pulo Pénang, où il trouva un bâtiment prêt à partir pour la ville où il désirait aller : c'était un brick naviguant sous pavillon portugais. L'ayant accosté avec sa pirogue, il apprit qu'il ne se trouvait que deux Portugais à bord, et que le reste de l'équipage était composé de naturels du pays. S'étant donné pour un Anglais au service du Portugal, qui avait fait naufrage, et ayant offert de payer son passage, il fut reçu à bord sans difficulté, et quelques jours après le bâtiment mit à la voile.

Le voyage fut prospère. Au bout de six semaines, ils jetèrent l'ancre dans la rade

de Goa, et le lendemain, ils remontèrent la rivière. Le capitaine portugais indiqua à Philippe où il pourrait se loger, et l'ayant fait passer pour un homme de son équipage, on lui permit de débarquer sans difficulté. S'étant établi dans son nouveau logement, Philippe commença sur-le-champ à faire à son hôte quelques questions relativement à Amine, en la désignant seulement comme une jeune femme qui avait dû arriver à Goa quelque temps auparavant; mais il ne put obtenir de lui aucun renseignement sur ce sujet.

— Signor, lui dit son hôte, c'est demain le grand *auto-da-fé*; on ne peut s'occuper de rien avant que cette cérémonie soit terminée, mais ensuite je vous procurerai les moyens de découvrir ce que vous désirez. En attendant, vous pouvez vous promener dans la ville; demain je vous conduirai dans un lieu d'où vous pourrez voir la grande procession, et ensuite je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider dans vos recherches.

Philippe sortit, acheta des vêtements,

rasa sa longue barbe, et se promena dans toute la ville, regardant à chaque fenêtre pour voir s'il n'y apercevait pas Amine. En tournant le coin d'une rue, il crut reconnaître le père Mathias, et il courut à lui; mais le moine avait baissé son capuchon sur sa tête, et quand il lui adressa la parole sous ce nom, il n'en reçut aucune réponse.

— Je me suis trompé, pensa Philippe; je croyais pourtant bien que c'était lui.

Philippe ne s'était pas trompé : c'était réellement le père Mathias, mais il n'avait pas voulu se faire connaître à Philippe.

Se trouvant enfin fatigué, il retourna dans l'hôtel où il logeait. Il y trouva nombreuse compagnie; car de plusieurs milles à la ronde, tout le monde était accouru à Goa pour voir l'*auto-da-fé*, qui était en ce moment l'objet exclusif de toutes les conversations.

— Je verrai cette grande procession, dit Philippe en se mettant au lit. Ce spectacle me distraira de mes pensées, et Dieu sait combien elles sont pénibles. — Amine, chère Amine, puissent tous les anges veiller sur toi!

## CHAPITRE XXIII.

Quoique le lendemain dût mettre fin à toutes les espérances et à toutes les craintes d'Amine, — à son bonheur de si courte durée, — à toutes ses inquiétudes et à toutes ses souffrances, cependant elle dormit paisiblement jusqu'au moment où son dernier sommeil dans ce monde fut interrompu par le bruit qu'on fit en tirant les verroux et en ouvrant le double tour de la porte de son cachot. Amine ouvrit les yeux, et vit le geôlier en chef tenant une lumière. Elle tressaillit: elle venait de rêver de son mari et de bonheur, et elle s'éveillait à la triste réalité. Le geôlier était devant elle, tenant en main une grande robe, et lui dit de s'en couvrir. Après lui avoir allumé une lampe, il se retira. La robe qu'il lui laissa était de serge noire, rayée de blanc.

Amine mit cette robe, et se rejeta sur son lit, tâchant de se rappeler le songe qu'elle venait de faire, mais inutilement. Deux heures

se passèrent; le geôlier revint et lui ordonna de le suivre. Une des coutumes les plus épouvantables de l'inquisition est peut-être qu'après l'accusation, le prisonnier, qu'il ait avoué ou non, ne connaît pas la sentence qui a été prononcée, et quand on le fait comparaître, le matin même de l'exécution, il n'en est pas encore instruit.

Les prisonniers furent amenés par leurs geôliers de leurs différentes prisons dans une grande salle, où se trouvèrent bientôt réunis tous les compagnons de souffrance.

Dans cette salle spacieuse et à peine éclairée, étaient réunis environ deux cents hommes, appuyés, comme pour se soutenir, contre les murailles, tous portant la même robe de serge noire et blanche, et que la crainte et la consternation frappaient d'une telle immobilité, que sans le mouvement de leurs yeux qui suivaient les geôliers passant et repassant sans cesse devant eux, on aurait pu les croire pétrifiés. C'était l'agonie de l'incertitude, pire que celle de la mort. Peu de temps après, on mit entre les mains de chaque prisonnier un cierge d'environ cinq pieds de longueur, et on leur ordonna de mettre par-

dessus leur robe, les uns le *san benito*, les autres le *samaria*. Ceux qui recevaient ces costumes, sur lesquels des flammes étaient peintes, se regardaient comme perdus; et il était terrible de voir l'angoisse de chaque individu, tandis qu'on distribuait successivement ces emblèmes d'une mort affreuse, et qu'il attendait avec terreur qu'on lui en apportât un semblable. Tous étaient en proie à l'incertitude, à la crainte et à l'horreur.

Les prisonniers qui se trouvaient dans cette salle n'étaient pourtant pas ceux qui devaient subir la mort. Ceux qui portaient le *san benito* devaient figurer dans la procession, mais ne recevoir qu'un léger châtiment; et le *samaria* indiquait ceux qui avaient été condamnés, mais qu'un aveu fait à temps avait préservés du bûcher. Les flammes peintes sur leur costume se dirigeaient en bas, ce qui signifiait qu'elles ne devaient pas les atteindre; mais les infortunés l'ignoraient, et ils souffraient par anticipation toutes les horreurs d'une mort cruelle.

Une autre salle, semblable à la première, était occupée par les femmes. Les mêmes cérémonies y furent observées, et toutes les

physionomies exprimaient la même incertitude, la même crainte, la même horreur. Mais il y en avait une troisième, plus petite que les deux autres, et elle était réservée à ceux qui avaient été condamnés à périr dans les flammes. Ce fut dans celle-ci qu'Amine fut conduite. Elle y trouva sept autres prisonniers, portant le même costume qu'elle. Deux seulement étaient Européens, les cinq autres étaient des esclaves nègres. Chacun d'eux avait son confesseur à son côté, et tous paraissaient écouter avec attention ses exhortations. Un moine s'approcha d'Amine, mais elle lui fit signe avec la main de se retirer. Il la regarda, cracha sur le plancher, et prononça contre elle une malédiction. Le geôlier en chef arriva alors, apportant des *samarias* pour ceux qui étaient dans cette salle, mais différents des autres, en ce que les flammes se dirigeaient en haut. Ces *samarias* étaient d'une étoffe grise, et faites comme une blouse de charretier. Par devant et par derrière on avait peint une sorte de portrait de celui qui le portait, mais on n'en voyait que la tête, appuyée sur un fagot embrasé, et entourée de flammes et de démons. En des-

sous était inscrit le nom du crime pour lequel il avait été condamné. On leur mit en outre sur la tête un grand bonnet en forme de pain de sucre, sur lequel des flammes étaient également peintes, et l'on plaça entre leurs mains le grand cierge.

Amine et les autres condamnés restèrent quelques heures dans ces trois salles avant que la procession commençât, car les geôliers avaient été éveiller les prisonniers à environ deux heures du matin.

Le soleil se leva dans tout son éclat, à la grande joie des membres du saint-office, qui n'auraient pas voulu que le temps fût couvert, le jour où ils devaient venger l'honneur de l'Église, et prouver combien l'inquisition se conformait aux préceptes pleins de bonté de notre Sauveur, qui nous a fait un devoir de la charité, de la bienveillance, de l'amour du prochain, et du pardon mutuel des injures. Dieu de justice! Et ce n'étaient pas seulement les membres de la sainte inquisition qui se réjouissaient, des milliers et des milliers d'hommes étaient accourus de toutes parts pour voir cette épouvantable cérémonie, et s'en faire une sorte de

fête, les uns amenés par un fanatisme superstitieux, les autres, — et c'était sans doute le plus grand nombre,—par irréflexion,et uniquement par le désir de voir un spectacle. Les rues et les places par où la procession devait passer étaient remplies dès le point du jour. Des étoffes de soie, des tapisseries, des draps d'or et d'argent, ornaient tous les balcons et toutes les croisées en l'honneur de la procession, et l'on y voyait des dames et des cavaliers richement vêtus, attendant avec impatience les infortunés qu'on promenait en parade avant de leur faire subir une mort affreuse. Mais le monde aime les scènes qui le remuent fortement, et est-il quelque chose qui puisse le faire plus efficacement qu'un *auto-da-fé* chez un peuple superstitieux?

Dès que le soleil fut levé, on entendit le son funèbre de la grosse cloche de la cathédrale, et tous les prisonniers furent conduits dans la grande salle de justice, afin qu'on pût régler l'ordre de la procession. A la grande porte d'entrée, sur un trône élevé, était assis le grand inquisiteur, entouré d'un grand nombre de membres des familles les

plus distinguées de Goa. Près de lui était son secrétaire, et à mesure que chacun d'eux défilait devant le trône, celui-ci, après avoir prononcé son nom, appelait un des nobles personnages qui environnaient le grand inquisiteur, et celui qui était ainsi appelé s'avançait sur-le-champ, et se plaçait à côté du condamné. On les nomme leurs parrains. Leur fonction est d'accompagner le prisonnier, qui est sous leur garde, jusqu'à ce que la cérémonie soit terminée, et ils sont responsables de sa personne. Ceux que le grand inquisiteur choisit pour remplir cette place le regardent comme un grand honneur.

Enfin la procession se mit en marche. On voyait en tête la bannière de l'ordre des Dominicains, car il fut le fondateur de l'inquisition, et il mérite ce privilége à ce titre. Et quelle était la devise de cette bannière? *Justice et miséricorde!* Venaient ensuite les moines de cet ordre, rangés sur deux files. Ils étaient suivis des condamnés, au nombre d'environ trois cents, chacun d'eux ayant son parrain à son côté, et tenant son grand cierge allumé. Ceux dont les fautes étaient les plus vénielles marchaient les

premiers, tous tête et pieds nus. Après ceux qui formaient le premier corps des condamnés, et qui n'avaient que la robe de serge blanche et noire, venaient ceux qui portaient le *san benito*, et ensuite ceux qui étaient revêtus du *samaria* avec les flammes se dirigeant en bas. Restait encore une quatrième division de condamnés, mais ils étaient séparés des autres par une grande croix à laquelle était attachée une image sculptée de notre Sauveur, qu'on portait la face en avant, pour signifier que ceux qui marchaient les premiers, et que le Sauveur regardait, ne devaient pas souffrir la mort, et que ceux qui étaient en arrière et auxquels il tournait le dos étaient destinés à souffrir dans ce monde et dans l'autre. Derrière le crucifix, on voyait les sept condamnés, et, comme la plus grande criminelle, Amine marchait la dernière. Mais ce n'était pas là toute la procession. Après Amine on portait sur de grands bâtons cinq mannequins revêtus du même costume, sur lequel étaient peints des démons et des flammes, et derrière chaque mannequin était un cer-

cueil contenant un squelette. C'étaient les images et les restes de ceux qui étaient morts en prison ou dans les tortures, et qui, ayant été jugés après leur mort, avaient été condamnés aux flammes. Ces squelettes avaient été déterrés, et devaient subir la même peine qu'ils auraient soufferte s'ils eussent été vivants. Les mannequins devaient être attachés au poteau, et les ossements être consumés. Suivaient alors les membres et les familiers de l'inquisition, des moines, des prêtres, et plusieurs centaines de pénitents, portant une robe noire qui leur cachait le visage, et tenant tous un cierge allumé à la main.

Deux heures se passèrent avant que la procession, qui avait traversé presque toutes les principales rues de Goa, arrivât à la cathédrale, où les autres cérémonies devaient avoir lieu. Les condamnés pouvaient à peine alors se soutenir sur leurs pieds nus, car le pavé, composé de cailloux pointus, les leur avaient déchirés, et chaque pas qu'ils faisaient en montant les marches de la cathédrale était marqué de leur sang.

Le maître-autel était tendu en drap noir, et éclairé par des milliers de cierges. D'un côté était un trône pour le grand inquisiteur; de l'autre, une plate-forme élevée pour le vice-roi de Goa et sa suite. La nef contenait des bancs pour les prisonniers et leurs parrains. Le reste de la procession entra dans les ailes et s'y mêla avec les spectateurs. Lorsque les prisonniers furent entrés dans l'église, on les conduisit à leurs places, les moins coupables étant le plus près de l'autel, et ceux qui devaient figurer sur le bûcher en étant le plus loin.

Amine, dont les pieds étaient tout en sang, arriva en chancelant à sa place, attendant avec impatience l'heure qui devait la séparer du monde chrétien. Elle ne pensait ni à elle ni à ce qu'elle allait souffrir; elle ne songeait qu'à Philippe, se félicitait de ce qu'il était à l'abri de la méchanceté de ces hommes féroces, et était charmée de mourir la première, dans l'espoir de le revoir dans un monde plus heureux.

Épuisée par une longue détention, qui avait été pour elle un temps de doute et

d'inquiétude, souffrant d'une marche longue et pénible, pendant laquelle elle avait été exposée à un soleil brûlant, après avoir passé plusieurs mois dans les ténèbres d'un cachot, elle n'était plus radieuse de beauté, mais il y avait encore dans ses traits parfaits, quoique flétris par le chagrin, quelque chose qui n'en était que plus touchant. Objet de tous les regards, elle avait marché les yeux baissés et presque fermés; mais quand par hasard elle les ouvrait, le feu qui en sortait annonçait l'âme fière qui l'animait, et inspirait aux uns l'étonnement, et au plus grand nombre la pitié, en voyant une femme si jeune encore condamnée à une mort si horrible. Amine n'avait pas été assise plus de quelques secondes dans la cathédrale, quand, ne pouvant résister à la fatigue et à toutes les sensations qu'elle éprouvait, elle tomba sans connaissance.

Personne ne s'avança-t-il pour la secourir, — pour la relever, — pour lui donner les soins dont elle avait besoin? — Non. Cent individus l'auraient fait, mais aucun ne l'osa. Elle était abandonnée, proscrite, excommu-

niée, condamnée ; et si quelqu'un, ému de compassion pour un de ses semblables, s'était hasardé à la relever, il serait devenu un objet de soupçon, aurait été probablement accusé à son tour, et aurait eu à rendre compte de sa conduite au tribunal de l'inquisition.

Cependant, peu de temps après, deux officiers de l'inquisition s'approchèrent d'Amine, la relevèrent, la remirent à sa place, et elle reprit assez l'usage de ses sens pour pouvoir rester dans cette position.

— Un moine dominicain prêcha alors un sermon dans lequel il parla beaucoup de la tendre merci et de l'amour paternel du saint-office. Il compara l'inquisition à l'arche de Noé, d'où tous les animaux sortirent après le déluge, mais avec cette immense différence que les animaux en sortirent sans valoir mieux que lorsqu'ils y étaient entrés, au lieu que ceux qui étaient traduits devant l'inquisition y arrivaient comme des loups dévorants, et en sortaient doux et patients comme des agneaux.

L'accusateur public monta alors dans la

chaire, et lut à haute voix la nomenclature des crimes dont chaque accusé avait été convaincu, et le genre de punition qu'il devait subir. Ils étaient amenés tour à tour devant la chaire pour entendre prononcer leur sentence, debout, et tenant en main leur cierge allumé. Lorsqu'on eut lu ainsi la sentence de tous ceux dont la vie devait être épargnée, le grand inquisiteur mit son costume sacerdotal, et, suivi de plusieurs autres moines, il révoqua la sentence d'excommunication qu'ils étaient supposés avoir encourue, en leur jetant de l'eau bénite avec un petit goupillon.

Dès que cette partie de la cérémonie fut terminée, ceux qui étaient condamnés à périr au milieu des flammes, et les effigies de ceux que la mort avait soustraits à ce supplice, furent successivement amenés pour entendre leurs sentences, qui se terminaient uniformément par les mots suivants : — Que la sainte inquisition trouvait impossible de leur pardonner, attendu la dureté de leur cœur et la grandeur de leurs crimes; qu'elle les livrait donc, avec beaucoup de regret, à

la justice séculière pour subir la peine qu'ils avaient méritée ; exhortant en même temps les autorités civiles à traiter ces malheureux avec clémence, et priant que, *s'il fallait* qu'ils subissent la mort, ce fût du moins *sans effusion de sang.* — Quelle moquerie que cette prière de ne pas répandre le sang, quand, pour faire droit à cette demande, on substituait à une mort moins cruelle les tourments et l'agonie du bûcher !

Amine fut la dernière qui fut conduite devant la chaire, qui était placée contre une des colonnes massives de la nef, à peu de distance du trône occupé par le grand inquisiteur. — Vous, Amine Vanderdecken, dit l'accusateur public. — En ce moment un tumulte extraordinaire se fit entendre sous la chaire. Il y avait une lutte ; on faisait des remontrances; les officiers de l'inquisition cherchèrent à rétablir l'ordre et le silence, mais sans pouvoir y réussir.

— Amine Vanderdecken, reprit l'accusateur public d'une voix plus forte, vous avez été accusée.....

La lutte continuait, et l'on vit sortir de la

foule un jeune homme qui se précipita vers Amine, et qui la serra dans ses bras.

— Philippe! mon cher Philippe! s'écria Amine en penchant la tête sur sa poitrine; et le bonnet en forme de cône, et sur lequel des flammes étaient peintes, tomba de sa tête et roula sur le marbre.

— Mon Amine! — femme adorée! s'écria Philippe, est-ce ainsi que nous nous retrouvons! Monseigneur, elle est innocente, dit-il au grand inquisiteur; et se tournant vers les officiers de l'inquisition qui voulaient les séparer: Retirez-vous, s'écria-t-il, ou votre vie en répondra.

Cette menace, ce manque de respect, ne pouvaient se tolérer. Toute la cathédrale n'était qu'une scène de confusion, et la solennité de la cérémonie était sur le point d'être compromise. Le vice-roi s'était levé, ainsi que toute sa suite, pour mieux voir ce qui se passait, et la même curiosité faisait que la foule se pressait en avant. Mais le grand inquisiteur envoya un nombreux renfort aux deux officiers qui avaient conduit Amine devant la chaire, et tous réunirent

leurs efforts pour arracher Amine des bras de son mari. La lutte fut longue; Philippe semblait avoir la force de vingt hommes, il se passa quelques minutes avant qu'on pût les séparer, et quand on y eut réussi, il faisait encore des efforts surnaturels pour se dégager des mains de ceux qui l'entraînaient.

Amine, tenue par deux familiers du saint-office, poussait de grands cris, et cherchait, mais en vain, à se jeter de nouveau dans les bras de son mari. Enfin, par un dernier effort, Philippe recouvra sa liberté; mais à peine était-il libre, qu'on le vit tomber. Cet effort avait occasionné la rupture d'un vaisseau sanguin, et il resta étendu sur le marbre sans aucun mouvement.

— O Dieu! juste Dieu! ils l'ont tué! — monstres! — meurtriers! — s'écria Amine avec frénésie; — laissez-moi du moins l'embrasser encore une fois.

Un prêtre s'avança en ce moment, la douleur peinte dans tous ses traits: — c'était le père Mathias. Il pria quelques spectateurs d'emporter Philippe Vanderdecken; et on l'emporta loin d'Amine dans un état d'insen-

sibilité et le sang lui sortant de la bouche.

On lut alors la sentence d'Amine ; mais elle ne l'entendit pas ; son esprit était égaré. On la reconduisit à sa place, et alors tout son courage, toute sa fermeté, toute sa résolution, l'abandonnèrent. Pendant tout le reste de la cérémonie, elle remplit toute la cathédrale du bruit de ses sanglots, et ni les prières ni les menaces ne purent obtenir d'elle le silence.

Tout était fini, excepté la dernière scène de ce drame, et la plus tragique. Les condamnés dont on avait épargné la vie furent reconduits à l'inquisition par leurs parrains, et ceux qui devaient la perdre furent menés sur le bord de la rivière, où leur sentence devait être mise à exécution. C'était sur un grand terrain découvert, à gauche de la douane, que l'*auto-da-fé* devait avoir lieu. De même que dans la cathédrale, deux trônes avaient été préparés pour le grand inquisiteur et le vice-roi, qui marchaient en tête de la procession, suivis d'un immense concours de peuple. Treize bûchers avaient été préparés, huit pour les vivants, et cinq

pour les morts. Les exécuteurs étaient assis ou debout sur des piles de paille, de fagots et de bois, et attendaient leurs victimes. Amine ne pouvait marcher; elle fut d'abord soutenue par deux officiers de l'inquisition, et ensuite ils la portèrent jusqu'au bûcher qui lui était destiné. Quand ils l'eurent mise à terre à l'instant d'y arriver, son courage parut renaître, elle y marcha hardiment, croisa les bras, et s'appuya sur le bois qui devait la consumer.

Les exécuteurs commencèrent alors leurs fonctions; ils entourèrent de chaînes le corps d'Amine, l'attachèrent au poteau, et empilèrent des fagots de bois autour d'elle. On en avait fait autant à l'égard des autres condamnés, et chacun d'eux avait un confesseur à son côté. Amine venait d'écarter par un geste d'indignation celui qui s'avançait vers elle, quand le père Mathias, hors d'haleine, s'étant frayé un chemin à travers la foule, arriva près d'elle.

— Amine Vanderdecken! — femme infortunée! — si vous aviez suivi mes conseils, vous ne seriez pas ici. A présent il est

trop tard pour vous sauver la vie, mais il est encore temps de sauver votre âme. Défaites-vous donc de cette obstination et de cette dureté de cœur, — suppliez votre divin Sauveur de recevoir votre esprit, — invoquez sa merci au nom de ses blessures. C'est la onzième heure, mais il n'est pas trop tard. — Amine, continua le vieillard en versant des larmes, je vous en supplie, je vous en conjure, délivrez mon cœur d'un poids qui l'accable!

— Femme infortunée! dites-vous? répliqua-t-elle; dites plutôt : Prêtre infortuné; car les souffrances d'Amine seront bientôt terminées, au lieu que vous endurerez toute votre vie les tourments des damnés. Ce fut un jour malheureux que celui où mon mari vous sauva de la mort; encore plus malheureuse fut la compassion qui le porta à vous offrir un asile et un refuge dans sa maison. Malheureux furent tous les instants de notre connaissance depuis le premier jusqu'au dernier. — Je vous livre à votre conscience, — si vous en avez une, — et je ne voudrais pas échanger cette mort cruelle contre les tor-

tures réservées au reste de votre vie. — Laissez-moi! je meurs dans la foi de mes pères, et je rejette une croyance qui sanctionne une scène comme celle-ci.

— Amine Vanderdecken, s'écria-t-il en se mettant à genoux, et en joignant les mains avec l'air du désespoir.

— Laissez-moi, mon père.

— Il ne vous reste qu'une minute; — pour l'amour de Dieu, Amine.....

— Laissez-moi, vous dis-je. — Cette minute m'appartient.

Le père Mathias se détourna, ses larmes coulaient sur ses joues; et, comme Amine l'avait prédit, sa souffrance était extrême.

L'exécuteur en chef demanda alors successivement à chaque confesseur si le condamné près duquel il était mourait dans la vraie foi. Si la réponse était affirmative, il lui passait une corde autour du cou, en tournait le bout autour du poteau, et le condamné était étranglé avant que le feu fût mis au bucher. Les sept autres condamnés étaient morts de cette manière quand l'exécuteur demanda au père Mathias si Amine

avait droit à une semblable merci. Le vieux prêtre ne répondit rien, mais il secoua la tête.

L'exécuteur se détourna; mais le père Mathias le suivit, et lui pressant le bras, il lui dit d'une voix défaillante : —Faites qu'elle ne souffre pas long-temps !

Le grand inquisiteur donna le signal, et tous les bûchers furent allumés en même temps. Par égard pour la prière du vieux prêtre, l'exécuteur avait jeté sur celui d'Amine une grande quantité de paille mouillée, dont la fumée l'étouffa avant qu'elle sentît l'action des flammes.

— Ma mère! ma mère! je viens te rejoindre; tels furent les derniers mots qu'on entendit sortir de la bouche d'Amine.

Le bûcher s'embrasa, et les flammes s'élevèrent bientôt au-dessus du poteau auquel elle était enchaînée. Au bout d'un certain temps, leur fureur se calma, et quand le terrain ne fut plus couvert que de charbons ardents, quelques ossements tenant encore à la chaîne furent tout ce qui restait de la belle et malheureuse Amine.

# CHAPITRE XXIV.

Des années se sont écoulées depuis la mort cruelle de l'infortunée Amine, et nous allons maintenant faire reparaître encore une fois Philippe Vanderdecken sur la scène. — Et où a-t-il été pendant tout ce temps? — Dans un hospice destiné à recevoir les êtres privés de raison, — tantôt doux et tranquille, tantôt furieux et frénétique, et alors il était enchaîné et chargé de coups. Quelquefois sa raison semblait se montrer, comme le soleil voulant percer un nuage épais, et bientôt tout était ténèbres. Pendant plusieurs années un vieillard veilla sur lui avec soin, et vécut dans l'espérance de le voir rendu à la raison. — Il semblait accablé de chagrin et rongé de remords, et il mourut sans avoir vu son espoir s'accomplir : — c'était le père Mathias.

La maison de Philippe à Terneuse tombait en ruines. On avait long-temps attendu le retour du propriétaire, et enfin ses héritiers avaient demandé et obtenu l'envoi en possession de ses biens. Personne ne songeait plus à Amine en Europe, quoique à Goa son portrait, entouré d'un bûcher enflammé, au-dessous duquel était une inscription annonçant son crime, fût suspendu, suivant l'usage, à une des murailles de l'église de l'inquisition, et attirât par sa beauté expressive les regards de tous ceux qui y entraient.

Mais bien des années se sont passées depuis ce temps. Les cheveux de Philippe ont blanchi;—son corps jadis robuste est voûté;—et il paraît beaucoup plus vieux qu'il ne l'est réellement. Il a recouvré la raison, mais il a perdu toute sa vigueur. Fatigué de la vie, tout ce qu'il désire, c'est d'exécuter sa mission, après quoi la mort sera pour lui un bonheur.

Son reliquaire ne lui a jamais été enlevé. Il a été congédié de l'hospice, et on lui a fourni les moyens de retourner dans son pays. — Hélas! il n'a plus de pays, plus de

domicile, rien au monde qui puisse l'engager à y retourner. Il ne demande que de faire son devoir et de mourir.

Un bâtiment était prêt à mettre à la voile pour l'Europe. Philippe se rendit à bord, s'inquiétant peu pour quel port il était frété. Son but n'était pas de retourner à Terneuse; il ne pouvait supporter l'idée de revoir la scène de tant de bonheur, et qui lui rappellerait tant de calamités. L'image d'Amine était gravée dans son cœur, et il attendait avec impatience l'instant où il serait appelé à aller la rejoindre dans le séjour des esprits.

Après avoir été si long-temps privé de raison, il s'était éveillé comme d'un songe. Il n'était plus si fervent catholique qu'il l'avait été, car il ne pensait jamais à la religion sans que le cruel destin de son Amine se retraçât à son souvenir. Cependant sa relique lui était toujours aussi précieuse; il la respectait, elle était tout pour lui. — C'était le passeport qui devait le faire entrer dans un autre monde avec son père; — c'était d'elle qu'il attendait le moyen de rejoindre sa chère Amine. — Il la tenait en mains des

heures entières, la regardait, et cette vue lui rappelait tous les événements les plus importants de sa vie, depuis la mort de sa pauvre mère, et la première fois qu'il avait vu Amine, jusqu'à la scène horrible qui avait terminé ses jours. C'était une sorte de journal de toute son existence, et il y attachait toutes ses espérances pour l'avenir.

— Quand ma mission sera-t-elle accomplie? Tel était le sujet constant de ses réflexions. Heureux le jour où je quitterai ce monde haïssable, pour entrer dans celui où l'esprit harassé est enfin en repos.

Le bâtiment à bord duquel Philippe se trouvait comme passager, était la *Nostra-Senora-da-Monte*, brick de trois cents tonneaux, frété pour Lisbonne. Le capitaine était un vieux Portugais, très superstitieux, et grand amateur de rac, penchant peu ordinaire aux hommes de cette nation. Ils partirent de Goa, et Philippe, debout sur l'arrière, regardait tristement le clocher de la cathédrale, dans laquelle il avait vu sa malheureuse femme pour la dernière fois, quand il sentit qu'on lui touchait le coude, et il se retourna.

— Hi, hi, hi! nous voici encore compagnons de voyage, lui dit une voix bien connue, — celle du pilote Schriften.

Nul changement ne s'était opéré dans l'extérieur de cet homme. Il ne montrait aucune marque d'un âge plus avancé, et son œil brillait d'un éclat aussi vif que la dernière fois que Philippe l'avait vu.

La vue de Schriften, et les souvenirs que rappela à Philippe son apparition inattendue, le firent tressaillir; mais son agitation ne dura qu'un instant, et il reprit un air calme et pensif :

— Vous ici, Schriften! dit-il; j'espère que votre présence est un présage de l'accomplissement de ma tâche.

— Peut-être, répondit le pilote; nous en sommes las tous deux.

Philippe ne répondit rien. Il ne demanda pas même à Schriften comment il était sorti du fort portugais. Que lui importait? il sentait qu'un charme protégeait les jours de cet homme.

— Bien des bâtiments ont fait naufrage, Philippe Vanderdecken; bien des âmes ont été appelées à rendre leur compte, pour avoir

rencontré le vaisseau de votre père, pendant tout le temps que vous avez été enfermé.

— Puisse ma première rencontre avec lui être plus heureuse! — puisse-t-elle être la dernière!

— Non, non! puisse-t-il plutôt accomplir son destin, et rester sur mer jusqu'au jour du jugement! s'écria le pilote avec emphase.

— Vil misérable! j'ai un pressentiment que votre souhait détestable ne sera pas exaucé. — Retirez-vous! — laissez-moi! ou je vous ferai sentir que, quoique le malheur m'ait blanchi la tête, il reste encore quelque force à mon bras.

Schriften le quitta en lui lançant un regard menaçant. Il semblait en quelque sorte redouter Philippe, quoique sa haine l'emportât sur sa crainte. Il reprit alors ses anciennes tentatives pour soulever contre lui l'équipage, disant que c'était un Jonas qui occasionnerait le naufrage du bâtiment, et qu'il avait des rapports secrets avec le *Voltigeur hollandais*. Philippe remarqua bientôt qu'on l'évitait, et en sachant la cause, il usa de représailles contre Schriften, qu'il représenta comme un démon sous la forme humaine.

L'extérieur du pilote était si repoussant, et celui de Philippe avait au contraire quelque chose de si prévenant, que l'équipage ne savait lequel croire. Il se divisa, les uns prenant le parti de Philippe, les autres celui de Schriften; tandis que le capitaine et quelques autres les voyaient tous deux de mauvais œil, et auraient voulu que le bâtiment fût débarrassé de l'un et de l'autre.

Comme nous l'avons déjà dit, le capitaine était très superstitieux, et aimait beaucoup le rac. Le matin, il était sobre et il priait; le soir, il était gris et il jurait contre les saints qu'il avait invoqués quelques heures auparavant.

—Que le bienheureux saint Antoine nous protège et nous préserve de toute tentation! dit-il un matin, après avoir eu une conversation avec ses officiers sur le *Voltigeur hollandais.* — Que tous les saints nous mettent à l'abri de tout malheur! continua-t-il en ôtant son chapeau, et en faisant un signe de croix Que je me débarrasse sans accident de ces deux hommes dangereux, et j'offrirai à l'autel de la Sainte Vierge cent cierges de trois onces chacun, lorsque j'aurai jeté l'an-

cre devant la tour de Belem. Dans la soirée, il changea de langage.

— Si ce maudit saint Antoine ne nous aide pas, puisse-t-il sentir tous les feux de l'enfer! Qu'il aille au diable, lui et son cochon! S'il avait le courage de faire son devoir, tout irait bien, mais c'est un lâche bélître, qui ne se soucie de personne, et qui ne songe point à aider ceux qui sont dans l'embarras. *Carambo!* voilà pour vous, s'écria-t-il en regardant l'image du saint, placée dans une niche près de l'habitacle, et en faisant claquer ses doigts, — voilà pour vous, vaurien inutile, qui ne nous êtes jamais bon à rien. Il faut que le pape canonise de meilleurs saints, car tous ceux que nous avons sont usés. Autrefois ils nous rendaient quelques services, mais à présent je ne donnerais pas deux onces d'or de tout le calendrier. Et quant à vous, vieux coquin de fainéant...et le capitaine, sans achever sa phrase, montra le poing à l'image du pauvre saint Antoine.

Le bâtiment avait alors gagné la côte méridionale de l'Afrique, et il était à environ cent milles du cap des Aiguilles. La matinée était superbe; une brise légère mais con-

stante ridait à peine la surface de l'eau, et le bâtiment naviguait au plus près du vent, à raison d'environ quatre milles par heure.

— Bénits soient tous les saints! dit le capitaine, qui venait de monter sur le pont, encore un petit quart de vent en notre faveur, et nous serons sur notre route. Je le répète, bénits soient tous les saints, et surtout notre digne patron saint Antoine, qui a pris sous sa protection particulière la *Nostra-Senora-da-Monte.* Nous avons toute apparence de beau temps, signors, allons déjeuner, et nous viendrons ensuite fumer nos cigares sur le pont.

Mais la scène ne tarda pas à changer. Une masse de nuages s'éleva à l'ouest, et couvrit tout le firmament avec une rapidité qui paraissait surnaturelle aux yeux des marins. Le soleil fut obscurci, et il régnait partout une sombre obscurité. Le vent se tut, et l'Océan cessa de murmurer. Ce n'est pas que les ténèbres fussent profondes, mais des vapeurs rougeâtres couvraient le ciel, comme si la terre eût été dans un état de conflagration.

Philippe, qui était en ce moment dans la grande chambre, s'aperçut le premier de

l'obscurité croissante, et il monta sur le pont. Le capitaine et les passagers l'y suivirent. Tous furent au comble de la surprise: c'était un spectacle inexplicable, incompréhensible. — Sainte Vierge, protégez-nous! Que signifie cela? s'écria le capitaine effrayé. Bienheureux saint Antoine, protégez-nous! ceci est un vrai prodige!

—Là ! là ! s'écrièrent quelques matelots en montrant la hanche du bâtiment. Tous les yeux se dirigèrent par dessus le plat-bord pour voir ce qui avait occasionné ces exclamations. Philippe, Schriften et le capitaine étaient ensemble. Par le travers du bâtiment, à la distance d'environ deux encablures, ils virent s'élever lentement hors de l'eau le haut du grand mât d'un autre navire. Il continua à s'élever peu à peu, et ils virent paraître ses huniers avec leurs vergues et leurs voiles. Les mâts inférieurs et leurs agrès se montrèrent ensuite, puis la coque du bâtiment; enfin il s'éleva jusqu'à ce que ses sabords avec leurs canons, et toutes ses œuvres mortes fussent sur la surface de l'eau. Il resta ainsi près d'eux, sa grande vergue brassée carrée, et en panne.

— Sainte Vierge ! s'écria le capitaine respirant à peine, j'ai vu des bâtiments couler à fond, mais je n'en ai jamais vu sortir de l'eau. Je donnerai mille cierges de dix onces chacun à l'autel de la Sainte Vierge, si elle nous sauve de ce danger. Oui, mille cierges, écoute-moi bien, Sainte Vierge, mille cierges de dix onces chacun. — Messieurs, dit-il aux passagers, qui n'étaient pas moins effrayés, pourquoi ne promettez-vous pas aussi des cierges? — Promettez-en du moins.

— C'est le *Vaisseau Fantôme*, le Voltigeur hollandais! s'écria Schriften. Je vous l'avais bien dit, Philippe Vanderdecken; votre père est sur ce bâtiment; hi, hi, hi!

Les yeux de Philippe étaient fixés sur ce navire, et il vit qu'on s'y occupait à mettre un canot à la mer. — Il est possible que cela me soit permis à présent, pensa-t-il, et il mit la main dans son sein pour prendre son reliquaire.

L'obscurité s'accrut alors au point qu'on ne pouvait plus distinguer que la membrure de ce bâtiment, à travers l'atmosphère chargée de vapeurs. Les marins et les passagers

se jetèrent à genoux et invoquèrent les saints. Le capitaine alla chercher une chandelle pour l'allumer devant l'image de saint Antoine. Il la tira de sa niche, la baisa avec toute l'apparence de l'affection et de la dévotion, et la remit ensuite à sa place.

Bientôt après on entendit un bruit de rames près de la hanche de la *Nostra-Senora-da-Monte*, et une voix s'écria : — Braves gens, jetez-nous une corde de l'avant.

Personne ne répondit ni ne satisfit à cette demande; et Schriften s'approchant du capitaine, lui dit que si on voulait le charger de quelques lettres, il se gardât bien de les recevoir, sans quoi son bâtiment périrait corps et bien.

Un homme qui était monté par dessus le plat-bord, se montra alors sur le passe-avant. — Vous auriez bien pu me jeter une corde, mes braves, dit-il en avançant sur le pont. — Où est le capitaine ?

— Ici, répondit le capitaine, tremblant de la tête aux pieds. L'homme qui se présenta devant lui semblait un marin qui avait été long-temps exposé au soleil et aux éléments. Il portait un bonnet en fourrure

et des pantalons de toile, et tenait en main quelques lettres.

— Que voulez-vous? demanda enfin le capitaine.

— Oui, que voulez-vous? — Hi, hi, hi! répéta Schriften.

— Comment! vous ici, pilote! s'écria l'étranger. Je vous croyais mangé par les poissons il y a long-temps.

— Hi, hi, hi! dit Schriften en s'éloignant.

— Le fait est, capitaine, continua l'étranger, que nous avons eu de très mauvais temps, et que nous désirons envoyer quelques lettres en Hollande. — Je crois que nous ne parviendrons jamais à doubler ce Cap.

— Je ne puis m'en charger, répondit le capitaine.

— Vous ne pouvez vous en charger? voilà qui est drôle. — Mais aucun bâtiment ne veut se charger de nos lettres. Cela n'est pas obligeant. Des marins devraient prendre intérêt à des camarades qui se trouvent dans la détresse. Dieu sait combien nous désirons de revoir nos familles, et ce serait pour elles une consolation si elles pouvaient du moins recevoir de nos nouvelles.

— Je ne puis me charger de vos lettres, répéta le capitaine. — Que tous les saints nous protègent!

— Nous avons été bien long-temps en voyage, dit l'étranger en secouant la tête.

— Combien de temps? demanda le capitaine, ne sachant que dire.

— Je ne sais : le vent a emporté nos tables astronomiques à la mer, et, faute des éléments de calcul, nous ne pouvons déduire notre position de nos observations, et depuis long-temps notre route estimée ne signifie plus rien.

— Montrez-moi vos lettres, dit Philippe en s'avançant vers lui.

— Il ne faut pas y toucher! s'écria Schriften.

— Retire-toi, monstre! Oses-tu intervenir dans mes desseins?

— Perdus! — Perdus! — Perdus! s'écria Schriften en courant çà et là sur le pont, et faisant ensuite de grands éclats de rire.

— Ne touchez pas à ces lettres! cria le capitaine, tremblant comme s'il eût eu un accès de fièvre.

Philippe ne répondit rien, et tendit la main pour les recevoir.

—En voici une de notre second lieutenant pour sa femme, demeurant à Amsterdam sur le quai de Waser.

— Il y a long-temps que le quai de Waser n'existe plus, mon cher ami. On en a fait un grand bassin pour les navires.

— Impossible! — En voici une de notre maître pour son père, qui demeure sur la place du Vieux-Marché.

— Tous les bâtiments du Vieux-Marché ont été abattus il y a long-temps, et l'on a construit sur ce terrain une grande église.

— Impossible. — En voici une de moi pour ma maîtresse, la Vrow Kester, avec de l'argent pour qu'elle s'achète une broche d'or.

Philippe secoua la tête. Je me souviens d'avoir vu une vieille dame qui portait ce nom, mais il y a plusieurs années qu'elle est morte.

— Vieille! morte! — Impossible. — Je l'ai laissée jeune, fraîche et bien portante. — Voici une lettre pour la maison Slutz et compagnie, à qui notre bâtiment appartient.

— J'ai entendu parler de cette maison dans ma première jeunesse; mais il y a bien long-temps qu'elle n'existe plus.

— Impossible; vous voulez vous moquer

de moi. — En voici une de notre capitaine pour son fils.

— Donnez la-moi! s'écria Philippe; il la reçut des mains du marin, et il allait en rompre le cachet, quand Schriften la lui arracha des mains, et la jeta à la mer sous le vent par dessus bord.

— C'est un vilain tour pour un ancien camarade, dit l'étranger. Schriften ne répondit rien, mais saisissant les autres lettres que Philippe avait placées sur le cabestan, il les fit suivre la première.

L'étranger versa des larmes, et retourna vers la partie du bâtiment par où il était arrivé.— Cela est dur, bien dur, dit-il en descendant; il peut arriver un temps où vous seriez charmés à votre tour d'envoyer de vos nouvelles à vos familles. En achevant ces mots il disparut, et quelques secondes après, le bruit des rames annonça qu'il s'éloignait du navire.

— Bienheureux saint Antoine! s'écria le capitaine; je suis confondu de surprise et d'effroi. — Maître-d'hôtel, allez me chercher ma bouteille de rac.

Le maître-d'hôtel lui apporta la bouteille; mais comme il était aussi alarmé que son

commandant, il eut soin de se servir lui-même avant de la lui remettre. Le capitaine tint pendant deux minutes le goulot de la bouteille appliqué à ses lèvres, et après l'avoir vidée jusqu'au fond, il s'écria : — Et à présent que devons-nous faire?

Schriften s'approcha du capitaine. — Je vais vous le dire, capitaine. Cet homme, répondit-il en montrant Philippe, porte un charme suspendu à son cou. Otez-le-lui, jetez-le à la mer, et votre bâtiment sera sauvé; sinon, il fera naufrage corps et biens.

— Oui, oui ! c'est cela, comptez-y bien ! s'écrièrent plusieurs matelots.

— Insensés ! dit Philippe, pouvez-vous croire ce misérable ? N'avez-vous pas vu que l'homme qui est venu à bord l'a reconnu ? N'avez-vous pas entendu qu'il l'a appelé camarade ? C'est lui dont la présence à bord vous portera malheur.

— C'est vrai ! c'est vrai ! s'écrièrent d'autres voix; il l'a appelé camarade.

— Je vous dis que vous vous trompez, leur dit Schriften ; c'est Philippe Vanderdecken qui est à craindre pour vous. Forcez-le à vous remettre son charme.

— Oui, oui, prenons-lui son charme! crièrent les matelots en se précipitant sur Philippe.

Philippe recula près du capitaine. — Insensés! s'écria-t-il, savez-vous ce que vous voulez faire? C'est du bois de la vraie croix que je porte autour du cou. Jetez-le à la mer, si vous l'osez, et vos âmes sont perdues pour toute l'éternité. Il tira de son sein son reliquaire, et le montra au capitaine.

— Non, non, mes amis, dit le capitaine, qui avait eu le temps de se remettre; n'en faites rien! — Que tous les saints nous protègent!

Cependant tous les matelots poussaient de grands cris et demandaient qu'on jetât à la mer, les uns Schriften, les autres Philippe. Enfin le capitaine décida la question en ordonnant qu'on mît à l'eau le petit canot de poupe, et qu'on les y fît descendre tous deux; décision qui satisfit les deux partis. Philippe ne fit aucune résistance; Schriften poussa de grands cris et se défendit, mais on le jeta dans le canot. Il y resta tremblant sur l'arrière, tandis que Philippe, qui avait saisi les rames, le dirigeait vers le *Vaisseau Fantôme.*

## CHAPITRE XXV.

Au bout de quelques minutes les vapeurs ne permettaient plus à Philippe et à Schriften d'apercevoir le bâtiment qu'ils venaient de quitter. Le *Vaisseau Fantôme* était encore en vue, mais à une distance beaucoup plus grande qu'auparavant. Philippe faisait force de rames, mais, quoique ce vaisseau fût en panne, la distance qui le séparait du canot semblait toujours augmenter. Il cessa de ramer un instant pour reprendre haleine, et Schriften se levant vint s'asseoir près de lui. — Vous pouvez ramer et ramer, Philippe Vanderdecken, dit Schriften; mais vous n'arriverez pas à ce navire. — Non, non! cela est impossible. — Nous pouvons faire ensemble une longue croisière, mais vous serez aussi loin de votre but en la finissant que vous l'êtes en la commençant. — Pourquoi ne me jetez-vous pas à la mer? Le canot en serait plus léger, hi, hi, hi.

— Je vous ai jeté à la mer dans un mo-

ment de frénésie, répondit Philippe, quand vous cherchiez à me prendre mon reliquaire.

— Et n'ai-je pas cherché à engager les autres à vous le prendre aujourd'hui? hi, hi, hi! — Ne l'ai-je pas fait?

— Oui, vous l'avez fait. Mais à présent je suis convaincu que vous êtes aussi malheureux que moi, et qu'en agissant comme vous le faites, vous obéissez à votre destinée, comme j'obéis à la mienne. Je ne puis dire ni comment ni pourquoi, mais une même cause mystérieuse agit sur tous deux. Si le succès de mes efforts dépend de ce que je conserve ma relique, celui des vôtres paraît tenir à ce que vous vous en empariez, afin de déjouer ainsi mes projets. A cet égard, nous ne sommes l'un et l'autre que des agents, et vous avez été, en ce qui concerne ma mission, mon ennemi le plus actif. Mais je n'ai pas oublié, Schriften, et je n'oublierai jamais, que vous avez donné un avis salutaire à ma pauvre Amine; que vous lui avez prédit quel serait son destin si elle ne suivait pas vos conseils; que vous n'étiez pas son ennemi, quoique vous fussiez et que vous soyez encore le mien. Mais, tout mon ennemi que vous êtes, *je vous pardonne* pour

l'amour d'elle, Schriften, et je ne chercherai pas à vous nuire.

— *Vous pardonnez donc à votre ennemi*, Philippe Vanderdecken? dit Schriften d'un ton mélancolique; car je reconnais que je suis le vôtre.

— Oui, *je vous pardonne*, et c'est du fond de mon cœur et de mon âme.

— En ce cas, vous m'avez vaincu, Philippe Vanderdecken; vous avez maintenant en moi un ami, et vos souhaits sont sur le point d'être accomplis. Vous voudriez savoir qui je suis. Ecoutez! — Quand votre père, défiant le courroux du Tout-Puissant, attenta, dans sa rage, à ma vie, il lui fut accordé une chance, de voir révoquer sa sentence par les mérites de son fils. Je fis aussi mon appel au ciel, et il était dicté par l'esprit de vengeance. Il me fut accordé de rester sur la terre pour contrarier tous vos efforts. Il fut prononcé que, tant que nous serions ennemis, vous ne réussiriez pas dans votre entreprise; mais que, lorsque vous auriez obéi au premier précepte du christianisme, et dont l'exemple nous a été donné sur la sainte croix, celui de *pardonner à votre ennemi*, votre tâche s'accomplirait. — Philippe Vander-

decken, vous avez pardonné à votre ennemi, et notre destin à tous deux est accompli.

Tandis que Schriften parlait ainsi, les yeux de Philippe étaient fixés sur lui. Il tendit la main à Philippe ; celui-ci la prit, et, tandis qu'il la pressait, le corps du pilote parut se dissoudre dans l'air, et Philippe se trouva seul.

— Père de toute merci, je te rends grâces ! dit Philippe ; ma tâche est accomplie, et je pourrai rejoindre ma chère Amine.

Reprenant alors les rames, Philippe se dirigea vers le *Vaisseau Fantôme*, et il vit que ce bâtiment ne paraissait plus s'éloigner ; et qu'au contraire il s'en approchait davantage à chaque instant. Enfin il accosta le bâtiment et monta à bord.

Tout l'équipage se groupa autour de lui.

— Où est le capitaine ? demanda Philippe, il faut que je parle à votre capitaine.

— Qui lui annoncerai-je, monsieur ? lui demanda un marin qui paraissait être le premier lieutenant.

— Qui ? répondit Philippe ; dites-lui que son fils, — Philippe Vanderdecken, — désire lui parler.

A cette réponse de Philippe des éclats de

rire partirent dans tout l'équipage, et le premier lieutenant, dès que le silence se rétablit, lui dit en souriant :

— Vous vous trompez sans doute, monsieur, vous voulez dire son père.

— Dites-lui son fils, s'il vous plaît, répliqua Philippe; et ne vous inquiétez pas de mes cheveux blancs.

— Eh bien, monsieur, le voilà qui arrive, dit le lieutenant, se mettant à l'écart et lui montrant le capitaine.

— Que signifie tout ceci? demanda le capitaine.

— Êtes-vous Philippe Vanderdecken, capitaine de ce bâtiment?

— Je le suis, monsieur.

— Vous ne paraissez pas me connaître; mais comment me connaîtriez-vous? je n'avais que trois ans quand vous m'avez vu pour la dernière fois. Cependant vous pouvez vous rappeler une lettre que vous avez remise à votre femme.

— Ah! Qui donc êtes-vous?

— Le temps s'est arrêté pour vous, mais il ne s'arrête pas pour ceux qui vivent dans le monde; et, pour ceux qui passent une vie de misère, il court encore plus vite. — Vous

voyez en moi Philippe Vanderdecken, votre fils, qui a obéi à vos désirs, et qui, après une vie remplie de traverses et de dangers auxquels peu de gens ont été exposés, a enfin accompli le vœu qu'il avait fait de présenter à son père la précieuse relique qu'il lui est enjoint de baiser.

A ces mots, Philippe tira de son sein son reliquaire, et le montra à son père. Comme si un éclair subit eût jeté la clarté dans son esprit, le capitaine du *Vaisseau Fantôme* recula en tressaillant, joignit les mains, se jeta à genoux et pleura.

Se relevant ensuite : — Mon fils! mon fils ! s'écria-t-il en se jetant dans les bras de Philippe; mes yeux sont enfin ouverts, — le Tout-Puissant sait combien de temps ils ont été fermés. Après s'être embrassés, ils se retirèrent sur l'arrière pour être plus loin de l'équipage, qui était assemblé sur le passe-avant.

— Mon fils, s'écria le capitaine, avant que le charme soit rompu, avant de nous résoudre, comme nous le devons, dans les éléments, il faut que je m'agenouille avec contrition pour rendre grâces au Tout-Puissant. Et vous, mon fils, mon noble fils, recevez les remerciements d'un père!

A ces mots il se mit à genoux en versant des larmes de repentir et de joie, et pria humblement l'Etre qu'il avait autrefois si audacieusement bravé. Philippe s'agenouilla aussi, et se donnant une main pendant que l'autre était levée vers le ciel, ils prièrent ensemble.

Pour la dernière fois, Philippe tira de son sein la relique et la remit à son père. Celui-ci leva les yeux vers le ciel et la baisa. Pendant qu'il la baisait, les mâts de hune et de perroquet avec leurs vergues et leurs voiles tombèrent en poussière, et le vent les emporta. Le grand mât, celui de misaine, celui de beaupré, tout ce qui s'élevait au-dessus du pont fut réduit en atomes et disparut de la même manière.

Il toucha une seconde fois la relique de ses lèvres, et l'œuvre de destruction continua. Les gros canons de fer percèrent les ponts et disparurent, et à l'endroit où était tout l'équipage, attentif à ce spectacle, il ne resta bientôt plus que des squelettes, de la poussière et des lambeaux de vieux vêtements ; il n'y avait plus à bord que deux êtres vivants, — le père et le fils.

Il baisa une troisième fois l'emblème sacré de notre salut, et toute la membrure se sé-

para ; les ponts s'enfoncèrent peu à peu, et les débris du bâtiment flottèrent sur l'eau ; et tandis que le père et le fils, — le premier jeune et vigoureux, le second vieux et décrépit, — toujours à genoux et s'embrassant, une main levée vers le ciel, s'enfonçaient lentement dans les ondes, le firmament, encore obscurci, fut un instant éclairé par une croix de feu.

Les nuages qui couvraient le ciel se dissipèrent alors avec la rapidité de la pensée, — le soleil reparut dans toute sa splendeur, — et les vagues semblèrent danser de joie. Les mouettes décrivirent leurs cercles dans les airs, l'albatros les traversa en paraissant sommeiller sur ses ailes immobiles ; le marsouin sortit des eaux en bondissant; l'albicore et le dauphin quittèrent le sein des vagues pour s'élancer en l'air. En un mot, toute la nature sembla sourire, comme si elle se fût réjouie que le charme fût rompu, et que le Vaisseau Fantome n'existât plus.

FIN.

## SCÈNE X.

### POLIDORE, ILUS, ÉMA

ÉMA, *arrivant du côté de la ville.*

Quel bonheur vous raſſemble,
(*A Ilus.*)
Princes!.... En m'envoyant diſſiper votre erreur,
Et découvrir mon Maître à ſon digne vengeur,
Zelmire m'a chargée encor de vous apprendre
Qu'à la porte de Mars un Soldat veut vous rendre
L'écrit, qu'Azor mourant remit entre ſes mains,
Et qui de tout l'Etat renferme les deſtins.

POLIDORE, *vivement.*

Du triomphe, Seigneur, c'eſt l'infaillible gage:
C'eſt la foudre & la mort pour ce monſtre ſauvage,
Qui maſſacra mon fils & feint de le venger.
(*A Ema.*)
Mais que devient Zelmire en ce preſſant danger?

ÉMA.

Elle eſt, non loin du camp, dans la tour renfermée:
Anténor, ſous la tente, a fait rentrer l'armée;
Lui-même à Mitylène il va porter ſes pas.
Il feint de ſuccomber ſous de tels attentats;
Et veut, dans le palais, où ſon Trône s'apprête,
Conſulter tous les Grands & le Prince à leur tête.

ILUS.

Bientôt avec ce fer ma main lui répondra:
De la lettre d'Azor l'aſpect le confondra.
Ah! chère épouſe, enfin je crains moins pour ta vie.
(*A Polidore.*)
Sur l'art de ce Tyran que notre ame ſe fie (1);
Tandis que, pour me perdre il cherche à m'arrêter:
Penſez-vous qu'à Zelmire il voulût attenter?
Il vous faut, le premier, dérober à ſa rage.
(*A Ema qui ſort.*)
Toi, cours vers ce Soldat, qu'il ſe rende au rivage.
Seigneur, ſur mes vaiſſeaux je vais guider vos pas.
Je revole à l'inſtant, ſuivi de mes ſoldats;
Je ſurprends, je ravis dans ſa priſon funeſte,
Cette épouſe qu'on croit que ma fureur déteſte;
Et, dans l'écrit vengeur que je viens déployer,
Je montre au camp ſurpris Anténor tout entier.

POLIDORE.

Et dans de tels momens vous voulez que je fuie?
Ma fille m'a contraint à ſupporter la vie:
Et lorſque ſon grand cœur veut s'immoler pour moi,
Je craindrois d'expoſer des jours que je lui doi?
Non, non, Seigneur. Je ſens, ſous les glaces de l'âge,
Le feu de mon amour rallumer mon courage:
Malgré mes ſens flétris je retrouve mon cœur;
Et mes bras énervés reprennent leur vigueur.

---

(1) Il y avoit dans l'édition de 1762:
D'un crime trop public Anténor ſe défie.

ZELMIRE.

Arrêtez,
Inhumains. Songez-vous ſur qui vous attentez ?

(*Avec véhémence, parlant tantôt aux Soldats, tantôt à Rhamnès.*)

Regardez ce Héros dont l'amour vous fut chère,
Autrefois votre Dieu, mais toujours votre père :
Quand vous le proſcriviez, il plaignoit vos erreurs :
Azor, en vous trompant, lui fit perdre vos cœurs ;
Le Ciel punit Azor. Ce Ciel, qui fut mon guide,
Voulut vous épargner l'horreur d'un parricide :
C'eſt pour voir de Lesbos l'attentat réparé,
Qu'il permet qu'à vous ſeuls votre Roi ſoit livré.
O Lesbiens, le ſang qu'on puiſe en ma patrie,
Des Thraces, nos Tyrans, n'a point la barbarie.
Ces farouches mortels ont endurci vos mœurs :
Mais l'humanité ſainte eſt au fond de vos cœurs.
Sans doute elle y gémit, écoutez ſon murmure,
Que le remords s'éveille aux cris de la nature.
Mon père, — ſes malheurs, — ſon âge, dont l'aſpect
Adoucit la colère & la force au reſpect ;
Votre foi, vos ſermens, mon déſeſpoir, mes larmes,
Ah ! tout doit à ſes pieds faire tomber vos armes.

POLIDORE, *qui pendant le reſte de la Scène s'eſt appuyé ſur la colonne du Temple, ſe relève avec fierté.*

Eſt-ce à nous d'implorer ceux qui nous ont trahis ?
Qu'ils écoutent leurs cœurs, s'ils ſont encor mes fils :